



OBSERVATOIRE
FRANÇAIS DES
DROGUES ET DES
TOXICOMANIES

TREN D

Tendances récentes et nouvelles drogues

HOMOSEXUALITÉ MASCULINE ET USAGES DE SUBSTANCES PSYCHOACTIVES EN CONTEXTES FESTIFS GAIS

ENQUÊTE ETHNOGRAPHIQUE
À PARIS ET TOULOUSE EN 2007-2008

Sandrine Fournier
Serge Escots

Centre d'Anthropologie Sociale du LISST
Université de Toulouse – CNRS - EHESS

Septembre 2010

AVERTISSEMENT

La finalité de ce travail centré sur les consommations de drogues en contextes festifs homosexuels masculins pour l'OFDT était double. Un premier objectif consistait à préparer une possible extension de l'observation ethnographique du dispositif TREND, dispositif de veille dans le champ des drogues, vers ce milieu festif homosexuel, « initiateur potentiel de tendances ».

La deuxième visait le groupe festif pour lui-même. Il s'agissait de décrire les usages et comprendre certaines logiques de consommation qui lui apparaissent relativement spécifiques. L'étude visait en particulier à comprendre le lien, constaté sur un plan statistique, entre usages de substances psychoactives et comportements sexuels à risque, parmi les personnes qui fréquentent ce milieu festif homosexuel masculin.

L'exploration de ce lien a nécessité de la part des auteurs de cette étude une compréhension préalable du sens des pratiques en particulier sexuelles et du système de motivations dans lesquelles elles s'insèrent. Ainsi la portée de ce travail concerne tout autant l'usage de produits psychotropes que la connaissance des comportements sexuels.

Le propos est par ailleurs illustré par de nombreuses citations anonymes issues des entretiens ethnographiques au cours desquels les personnes ayant accepté de témoigner ont pu s'exprimer de manière très libre.

Les termes et les images employés peuvent apparaître très crus à un lecteur non familier de ces thèmes et tout particulièrement à un jeune public, à qui nous en déconseillons la lecture.

Il convient également de rappeler que l'étude n'a concerné qu'une frange des hommes homosexuels dans laquelle la probabilité de rencontrer et de pouvoir interroger des consommateurs de produits psychoactifs était grande. Elle ne prétend en aucun cas rendre compte du comportement sexuel de l'ensemble des hommes homosexuels.

CONTRIBUTIONS

L'OFDT représenté par son directeur Jean-Michel Costes a entièrement financé la réalisation de cette étude.

Responsables du projet pour l'OFDT - Agnès Cadet-Taïrou et Abdalla Toufik

Responsable de l'étude - Serge Escots

Réalisation de l'étude - Sandrine Fournier

Conseil Scientifique - Jean-Pierre Albert

Participation à l'enquête - Guillaume Sudérie

Secrétariat - Gestion - Marcel Barreau (Aderges), Élisabeth Suteau

Relecture OFDT - Julie-Émilie Adès

Conception graphique - Frédérique Million

REMERCIEMENTS

À tous les informateurs, pour leur disponibilité et leur engagement

Pour leur aide précieuse : Dominique Blanc, Emmanuel Cook, Jean-Pierre Dufranc, Agnès Fine, Serge Gautier, Sylvain Guillet, Jimmy Kempfer, Éric Labbé, Roberto Labuthie, Lucie Landure-Zouane, Jean-Yves Le Tallec, Sylvia Macbeth, Tim Madecsaire, Jérôme Monté, Jérôme Murat, Gino Paveglio, Sarah Rodriguez, Élodie Valette, Sylvie Vidal.

Pour leur accueil à Paris : Laure, Jean-Pierre, Ghislaine et Stéphanie, Philippe et Koomi.

Pour leur relecture attentive et leur suggestions : Alain Epelboin et Annie Velter

PRÉFACE

Le fantasme de la performance par Serge Hefez

Je me permets en exergue d'ajouter aux nombreux témoignages d'usagers recueillis dans cette étude la reconstitution d'une soirée ordinaire de Pierre, patient suivi depuis plusieurs mois à ESPAS¹.

« Être en forme. Sexy. Musclé. Bronzé. Sourire, mais pas trop. Provoquer les regards, susciter l'envie, sentir le désir. Danser, caresser, bander... Pierre se repasse le film dont il est le héros. C'est lundi, la gueule de bois du week-end commence à s'estomper. Chaque jour l'excitation augmente. Chaque soir il songe à sa future nuit de fête.

Club de gym, deux heures sur les pectoraux et les abdos. Penser à prendre les anabolisants qu'il a oubliés ce matin. Tailler la barbe, doute sur la bonne longueur du poil et sur la forme adéquate des pattes. Raser les testicules. Bronzer au Point Soleil. Penser à faire modifier le tatouage sur l'épaule, pas assez original. Le jean ad hoc est oublié au pressing, tant pis, celui-là fera quand même l'affaire. Débardeur blanc ou tee-shirt noir ? Essais et poses devant le miroir. Dîner chez David. Ne pas trop tirer sur les joints sinon il va être écroulé. Premiers verres à l'Open bar, trop de pétasses mais regards de convoitise plutôt rassurants. Un type dans les toilettes lui colle un flacon de poppers sous le nez et lui taille une pipe, Pierre fait la grimace, encore un coup à avoir mal au crâne dans une

1. Le réseau Espas est une unité de psychiatrie publique, créée fin 1992 à Paris pour répondre à la demande de soutien psychologique et psychiatrique des personnes séropositives au VIH et de leurs proches. L'équipe d'Espas accueille aujourd'hui toute personne concernée par le virus du sida et/ou des hépatites et répond à des questions plus générales portant sur la sexualité.

heure, et puis le mec est bizarre, si encore on était foutu de savoir exactement si les pipes c'est safe ou pas... on n'y comprend rien à ces dépliants de prévention. Danser au Queen comme un malade, heureusement Steeve a de la très bonne coke ; Pierre hésite à avaler le GHB qu'il lui propose, trop mauvais souvenir du mois dernier avec ce type qui l'a dépouillé sans même qu'il s'en aperçoive. Un ecsta lui conviendrait mieux. Il finit par trouver un revendeur qui a tout ce qu'il faut. Virée au Dépôt avec Alex. Énorme envie de baiser. Un regard dans le miroir du vestiaire, il commence à se trouver une sale gueule. D'ailleurs les trois premiers mecs qu'il drague ont l'air de regarder à travers lui comme s'il était transparent. C'est pas parce qu'il vient d'avoir quarante balais qu'il est bon à mettre à la poubelle ! Et en plus il se fait virer d'une cabine où un type torse nu somptueux faisait mine de vouloir l'accueillir. Ca y'est, soulagement, le suivant accepte. Son jean aux chevilles Pierre s'énerve : impossible de bander correctement, impossible d'enfiler cette putain de capote. Il sort écoeuré de lui-même, rentre dans la dark room, s'engouffre dans une mêlée de corps indistincts, sniffe du poppers à tout va, jouit deux fois quasi coup sur coup. Le jour se lève, il se sent complètement glauque, trop défoncé, il ne veut pas rentrer seul chez lui. Direction sauna. Il gobe un Viagra®, c'est plus sûr, et tant pis si c'est dangereux avec les poppers. La vapeur le détend un peu. Il est sur un nuage. Ce type qui le drague a l'air danois ou hollandais, en tout cas vachement gentil. Quand Pierre rentre chez lui et avale deux Viagra® pour pouvoir enfin trouver du repos, il ne sait plus très bien ce qu'ils ont fait pendant une heure dans cette cabine, si Yorg a mis ou non une capote... Mais ce qu'il veut maintenant c'est dormir... dormir et oublier. »

Existe-t-il un rapport entre l'usage de substances psychoactives et les prises de risques sexuels en contextes festifs gais ? L'intérêt de ce questionnement réside bien sûr dans l'évidence que le groupe des hommes ayant des rapports sexuels avec des hommes est le plus exposé au risque du VIH.

Mais cette question, on le devine bien, comme toutes celles portant sur les comportements homosexuels depuis le début de la pandémie, se heurte à une difficulté : comment procéder à analyse qui ne renouerait pas avec des termes de déviance ou de stigmatisme, ce que les gays subissent depuis la nuit des temps, alors qu'il s'agit justement de décrire des comportements transgressifs et potentiellement dangereux ? Cette précaution une fois prise, comment ne pas confondre ce qui est de l'ordre du plaisir avec ce qui se référerait à un symptôme morbide. À cet égard, l'analyse d'un relâchement lors d'un rapport sexuel pourra s'orienter vers une résurgence autodestructrice révélatrice d'un équivalent suicidaire lié à une homophobie intériorisée, ou vers un « plus de jouissance » témoignant d'une féroce pulsion de vie.

Les premières observations épidémiologiques portant sur le sida, on s'en souvient, avaient isolé des « groupes à risque » qui avaient tous en commun de se situer en marge du groupe social. Par un glissement sémantique, les individus appartenant à un groupe, et les gays en particulier, se sont trouvés iden-

tifiés aux dangers que représente la pathologie VIH et classifiés par leurs comportements et leurs modes de vie. Or, aucun homosexuel ne peut se reconnaître dans une classification scientifique rigide et froidement stratifiée. Le regretté Michaël Pollack, à la suite de Michel Foucault, avait souligné à quel point il est nécessaire d'opposer le point de vue des personnes à celui des institutions productrices de catégories.

L'enquête ethnographique réalisée par Sandrine Fournier et Serge Escots suit fort heureusement ce chemin en se centrant bien davantage sur l'identité narrative des « informateurs » que sur une identité communautaire qui ne ferait que fabriquer un nouveau groupe à risque, celui des « *gais consommant des substances psychoactives en milieu festif* ». À la représentation d'un collectif homosexuel se substitue l'analyse de la diversité des pratiques, des identités et des modes de vie, qui amène tout un chacun à développer sa propre rationalité face à la crise que représente le sida vis-à-vis de la trajectoire identitaire des homosexuels et bisexuels masculins

À partir de chaque existence, deux histoires se développent conjointement, une histoire psychique et une histoire sociale. Dans la première, l'accent est mis sur la part de responsabilité individuelle pour tout événement survenu dans l'existence, dans la deuxième, l'individu se représente comme l'objet des influences collectives exercées sur lui. Nous apprenons à passer souplement dans nos ruminations intérieures d'une causalité à l'autre.

La réponse communautaire incite les individus à rechercher leur identité dans l'appartenance à un groupe particulier, mais c'est de la confrontation dialectique entre ces deux logiques que se construisent l'identité et le lien social.

Comme les auteurs le soulignent dans leur conclusion, leur étude fait bien plus que décrire des usages et des risques. Elle livre un éclairage indispensable sur les articulations entre une construction identitaire, une carrière de consommateur de substances psychoactives et des stratégies de vie et de protection de soi.

Jusqu'à quel point la prise de produits participe-t-elle de l'aspect performatif de cette construction identitaire en permettant notamment de s'affranchir d'un certain nombre de stigmatisations sociales ?

Les gays ont été confrontés à la nécessité d'intégrer le risque non comme une composante exceptionnelle mais comme un élément ordinaire de leur existence et de leur vie sexuelle. Or, depuis toujours, le risque est un enjeu central de leur trajectoire : risque d'être reconnu, repéré, rejeté, stigmatisé, ostracisé...

Si dépression, prises de risques et passages à l'acte suicidaires se conjuguent avec une telle évidence dans bien des trajectoires homosexuelles, c'est au nom d'une logique qui s'enracine dans les limbes de la vie psychique : comment ce désir a-t-il été perçu, accepté, partagé depuis la plus tendre enfance ?

La honte sociale adolescente liée à l'homophobie et au secret resurgit ainsi très rapidement au cours des psychothérapies, même chez ceux qui pensent que c'est une affaire réglée depuis longtemps. C'est peut-être vrai socialement, mais

pas psychiquement. Le fait de l'énoncer permet de montrer comment ces mécanismes sournois de rejet, d'attaque des liens et de dissimulation peuvent encore être actifs et peser à l'insu dans la vie présente, même si l'impression demeure qu'ils ont été dépassés, qu'ils n'existent plus.

L'homophobie intériorisée, source de dégradation de l'estime de soi, est à l'origine de symptomatologies surreprésentées chez les gays comme l'anxiété, la dépression, le suicide, symptômes qui ne peuvent en aucun cas être rapportés à des facteurs psychopathologiques spécifiques. Leur corrélation avec l'exposition aux risques de contamination, si elle peut difficilement être prouvée, mérite dans ce contexte d'être soulignée.

Mais existe-t-il pour autant une corrélation entre usages de produits psychoactifs et prise de risques ? Les auteurs soulignent en conclusion que cette consommation « participe » à la prise de risque dans une « proportion difficile à évaluer » et cette prudence les honore.

Nous savons à quel point l'usage de produits psychotropes renverse les cercles de causalité : « *Du fait de ma dépendance à l'héroïne* », me confie un patient, « *je ne peux avoir aucune activité sexuelle* »... « *La consommation d'alcool de mon mari détruit notre couple* » sanglote cette femme... Et Pierre, cité en exergue, ne manquera pas au sortir de sa nuit d'ivresse de me déclarer pour la nième fois : « *tous ces produits me font perdre la tête, et je fais n'importe quoi alors que je n'ai qu'une trouille, me faire plomber...* »

Ces assertions ne rendent compte que de fragments d'une même spirale d'interactions. La complexité des usages de produits ne peut se résoudre dans de simplistes relations de cause à effet qui feraient porter aux effets de la drogue, aux mauvaises fréquentations, ou aux faiblesses de la personnalité le chapeau des difficultés présentes. Il en est des facteurs de risque comme des facteurs de vulnérabilité : ils s'interpellent, s'inhibent ou se potentialisent selon des cheminement complexes.

N'est-ce pas une inhibition dans sa vie sexuelle qui a conduit cet héroïnomane à avoir recours aux opiacés ? Et jusqu'à quel point les difficultés conjugales du mari de cette patiente ne favorisent-elles pas son alcoolisme ? Quant à Pierre, n'est-il pas à un moment de sa vie où sa séduction s'estompe, sa solitude devient pesante, ses performances sexuelles vacillent et, l'estime de lui-même en berne, ne revit-il pas à chaque refus des expériences antérieures de rejet ou d'abandon qui rouvrent des blessures insupportables ? Les drogues qui lui permettent alors tout à la fois de « tenir » et de « se lâcher » remplissent un rôle bien plus consistant que de favoriser une performance sexuelle, et la survenue inattendue d'un bel ange salvateur qui le reconnaît et qui l'accepte lui fait certainement perdre davantage la tête que tout produit psychoactif...

« Se libérer », « se lâcher » « tenir » tout en gardant le « contrôle de soi » sont ainsi les leitmotifs qui reviennent avec insistance dans les témoignages des informateurs. Il est difficile de ne pas entendre ici la double logique qui

préside à toute consommation de produits psychoactifs : protection identitaire et exploration des limites de son corps. Car il s'agit bien de se libérer d'une histoire personnelle souvent difficile, de relâcher les tensions intérieures liées à cette trajectoire, de diminuer la peur du rejet ou du dégoût de l'autre, de tenir et de se contrôler dans un jeu de rôle où le masculin se met en scène, où la norme du milieu apparaît encore plus contraignante que les normes extérieures et où le regard d'autrui est ressenti comme impitoyable. Mais il s'agit aussi de jouir sans limite, d'exprimer librement son désir, de renforcer son assurance, d'obtenir une imputrescible confiance en soi...

Ce questionnement sur l'usage des produits psychoactifs n'est-il pas au fond devenu universel ?

Soin ou adaptation : souvenons-nous que c'est dès le début des années 1980 que les limites entre fonctions thérapeutiques et fonctions de confort ou de performance des médicaments anxiolytiques et antidépresseurs ont fait l'objet de nombreuses polémiques. Puis, les détournements d'usage, les prescriptions en dehors des strictes indications médicales, les demandes croissantes de mieux-être psychologique ont fait basculer la représentation de ces médicaments et ont multiplié les confusions entre soin, confort, amélioration des performances, recherche de plaisir et d'épanouissement, quête de sensations fortes d'autant que le spectre de la dépendance est devenu omniprésent.

Les frontières entre le fait de se soigner et celui de se droguer sont apparues par la suite de plus en plus floues. Cette confusion s'accroît avec la notion de dopage dans laquelle nous ne sommes ni tout à fait dans la drogue, ni tout à fait dans le médicament.

Ceci a fait apparaître que si la consommation de psychotropes relève de plusieurs registres, il est dans certains cas, des usages qui vont aller jusqu'à constituer des systèmes de survie, voire une protection de l'identité. Ce sont les concepts de dépendance ou d'addiction qui viennent dès lors marquer les frontières entre usage normalisé et usage pathologique. L'enfer ce n'est plus la drogue, l'enfer c'est la dépendance et chacun réalise que s'il existe des toxicomanies sans drogue, il est des usages de drogues sans toxicomanie.

Et pourtant cette notion de dépendance (très calquée sur le modèle des opiacés) est bien complexe, de plus en plus complexe compte tenu des nouveaux modes d'usage pour lesquels se joue un réglage chimique ultra perfectionné du quotidien sans que la dépendance apparaisse de façon manifeste.

Les modes d'usages évoqués dans cette étude vont par leur précision, largement dans ce sens et peuvent pour le moins être qualifiés d'utilitaristes : performance avec la cocaïne, désinhibition avec l'alcool, sensualité avec l'ecstasy, orgasme avec les poppers ou le GHB, érection, dilatation anale mais aussi intégration sociale, valeurs communes transposées dans l'univers festif, le tout dans une logique de consommation sexuelle pour le moins concurrentielle.

Mais on devinera aussi, en découvrant ces témoignages, une aspiration bien contemporaine à aller jusqu'au bout du fantasme, et à l'insu même des usagers, une tentative désespérée de se libérer de sa contrainte... À une époque où l'on code volontiers les aléas de la performance sexuelle en termes de « dysfonction érectile », les témoignages recueillis nous rappellent à quel point Éros et Thanatos se côtoient dans cette « petite mort » qu'est la jouissance et combien la sexualité révèle toujours ce qu'il est de plus irrationnel en nous, cet univers de fantasmes où la volupté flirte avec la dévoration.

SOMMAIRE

PRÉSENTATION DE L'ÉTUDE	13
LE CONTEXTE	13
OBJECTIFS DE L'ENQUÊTE	14
LA MÉTHODE D'ENQUÊTE	14
BRÈVE PRÉSENTATION DES USAGERS	21
USAGES DE SUBSTANCES PSYCHOACTIVES EN CONTEXTES FESTIFS GAYS ET ÉLECTRO	24
LES CONTEXTES FESTIFS	24
Une définition du festif gay électro par ses acteurs	24
Festif homo versus festif hétéro	24
La mise en scène de la masculinité	24
Un autre rapport à la sexualité	26
Spécificités des espaces festifs publics électro gays parisiens et toulousains	27
LES PRODUITS DE LA FÊTE, ACCÈS, REPRÉSENTATIONS, SAVOIRS ET MODALITÉS D'USAGE	36
Alcool	36
Poppers	39
Cannabis	42
Cocaïne	42
Ecstasy/MDMA	49
GHB/GBL	55
Kétamine	61
Crystal, Ice	63

Héroïne	65
LSD	65
Stéroïdes anabolisants et médicaments psychotropes	66
Viagra®/Cialis®	66
LES USAGES : UNE POLYCONSUMMATION GÉNÉRALISÉE DANS LES DEUX VILLES	68
Comparaison des usages récréatifs à Paris et à Toulouse	68
Une soirée à Paris	68
Toulouse	70
La migration festive associée à l'usage	72
Caractérisation des usages en contextes festifs gais	72
LES USAGES AU COURS DU TEMPS	74
La rencontre des produits	74
L'accès aux produits	78
L'expérience subjective des effets du produit	79
L'influence des pairs sur la consommation	80
L'étendue et la diversité du réseau relationnel de l'usager	81
La fréquence des sorties en contexte festif gai	82
La situation sociale et professionnelle	84
La vie affective de l'usager	85
L'usage des produits sans le cadre de l'activité sexuelle	86
USAGES DE SUBSTANCES PSYCHOACTIVES ET PRISES DE RISQUES SEXUELS	88
USAGES DE PRODUITS PSYCHOACTIFS ET SEXUALITÉS	88
Rappel du cadre idéologique normatif	89
Usage et inhibitions sexuelles : « je est un autre »	92
L'usage pour faciliter la rencontre de partenaires occasionnels	92
L'usage pour aider à la pénétration anale réceptive	94
L'usage de produits dans l'évolution de la carrière sexuelle	100
L'usage et la relation de couple	102
L'effet perçu des produits sur la capacité érectile	102
Sexualités sous influence : un autre rapport à la sexualité	104
REPRÉSENTATIONS, ÉLÉMENTS CONTEXTUELS ASSOCIÉS, PRATIQUES ET STRATÉGIES VIS-À-VIS DES RISQUES SEXUELS	111
Définition des prises de risques du point de vue des informateurs	112
L'état psychique	113
Les représentations	114
Le facteur relationnel	116

Le hasard et l'irrationnel	120
Le choix assumé ou pas, conscient ou pas, de la prise de risque	120
Le facteur de l'âge dans les représentations et les prises de risques	121
Séropositivité et prises de risques	123
<i>CONSOMMATION DE SUBSTANCES PSYCHOACTIVES ET PRISES DE RISQUES SEXUELS</i>	126
Les produits	126
Prises de risques sous influence	129
DISCUSSION	142
<i>LES USAGERS DE PRODUITS PSYCHOACTIFS</i>	142
<i>L'ESPACE FESTIF ÉLECTRO</i>	143
<i>LES CONSOMMATIONS</i>	144
Les produits	144
Les logiques de consommation	146
L'usage à visée sexuelle des produits	147
<i>LES JEUNES ET LA PRÉVENTION</i>	148
<i>SUBSTANCES PSYCHOACTIVES ET PRISES DE RISQUE</i>	149
<i>QUESTION DE MÉTHODE</i>	150
CONCLUSION	151
REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES	154
ANNEXES	161
<i>NOTICE DE QUELQUES PRODUITS CITÉS</i>	161
<i>LA GRILLE D'ENTRETIEN</i>	164
<i>LES USAGERS</i>	168

PRÉSENTATION DE L'ÉTUDE

LE CONTEXTE

Le contexte européen est depuis une vingtaine d'années caractérisé par « une uniformisation et une généralisation de la consommation de drogues de synthèse dans la société européenne », comme le rappelle Astrid Fontaine dans un article consacré aux produits émergents et aux nouveaux usages [6]. La consommation de substances² en milieu festif change considérablement à partir du milieu des années 1990. L'offre de produits se diversifie, devient de plus en plus accessible sur les scènes festives et à un moindre coût. Fontaine note en 2001 une évolution significative des modes d'usages et des représentations associés aux psychotropes. La polyconsommation s'est généralisée, répondant à une logique utilitariste visant à obtenir différents effets suivant les moments et les contextes de prise, en fonction des substances disponibles.

Le dispositif TREND de l'OFDT observe, entre autres, depuis 1999³, les consommations de substances psychoactives en contextes festifs et a conçu différentes études spécifiques ayant trait à ce type d'usage dans différents contextes [1, 7, 15]. On sait d'après les observations régionales que l'usage de psychoactifs est très répandu dans certaines soirées gays, notamment des substances peu ou pas consommées dans d'autres espaces (le GHB/GBL). Dans ces contextes, la consommation de produits fait partie intégrante de la fête ; elle est exprimée et assumée. À l'instar d'autres groupes spécifiques [2], les gays⁴ consommateurs de drogues en contextes festifs produisent de ce fait un corpus très riche d'énoncés relatifs aux produits, aux usages et à leurs effets.

2. Les termes : substances, psychotropes, drogues, produits, psychoactifs seront indifféremment employés.

3. Les rapports annuels locaux et nationaux sont consultables sur le site Internet de l'OFDT : <http://www.ofdt.fr/>

4. L'orthographe pour les termes gay et gai utilisée dans ce rapport est celle retenue par différents chercheurs en sciences sociales ayant travaillé dans le champ des études sur le genre. La règle est la suivante : gay ou gays lorsqu'il s'agit d'un substantif et gai/gaie/gais/gaies quand il s'agit d'adjectifs.

Trois raisons distinctes ont conduit le réseau TREND à commander une étude qualitative spécifique en contextes festifs gays : d'une part la quasi-absence de données concernant l'usage de drogues parmi la population gaie en France, d'autre part la diffusion de rumeurs faisant état de « l'arrivée du crystal » (méthamphétamine), relayées par la presse gaie, enfin l'intérêt pour une question complexe, celle de l'influence de l'usage de substances psychoactives sur les prises de risques sexuels.

Une seule enquête quantitative portant sur la consommation de substances en contextes festifs gais et lesbiens en Ile-de-France a été réalisée en 2004 (pilotee par l'ANPAA 75, le Kiosque Infos Sida Toxicomanie et le Groupe AAH5 [24]). Deux autres enquêtes portant sur les modes de vie gais, L'Enquête Presse Gay 2004 (EPG 2004)⁶ [67] et le Baromètre Gay 2005 (BG 2005)⁷ [66] ont introduit des questions relatives à la consommation de substances psychoactives. Les résultats de ces trois études portent principalement sur le profil des usagers identitaires⁸ (s'identifiant comme gay) et l'ordre de prévalence des consommations de substances, estimées, à l'exception des consommations d'alcool, supérieures aux prévalences de consommation de psychotropes en population générale. Elles font état d'usage de psychoactifs en lien avec l'activité sexuelle sans toutefois aborder les représentations associées aux produits, les modes d'usages articulés aux différents contextes, ni les motivations des usagers à consommer.

S'agissant des rumeurs de l'existence d'un réseau de distribution de méthamphétamine et bien que le dispositif d'observation TREND n'ait recueilli aucune donnée attestant ce phénomène, les dommages en terme de santé publique, associés à la consommation de crystal aux États-Unis et en Asie, amplement documentés, sont suffisamment sérieux pour que cette question fasse l'objet d'une investigation plus précise. Considérée comme très addictive par les spécialistes, la méthamphétamine connaît, depuis les années 90, une diffusion importante parmi les gays américains, utilisée notamment dans le contexte de relations sexuelles. De plus, différentes études établissent une co-occurrence entre consommation de crystal et rapports sexuels non protégés⁹.

5. Enquête réalisée par auto questionnaire distribué dans 43 lieux festifs et de socialisation gais et lesbiens en Île-de-France, totalisant un nombre de 2860 répondants (dont 71 % s'identifiant comme gays). En l'absence de nom d'auteur cette enquête sera désignée ici sous l'appellation « Enquête Kiosque 2004 ».

6. 7560 questionnaires (65 % issus de la presse écrite et 35 % des sites Internet gais) ont été exploités pour l'EPG 2004.

7. Enquête SNEG-AIDES-INV5 réalisée par auto questionnaires en Île-de-France, renseignés par 3423 hommes. Les premiers résultats (Réponses flash 2005) sont consultables sur le site Internet de l'INV5

8. D'où une relativisation des comparaisons avec la population des hommes hétérosexuels du même âge puisqu'il est impossible de généraliser ces résultats à l'ensemble des hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes.

9. [21, 23, 25, 26, 27, 31, 34]

La question plus générale de la relation entre usage de substances psychoactives et prises de risques sexuels fait débat depuis plusieurs années. Les gays occidentaux sont au cœur des études consacrées à ce thème dans un contexte où l'augmentation de la consommation de psychotropes parallèlement à un relâchement des pratiques préventives vis-à-vis du VIH et des IST sont observés dans ce groupe. La prévalence élevée d'infections à VIH parmi les gays rendant cette question préoccupante au plan de la santé publique.

Peu d'études ont été réalisées sur la consommation de psychotropes parmi les gays, comme le note Marie Jauffret-Roustide en 2003 dans une recension critique des études internationales [55]. En outre, les résultats des travaux portant sur le lien entre consommation de substances psychoactives et prises de risque sexuel s'avèrent contradictoires [38]. Peu de données quantitatives sont disponibles en France et aucune étude qualitative n'a été publiée pour l'heure.

Il apparaît dès lors nécessaire de mener une étude qualitative exploratoire afin de mieux appréhender, du point de vue des usagers, les liens qui unissent les consommations et leurs contextes.

Le choix de réaliser l'enquête dans deux grandes agglomérations situées dans deux régions distinctes dans lesquelles résident un grand nombre de gais permettra de déterminer l'impact de l'environnement culturel sur les substances consommées, les modes et les contextes d'usage.

OBJECTIFS DE L'ENQUÊTE

Il s'agit de décrire et d'analyser les articulations entre usages de substances psychoactives, contextes festifs gais, pratiques sexuelles, prises de risques.

L'étude vise principalement à rendre compte, pour chacune de ces thématiques, des perceptions, représentations, motivations et pratiques associées du point de vue des acteurs interrogés ; à restituer leur vision de la fête, des usages de psychoactifs dans ces espaces associés ou non à l'activité sexuelle, enfin des prises de risques sexuels associées ou non à l'usage de substances psychoactives.

LA MÉTHODE D'ENQUÊTE

La spécificité de l'objet d'étude induit une méthode d'enquête qualitative¹⁰ [74, 72], incluant pour une part des observations en contextes festifs gais privés et publics et dans une large mesure la réalisation d'entretiens intensifs,

10. « De plus en plus, la méthodologie qualitative s'impose dans le domaine de la toxicomanie, notamment dans les approches visant à recueillir le point de vue des personnes concernées. De telles approches permettent de comprendre en profondeur et d'éclairer une réalité qui ne peut être appréhendée dans toute sa complexité par les seules méthodes quantitatives, souvent basées sur des outils nécessitant de définir les questions de recherche a priori, évacuant ainsi les préoccupations des personnes interrogées. » Michel Landry, directeur d'un numéro de la revue canadienne *Drogues, santé et société* (vol. 5, n°1, 2006, p5). Pour une meilleure compréhension du mode de production des données en ethnologie-anthropologie, voir Olivier De Sardan (1995) [76].

ouverts (pré-enquête) et semi directifs. Les deux thèmes principalement abordés étant la carrière¹¹ de l'usage de drogues illicites en contextes festifs ainsi que les pratiques sexuelles, plus ou moins à risque, associées à l'usage de substances psychotropes, autrement dit deux thèmes d'ordre intime, socialement stigmatisés, dont on ne parle généralement pas et qui sont perçus comme étant plus ou moins problématiques par les informateurs.

Ces différents éléments ont déterminé le choix de la conception et de la réalisation des entretiens comme des observations. Pour une meilleure cohérence du recueil des données, l'ensemble des entretiens et des observations a été confié à la chercheuse qui disposait d'un réseau relationnel lui permettant d'accéder au groupe cible à Paris et à Toulouse.

Les entretiens

Le choix des informateurs

Les informateurs choisis sont des gays¹² usagers occasionnels ou réguliers de substances psychoactives en contexte festif (35). Deux anciens usagers ont également été interrogés. L'intégration de ces derniers dans l'échantillon s'explique d'une part en raison de la distance prise dans la réflexion vis-à-vis de l'usage et de son contexte, d'autre part parce qu'ils sont plus à même de montrer les facteurs facilitant ou contrariant l'arrêt de la consommation. En outre, les informateurs jouant un rôle actif dans le milieu gai festif électro (DJ, chargé des relations publiques pour les soirées, etc.) ont été privilégiés.

Les informateurs clés (15) sont des professionnels ou membres actifs d'associations qui en raison de leurs activités professionnelles ou bénévoles, sont en relation avec de nombreuses personnes répondant aux critères de recrutement et ont, de ce fait, une distance réflexive sur ces questions ; préférentiellement des intervenants de terrain.

Le recrutement des informateurs

Le recrutement des informateurs a été réalisé à partir de différents réseaux de connaissances personnelles de l'enquêtrice¹³ à Paris et à Toulouse, puis suivant un effet « boule de neige ». Un informateur lui en présente un autre qui lui en présente un autre, etc. Le recours à des associations en tant qu'intermédiaire avait été envisagé dans un premier temps puis abandonné. Cette méthode risquait d'introduire un biais quant à la diversité de l'échantillon, favorisant une proportion d'informateurs ayant des caractéristiques communes (la situa-

11. Cf. Becker [71].

12. Tous les usagers s'identifient comme tels.

13. Chercheuse et enquêtrice sont ici une seule et même personne. L'emploi du second terme réfère à la situation de la chercheuse au cours de l'enquête de terrain.

tion socioprofessionnelle, le statut sérologique, etc.) ou ayant accès au même corpus d'énoncés (militant pour la légalisation de l'usage de drogue par exemple).

La cooptation s'est avérée un mode efficace de recrutement du point de vue de la diversité de l'échantillon. En outre, elle a facilité la relation entre enquêtrice et informateurs tant au moment de la prise de contact que lors des entretiens. Pour peu que le réseau initial soit suffisamment diversifié, cette méthode comporte un avantage certain : avoir accès à des gens qui n'auraient pas volontiers répondu à un questionnaire diffusé par le biais de la presse gaie ou via Internet, mais qui dans ce cas sont convaincus de participer par l'intermédiaire. Principal biais : elle favorise le recrutement d'individus ayant une certaine capacité de réflexion vis-à-vis de leurs consommations de substances psychoactives mais aussi de leurs pratiques sexuelles au regard du risque (VIH) et qui les assument. On peut supposer que les personnes peu enclines à « l'auto réflexivité », ayant des difficultés à assumer leurs pratiques, ou encore ayant des difficultés à gérer leur consommation de drogues, seront peu désireuses de participer à un entretien en situation de face à face. Un groupe identifié par les informateurs comme étant celui qui consomme le plus régulièrement des substances psychoactives (confirmé par les observations) fait ainsi figure « d'arlésienne » de l'étude.

La réalisation des entretiens

Un premier rendez-vous informel est proposé à l'informateur par téléphone, généralement dans un lieu public. Il juge au terme de cette première rencontre s'il souhaite participer à un ou plusieurs entretiens enregistrés. Toutes les personnes rencontrées ont accepté de participer à un entretien ultérieur.

La présentation de l'enquêtrice est déterminante à ce stade du processus de recueil des données. L'enjeu est de créer une relation de confiance, un entre soi nécessitant l'engagement subjectif de l'enquêtrice qui favorisera l'engagement de l'interlocuteur [75]. Au terme du premier entretien, elle lui propose de participer à un entretien enregistré qui se déroulera à son domicile ou au domicile de l'enquêtrice (à l'exception de deux entretiens réalisés dans un café parisien).

L'entretien suivant, s'il est partiellement dirigé, privilégie l'ordre discursif proposé par l'informateur et prend la forme d'une conversation pendant laquelle l'enquêtrice intervient le moins possible, sinon pour rebondir sur un point ou un autre. Puis au terme de ce premier entretien enregistré, l'informateur se voit proposer un entretien ultérieur afin de développer des points particuliers et compléter celui-ci. L'entretien est synthétiquement retranscrit pour préparer la rencontre suivante. Si cette méthode a le désavantage de prendre beaucoup de temps et rend plus difficile le traitement des données qui ne sont pas recueillies suivant un ordre préétabli, elle comporte l'avantage, en respectant le mode discursif propre à l'informateur, en le laissant digresser, en lui permettant d'éluder certaines questions lors du premier entretien, de l'inciter à une parti-

cipation active et de créer in fine un climat de confiance suffisant pour aborder les questions jugées les plus intimes ou problématiques¹⁴ à ses yeux.

La grille d'entretien

La grille d'entretien a été finalisée au terme des 10 premiers entretiens non directifs réalisés auprès d'usagers occasionnels et réguliers (8) et d'informateurs clés (2) à Paris et à Toulouse. Elle a été construite à partir d'une synthèse des éléments récurrents abordés par les usagers. La grille présentée en annexe est « théorique » en ce sens que les différentes questions et thématiques ne sont jamais abordées suivant l'ordre proposé ici. En outre, la formulation des questions s'approche le plus possible du vocabulaire utilisé par l'informateur.

L'interlocuteur est sollicité à deux niveaux : à un niveau réflexif, en tant que spécialiste de la question. On lui demande alors de nourrir son propos de ce qu'il connaît, de ce qu'il voit autour de lui, de ce que font les autres. À un deuxième niveau, sont abordées les questions plus personnelles, relevant de l'intime et sur un mode discursif plus descriptif, chronologique. Ce qui favorisera au moment de l'analyse l'accès aux différents niveaux de discours. On pourra plus aisément repérer l'ordre du discours ressortissant d'une présentation de soi, maîtrisée et contrôlée [73] et mesurer l'écart avec les pratiques réelles.

Les entretiens réalisés

Trente-cinq usagers de substances psychoactives (incluant deux anciens usagers) ont participé à l'étude dont 14 à Toulouse et 21 à Paris.

15 professionnels ou bénévoles (dits informateurs clés) ont été interrogés, dont 6 à Toulouse (AIDES Midi-Pyrénées, SNEG, DROGUE INFO SERVICE, ASSOCIATION JULES ET JULIE, OFDT) et 9 à Paris (AIDES, CGL, SNEG, TREND).

Concernant les usagers et outre la première prise de contact téléphonique et la première rencontre informelle et non enregistrée, d'une durée moyenne de 1 h 30, un premier entretien non directif enregistré d'une durée de 1 h 30 à 3 h 00 a été réalisé avec chaque informateur, puis un second entretien semi directif d'une durée équivalente avec certains ; soit pour chaque informateur, une durée totale d'entretien évaluée à 4 h 30 en moyenne (de 1 h 30 à 8 h 00).

Les entretiens réalisés auprès des professionnels ou bénévoles ont une durée moyenne de 2 à 3 heures enregistrées¹⁵.

14. S'agissant de l'usage de psychotropes en contexte festif, on note que l'aspect festif de l'usage est d'abord mis en avant, tandis que ses aspects jugés problématiques (la descente) seront plus spontanément abordés lors du dernier entretien.

15. Seuls les entretiens enregistrés sont comptabilisés dans l'échantillon.

Usagers et informateurs clés sont désignés de manière distincte dans le rapport. Ainsi, les extraits d'entretiens apparaissent différemment suivant que le locuteur est un usager ou un informateur clé.

Aux citations des usagers sont associées les pseudonymes qui leur ont été attribués. Pour chaque usager désigné par un pseudonyme, une brève description des caractéristiques sociodémographiques et des consommations de psychoactifs de la personne est consultable en annexe. Ces informations sont suffisamment imprécises pour que l'anonymat des participants soit garanti.

Aucun pseudonyme n'a été attribué aux informateurs clés. Les fonctions ou compétences de ceux-ci sont parfois précisées mais non systématiquement ; les institutions auxquelles ils sont attachés ne le sont jamais. Le choix de l'absence de pseudonyme pour désigner les informateurs clés et l'absence de précision quant aux institutions de rattachement s'explique encore par la volonté de garantir autant que faire se peut leur anonymat. En effet les informateurs clés n'ont pas été sollicités, au cours des entretiens, en tant que représentants d'une structure. L'enquêtrice a au contraire favorisé l'expression de leur opinion personnelle, nourrie de leur expérience de terrain, qui peut s'avérer parfois en contradiction avec les énoncés produits par l'institution à laquelle ils sont associés.

Des limites inhérentes à la méthode

Compte tenu de la méthode d'enquête utilisée et du nombre d'informateurs interrogés dans les deux villes, il va sans dire que cet échantillon ne peut en aucun cas être considéré comme représentatif, au sens sociologique du terme, de l'ensemble des usagers de substances psychoactives en contextes gais festifs à Paris et à Toulouse. La méthode qualitative de type ethnologique permet en revanche de formuler un ensemble d'hypothèses qui pourront par la suite être affinées et vérifiées auprès d'un échantillon plus large dans le cadre d'enquêtes quantitatives.

La délimitation des espaces choisis pour l'observation

Les contextes festifs publics réunissant une majorité d'hommes homosexuels à Paris comme à Toulouse se déclinent sous des formes variées tant du point de vue de la disposition des lieux, de l'offre musicale, du type de clientèle et de la consommation de produits psychoactifs. Compte tenu de l'objet de l'étude (la consommation de produits psychoactifs, et plus particulièrement de produits illicites) seuls les lieux à l'intérieur desquels sont consommées de telles substances ont été investigués. Afin d'éviter tout amalgame, il convient de préciser qu'il existe de nombreux espaces festifs fréquentés majoritairement par des hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes et à l'intérieur desquels circulent peu ou pas de substances illicites.

La définition restrictive du contexte festif gai construite dans le cadre limité de cette étude correspond aux éléments récurrents dégagés de l'ensemble des premiers entretiens, définissant d'une part ce qui constitue spécifiquement un espace festif gai, précisant d'autre part les types d'espace festif à l'intérieur desquels sont consommées des substances psychoactives ainsi que les lieux de sociabilité (bars) dans lesquels l'enquêtrice est susceptible de rencontrer des usagers.

Le choix des espaces festifs jugés pertinents pour l'observation dans ce cadre, sont les bars, les clubs, les soirées, les after¹⁶, les gay tea dance¹⁷ (ou T-dance) proposant de la musique électronique¹⁸, ainsi que les soirées en contexte privé réunissant une large majorité d'hommes homosexuels et enfin les « parties sexuelles » (« partouzes » ou « touzes ») en contexte privé. Sont exclus de cette définition les saunas, les backrooms (appelés aussi « bordels ») à l'exception de ceux incluant un espace festif, ainsi que les lieux de drague extérieurs. Cette exclusion se justifie pour deux raisons ; d'une part, la majorité des informateurs ne considère pas ces lieux comme festifs mais les définit comme des lieux de consommation sexuelle¹⁹; d'autre part du point de vue de l'ensemble des personnes interrogées, usagers de drogue et professionnels, la consommation de produits illicites reste marginale à l'intérieur de ces trois types d'espace, à l'exception là encore des backrooms incluant un espace festif ou des saunas organisant des soirées. Ces lieux, s'ils ne sont pas à proprement parler des espaces festifs, peuvent néanmoins être intégrés au parcours festif. Après une soirée, un after ou un tea dance, les clubbers se rendront parfois dans une backroom, un sauna ou encore sur un lieu de drague extérieur.

Les observations

Les observations ont été réalisées entre janvier 2007 et novembre 2008 à Paris et à Toulouse. Elles ont principalement eu pour fonction d'une part de recouper les informations recueillies lors des entretiens, d'autre part, surtout à Paris, de contribuer à approfondir la relation engagée avec les informateurs. Neuf usagers, un informateur clé parisien et un informateur clé toulousain ont ainsi accompagné l'enquêtrice au cours des observations de terrain.

16. Ce terme anglais couramment usité en français désigne les fêtes organisées le plus souvent à l'intérieur des clubs, accueillant le public à partir de 6 ou 7 heures du matin (heure de fermeture des clubs) et jusqu'à midi. C'est le prolongement de la fête après (after) la fête.

17. Autre terme anglais, littéralement « thé dansant », ayant lieu généralement le dimanche à partir de 17 heures (l'heure du thé) et jusqu'à minuit voire 2 heures. Le tea dance accueille un public hétéroclite ; la dernière occasion festive pour les uns, c'est l'ultime prolongement d'une séquence festive qui a commencé le jeudi ou le vendredi soir pour les clubbers les plus endurants.

18. Ainsi un club proposant une offre musicale d'un autre genre en début de soirée puis de la musique électronique en fin de soirée n'intéresse l'enquête, du point de vue de l'observation qu'en deuxième partie de soirée. De même qu'un club n'offrant ce type de musique que certains jours sera investigué exclusivement ces jours-là.

19. « Dans un bordel on ne rigole pas ! [...] Le sexe, c'est quelque chose de très sérieux, très profond. [...] On est là pour draguer donc on a un rapport de séduction ; on n'est plus là pour faire les dindes : ahahahah ! » (Rodrigue).

- Toulouse : Outre l'observation d'une soirée dans le contexte d'un festival de musique électronique à la périphérie de la ville, trois bars (organisant régulièrement des soirées) et deux clubs ont été investigués à une reprise.
- Paris : trois bars et deux soirées ont été investigués, chacun à trois reprises.

BRÈVE PRÉSENTATION DES USAGERS

Les caractéristiques retenues pour la présentation des usagers, outre les caractéristiques sociodémographiques et les fréquences d'usage, découlent de l'examen des dix premiers entretiens ouverts. L'état de la vie affective ainsi que le statut sérologique ont été retenus pour deux raisons. D'une part, ils ont un impact direct ou indirect sur la consommation de substances psychoactives en contextes festifs et/ou sexuels au cours du temps. L'articulation entre ces caractéristiques et les usages de psychotropes sera développée plus loin. D'autre part, ces éléments étant renseignés dans les études consacrées aux comportements des gays en France (incluant la consommation de substance), ils permettent de situer sociologiquement les informateurs par rapport aux répondants des enquêtes quantitatives réalisées à plus grande échelle.

Caractéristiques sociodémographiques

Les 21 usagers parisiens (dont un ancien usager) sont âgés de 24 à 45 ans, de nationalité française, à l'exception d'un ressortissant d'un pays de l'UE. Ils sont socialement bien intégrés, ont un emploi régulier (cadres du privé ou de la fonction publique, enseignants du secondaire ou du supérieur, employés, travailleurs indépendants, intermittents du spectacle) et disposent d'un niveau de revenu moyen à élevé et d'un capital scolaire et/ou culturel élevé. 1 sur 19 n'a pas le bac. Ils ont majoritairement suivi des études supérieures.

Les 14 usagers toulousains (dont un ancien usager) sont plus jeunes (22 à 36 ans), tous de nationalité française. Ils sont socialement bien intégrés, ont un emploi régulier. À l'exception d'un demandeur d'emploi, ils sont cadres du privé, cadres de la fonction publique et employés ou sont étudiants de 2^e ou de 3^e cycle (4). Ils disposent le plus souvent d'un revenu moyen et d'un capital scolaire et/ou culturel élevé. Un sur 14 n'a pas le bac. Ils ont majoritairement suivi des études supérieures.

Fréquences de l'usage de psychotropes illicites en contextes festifs et sexuels privés ou publics

Sont distingués, parmi les usagers rencontrés, les usagers occasionnels et les usagers réguliers.

Dans le cadre de cette étude, sont qualifiées d'usagers occasionnels, les personnes pour lesquelles la consommation de substances psychoactives illicites n'est pas systématique en contextes festifs, privés ou publics, à caractère sexuel ou non.

Sont qualifiées d'usagers réguliers, les personnes consommant systématiquement des substances psychoactives illicites en contextes festifs, privés ou publics, à caractère sexuel ou non.

L'exclusion des produits psychoactifs licites de la catégorisation par la fréquence d'usage est rendue nécessaire en raison de la consommation systématique d'alcool dans tous types de contextes festifs par la majorité des informateurs.

Suivant cette définition, les usagers se répartissent au moment de l'enquête comme suit :

- Paris : 1 ancien usager, 5 usagers occasionnels, 15 usagers réguliers.
- Toulouse : 1 ancien usager, 8 usagers occasionnels, 5 usagers réguliers.

Vie affective et sexuelle

Treize usagers parisiens et 8 usagers toulousains déclarent être célibataires. Huit parisiens et 6 toulousains déclarent être engagés dans une relation stable.

Tous les célibataires vivent des relations sexuelles furtives (avec des inconnus) ou régulières (avec des amants réguliers) à des fréquences variables. C'est aussi le cas de la majorité des personnes déclarant être engagées dans une relation stable qu'elles disent « ouverte aux relations extérieures ». Seuls trois hommes toulousains, parmi les plus jeunes (22, 24 et 28 ans), déclarent vivre une relation stable exclusive.

On n'observe pas a priori de lien significatif entre le fait d'être célibataire ou en couple et la fréquence de l'usage. La relation entre vie affective et usage sera examinée ultérieurement.

Statut sérologique

Toutes les personnes interrogées disent connaître leur statut sérologique vis-à-vis du VIH. À Paris, 9 hommes déclarent être séropositifs et 12 séronégatifs. À Toulouse, 6 hommes déclarent être séropositifs et 8 séronégatifs.

L'importance numérique des hommes séropositifs parmi les informateurs ne semble pas découler d'un biais imputable à la méthode de recrutement. Un seul parmi les premiers intermédiaires est séropositif et a mis l'enquêtrice en relation avec des personnes séronégatives. Aucun intermédiaire n'est engagé dans des activités professionnelles ou bénévoles en rapport avec le VIH.

On observe par ailleurs que tous les informateurs séropositifs (à l'exception d'un) ont un usage de substances psychoactives à la fois en contextes festifs et de manière systématique dans le cadre de relations sexuelles (poppers ou cannabis a minima). Comparativement, un seul informateur séronégatif toulousain et 8 informateurs séronégatifs parisiens en consomment occasionnellement dans ce contexte.

Les absents

Les clubbers les plus actifs au plan du rythme des sorties et de l'usage de substances psychoactives sont peu représentés parmi les informateurs recrutés et se distinguent des autres informateurs du point de vue de leurs caractéristiques sociodémographiques par un niveau de revenus plus élevé, des caractéristiques physiques remarquables : corps musclés sculpturaux, piercings et tatouages, crânes rasés. A contrario, un informateur ayant ce type de physique et ayant une consommation occasionnelle des produits au moment de l'entretien explique que lors des soirées, il se voit proposer systématiquement des produits et est régulièrement accosté par des inconnus à la recherche de substances. Son « look » est selon lui la raison évidente de la méprise. Les caractéristiques de ce groupe décrit précisément par tous et identifié lors des observations seront décrites ultérieurement. Un seul informateur est, du point de vue des caractéristiques précitées, associé à ce groupe et s'il a volontiers répondu aux questions, c'est précisément pour s'en démarquer.

La quasi-absence de la minorité des clubbers ayant les niveaux de revenus les plus élevés dans cet échantillon ne doit pas surprendre, tant elle est une constante dans le cadre des études qualitatives portant sur la consommation de substances psychoactives. Plusieurs facteurs pourraient expliquer cela : le fait que l'usage soit considéré comme non problématique associé à la capacité des usagers dotés d'un fort capital scolaire et/ou culturel à justifier rationnellement pour eux-mêmes et vis-à-vis des tiers de l'absence de problème associé à une consommation régulière ; d'autre part la difficulté pour des personnes occupant des positions élevées dans la hiérarchie sociale à se soumettre à « l'interrogation » ; l'absence de goût pour « l'auto réflexivité » ou encore l'absence d'intérêt pour ce type d'enquête ; etc. On peut envisager par ailleurs que le mode de recrutement ait pu privilégier la mise en relation avec des personnes dont les caractéristiques socioprofessionnelles se rapprochent de celles de la chercheuse.

USAGES DE SUBSTANCES PSYCHOACTIVES EN CONTEXTES FESTIFS GAIS ET ÉLECTRO

LES CONTEXTES FESTIFS

Une définition du festif gai électro par ses acteurs

Festif homo versus festif hétéro

Les clubbers gais se considèrent assez unanimement comme « l'élite de la fête », « l'avant-garde », un groupe « moteur » du festif²⁰. Pour preuve, le fait que les hétéros tendent à s'appropriier les ingrédients du festif gai, notamment les codes vestimentaires ou le style musical. Du point de vue des informateurs, deux éléments distinguent radicalement le contexte festif gai du contexte festif majoritairement fréquenté par des personnes hétérosexuelles : la mise en scène de soi en tant qu'homme et l'expression d'une relation « libérée » à la sexualité.

La mise en scène de la masculinité

En contexte festif gai, « le mâle hétéro dominant ne conditionne pas l'ambiance générale » (informateur clé parisien). Ce dernier est considéré comme ayant une attitude « plus coincée », il ne sait pas « se lâcher » sur la piste de danse. L'atmosphère, l'ambiance propre aux contextes festifs « hétéros » est aussi perçue comme étant « plus agressive ». En guise d'illustration, plusieurs informateurs font référence aux bagarres fréquentes dans ce contexte, par exemple dans la situation typique où deux hommes se bousculent. Dans la même situation, un gay s'excuse et les deux hommes échangent un sourire. Ici, l'usage de la violence n'est pas un moyen légitime de règlement des conflits :

20. Bien que prégnante, cette représentation du festif est néanmoins nuancée par certains comme Pedro : « À une époque, j'avais tendance à dire un peu comme tout le monde : "On s'éclate plus dans les fêtes homos." C'est faux, c'est un mythe ça maintenant parce qu'on a eu une période où les pédés étaient dans l'avant-garde. Aujourd'hui, ils ne le sont plus parce qu'il y a une avant-garde hétéro qui s'est fait bien représentée dans la com, dans l'art, dans la musique. Non, non, les homos n'ont plus le monopole de la branchitude. »

« En plus t'as rien à prouver toi, à te laisser bousculer ; c'est-à-dire qu'il y a pas d'enjeu de perte de territoire si quelqu'un te marche dessus. (...) Tu ne seras pas diminué dans le regard des autres à ne pas réagir par rapport à ça » (Anatole).

La mise en scène de soi autoriserait plus de « liberté », d'écart vis-à-vis de la norme²¹ et favoriserait une attitude et un mode d'humour plus décalé ; la présence de « drag-queen » (travestis) en étant l'expression la plus aboutie.

Anatole²², trentenaire parisien, évoque la Feria, où l'on boit beaucoup, comme contre-modèle de la scène électro gaie :

« L'agressivité hétéro, c'était une virilité un peu exacerbée, un truc de bande de mecs ; j'allais dire de meute. (...) on y parle beaucoup plus. (...) Il y a pas de fonctionnement plus opposé aux soirées électro que les ferias ».

Par contraste, l'espace gai est jugé plus convivial. Autour de cet argument, plusieurs informateurs s'interrogent quant à la part de l'usage différencié des produits psychotropes : plus d'alcool chez « les hétéros » versus plus de drogues chimiques dites récréatives chez « les homos » : « *Quand on prend plein d'ecstas, on est forcément moins violent* » (Anatole). Outre l'idée que la consommation différenciée des produits a un impact direct sur les comportements et plus généralement sur « l'ambiance » de la fête, Anatole souligne la différence du sens que revêt l'expression de la virilité en contexte gai : « *C'est l'expression de la force comme objet de désir* ». L'homme hétérosexuel est supposé avoir un comportement signifiant une certaine indifférence vis-à-vis d'autrui. Il aurait un rapport différent à l'espace, au territoire qu'il s'agirait de défendre, tandis que le territoire serait pour les gays le lieu du partage communautaire. L'idée d'un rapport différent à l'espace est associée à une différence du rapport de l'individu au groupe des pairs et des groupes entre eux :

« *Dans les soirées pédé électro, cette idée du groupe, elle est pas pertinente parce qu'il y a de la séduction derrière, que du coup t'es pas dans un groupe parce que tu sais pas avec qui tu vas finir la nuit. (...) Et donc c'est un rapport à une collectivité, j'allais dire à un réseau. C'est presque ça parce que virtuellement, tu peux te taper n'importe qui.* » (Anatole)

21. Cette assertion est toute relative tant les codes de conduite, les codes vestimentaires, la mise en scène des corps ne répond pas moins à un ensemble de normes propres au milieu des clubbers gays.

22. Les critères déterminant le choix des extraits d'entretiens sont, sur le plan du contenu, la récurrence de l'énoncé dans l'ensemble des entretiens réalisés ; sur le plan de la forme, l'appréciation de l'intelligibilité de l'expression. Ainsi le même informateur peut être cité plusieurs fois si son discours répond à ses deux réquisits.

Un autre rapport à la sexualité

« Homosexuel, c'est le sexe ; il y a quand même une tension sexuelle derrière qui est bien plus forte que dans un, je sais pas, un tournoi de pétanque avec des bonshommes. (...) On est passé au-dessus de ça. Je suis pédé donc j'assume le fait de pouvoir coucher avec un autre homme. Donc si en plus j'ai une drogue qui vient me libérer sur le fait de dire : "Tiens, ça j'oserais pas le faire, je me l'interdis", là qui me libère, ben ça décuple cette ambiance, ça transpire le sexe. Et puis je crois que c'est un état d'esprit par rapport à la sexualité. (...) et puis même si j'avais envie, je vais jamais dire à une meuf : "Je te baiserais bien." Je vais me faire traiter de macho, et... Alors que là on est entre mecs, on peut, on a cette liberté de se dire "Je te baiserais bien" ou "J'aurais bien envie de niquer" ou "Tu veux pas que je te suce ?". Et il y a rien de dégradant, il y a rien d'insultant, ce qui change complètement la donne. Tandis que chez les hétéros, parce qu'il y a un interdit social, il y a un poids social, on parle pas de la sexualité. Alors que les pédés entre eux, ils ont une plus grande liberté. Il y a pas cette gêne du politiquement correct ou autre et les mecs arrivent à faire la part des choses entre la relation avec le sentiment et le plan cul. » (Rodrigue)

Le rapport à la sexualité est un autre marqueur distinctif pour de nombreux informateurs. Dans un contexte gai, et plus particulièrement s'agissant des espaces fermés au public hétérosexuel, la sexualité est visuellement très présente, exprimée et assumée. Comme le résume Rodrigue, précisant ce qu'il attend d'une soirée « très pédé » : « Je vais pouvoir me tripoter entre guillemets la bite discrètement sur la piste de danse, ça choque personne, sans que je me fasse emmerder. » Du point de vue des informateurs, la sexualité n'est pas moins en jeu dans un contexte hétérosexuel, mais s'exprime moins librement et est donc susceptible de produire une atmosphère plus tendue.

En outre, la question de la concurrence vis-à-vis des autres, et notamment en présence de couples, ne se vit pas sur le même mode. En contexte gai, les couples ne jouent pas moins que les célibataires le jeu de la séduction vis-à-vis des tiers, d'autant que le but est parfois de rentrer avec un ou plusieurs partenaires. L'espace festif est précisément le contexte dans lequel l'ordre normal des choses, y compris la relation habituelle à l'intérieur du couple, est pour un temps suspendu²³.

« Même pour ceux qui sont pas en couple, c'est un peu le but de la soirée ; de passer une bonne soirée, de se défoncer comme il faut et puis de se mettre bien raid-carpette et puis la cerise sur le gâteau, c'est de se taper, ouais de rentrer avec un mec, un mec ou plusieurs et puis de finir en beauté. » (Alain).

23. « Donc il y a pas cette concurrence, ce danger de "c'est à moi". L'autre il va se faire galocher : "C'est avec moi qu'il rentrera, c'est mon mec, je m'inquiète pas. Ils sont en train de se galocher, qu'ils se galochent ! Si ça se trouve, on rentrera avec lui. Y a pas de stress." C'est clair, c'est un vrai confort. » (Rodrigue).

L'usage de substances dites récréatives participe de ce mouvement en même temps qu'il permet son prolongement. Si Toulousains et Parisiens s'accordent sur l'expression d'une « sexualité libérée » en tant qu'élément caractéristique de la scène gaie, ses modes d'expression diffèrent d'un contexte culturel à l'autre.

Spécificités des espaces festifs publics électro gais parisiens et toulousains²⁴

« Ça n'a rien à voir ! Paris c'est les clubbers branchés défoncés ; à Toulouse, c'est les petits jeunes qui découvrent l'alcool et qui dansent sur la musique des années 80. » (Bertrand)

Paris

L'offre festive

L'espace festif parisien se distingue des espaces situés dans d'autres villes par une offre incomparablement plus importante qui s'est considérablement diversifiée et spécialisée depuis les années quatre-vingt-dix²⁵ (cela n'est pas moins vrai pour l'ensemble des autres espaces gais, culturels, sportifs, etc.) ; spécialisation favorisée par la concurrence selon de Busscher [49]. Être gay n'est plus un critère suffisant pour se retrouver et faire la fête. Ainsi, le choix d'un contexte festif particulier (bar, soirée, club, after), associé à un certain type de musique est d'abord déterminé par l'attente de rencontrer un certain type de personnes ayant un certain type de comportement en partie déterminé par la consommation de substances psychoactives licites et illicites qui colorera l'atmosphère de la fête.

Outre les goûts musicaux et la consommation de produits, l'apparence physique (le « look ») n'est pas moins déterminante. Un consommateur d'ecstasy amateur de musique électronique sera éventuellement dissuadé de participer à une soirée, bien qu'elle réunisse ces deux éléments, s'il sait qu'une majorité de clients auront un certain type de physique très éloigné du sien. Enfin, s'il existe de nombreux espaces où homosexuels et hétérosexuels se côtoient, d'autres espaces sont strictement réservés aux seuls homosexuels. Le degré « d'ouverture » est un autre facteur important dans le choix de participer à une soirée dans un contexte où la possibilité d'une rencontre amoureuse et/ou sexuelle est un élément moteur du festif.

24. Notons que les espaces festifs gais des deux villes sont susceptibles de changements et variations très rapides, tant du point de vue de leur localisation et morphologie que de celui de l'offre musicale proposée, plus ou moins articulée à la consommation de produits psychoactifs. Les résultats présentés ici sont par conséquent pertinents pour l'année 2007, soit pour la période d'observation dans le cadre de la présente étude.

25. Lorsqu'on demande à Anatole, clubber et usager occasionnel parisien, dans quels bars on est susceptible de rencontrer des consommateurs de produits psychoactifs, ce dernier dresse spontanément la typologie des différents lieux en fonction de leur clientèle : « Le X, c'est les pédés clonés musclés rasés passe moi le GHB (...) Au Y c'est plutôt les trentenaires-quarantenaires pseudo intellos infographistes à lunettes (...) Le Z c'est un public plus jeune, Marais, T-shirt blanc avec un niveau d'étude probablement inférieur au public du Y », etc.

Les lieux de la fête électro

Les informateurs fréquentent principalement deux types d'événements festifs publics auxquels sont associés des groupes d'affinités et des usages spécifiques :

- Les soirées (23 h - 6 h), tea dance (18 h - 2 h) ou after (6 h - 13 h) de type « sélect », organisées en club, relativement fermées aux femmes et aux hommes hétérosexuels. La majorité de ces lieux est située au centre de Paris ; clubs, péniches, restaurants qui ne sont pas, en dehors de ces moments, des lieux « identitaires » (identifiés comme gais). Le prix d'entrée est en 2007 égal ou supérieur à 15 €. Ces soirées accueillent un VJ²⁶ et plusieurs DJ mixant de la musique électronique. Le courant musical actuellement en vogue dans ce type d'événement est la house progressive. Ces soirées attirent l'élite économique du festif gai.
- Les soirées proposant de la musique électronique, organisées dans les clubs, les bars ou les salles de concerts, ouvertes à tout type de public, gais friendly, dont l'entrée est gratuite ou n'excède pas 10 €. Ils sont, pour la plupart, localisés au nord est de la capitale et attire une clientèle plus jeune et plus diversifiée en termes d'appartenance socio-économique.

Les observations ont principalement été conduites dans les soirées les plus exclusivement gaies qui se caractérisent par une plus grande visibilité de la consommation de substances psychoactives et qui englobent ce qui est communément identifié comme étant « le milieu gai. »

L'espace festif gai parisien n'est pas un espace fixe. L'offre permet, comparativement à Toulouse, un mouvement plus ou moins continu de recomposition de cet espace. Le mouvement qui va de la naissance d'une nouvelle soirée gaie à sa transformation en une soirée d'une autre nature (plus inclusive) suit toujours la même logique. À ses débuts, la nouvelle soirée est fermée au public hétérosexuel. C'est le moyen d'affirmer son identité gaie suscitant la promesse d'un entre soi qui attirera une clientèle nombreuse. La possibilité d'y croiser des personnes inconnues, dans un milieu où la fête est articulée à la possibilité d'une rencontre sexuelle et/ou amoureuse, constitue un attrait certain. L'entre soi donne à la fête son caractère distinctif qui inclut l'usage de différents produits psychotropes, participant à l'atmosphère générale : l'ecstasy favorise un comportement convivial et joyeux autant qu'il permet de « se lâcher » sur la musique et de tenir tout au long de la nuit. Le GHB/GBL rend les corps plus lascifs et autorise une expression de soi plus visiblement sexuelle.

Si l'organisateur est reconnu dans ce milieu, s'il propose un nouveau concept et/ou si la programmation musicale répond aux attentes, la soirée deviendra la soirée « branchée » du moment, inscrite sur l'agenda des clubbers. Mais les modes passent et l'endogamie finira par lasser les clients, diminuant leurs

26. Le VJ conçoit et projette une suite d'images accompagnant le DJ.

chances de faire de nouvelles rencontres. Ils viendront donc moins régulièrement, obligeant les organisateurs à ouvrir l'espace au public hétérosexuel et lesbien. Si la soirée, en raison notamment de la qualité de sa programmation musicale, continue à séduire de nombreux gays, elle changera de nature en devenant plus inclusive, laissant cohabiter « homos » et « hétéros », amateurs de musique électronique, d'ecstasy et/ou de cocaïne pour la plupart. Plus la soirée devient inclusive et plus les clubbers « branchés » gais tendront à désertier : « *ça devient trop hétéro !* » est la sentence qui marque le début du déclin. La soirée perdurera si sa réputation s'est étendue à un large public, y compris de jeunes homosexuels de province, heureux d'y avoir accès. Les clubbers gais branchés seront déjà partis ailleurs.

Les DJ révélés par l'espace festif gai, ayant acquis une certaine notoriété sont le plus souvent programmés dans des lieux ou des soirées réunissant un public plus large ce qui, de fait, favorise une plus grande mixité de population.

Les caractéristiques sociodémographiques des clubbers parisiens en contextes électro

Dans la limite des espaces définis plus haut, la majorité des clubbers rencontrés ont rarement moins de 25 ans. Les espaces les plus inclusifs (gais friendly) et dont le coût d'accès est le plus abordable accueillent plutôt les 20-35 ans, disposant d'un revenu moyen (allant de faible à élevé) ; chômeurs, enseignants ou cadres s'y côtoient. Les 30-45 ans disposant d'un revenu supérieur sont majoritairement présents dans les soirées « select », les moins inclusives. Du point de vue de tous les informateurs, la majorité des personnes présentes est célibataire.

La faible présence des moins de 25 ans peut être en partie expliquée, d'une part en raison du coût de l'entrée et des consommations à l'intérieur de ces espaces et d'autre part en raison de la discrimination par l'âge, relativement marquée dans l'ensemble des lieux de socialisation gais (les bars notamment). S'agissant des soirées fermées au public hétérosexuel, le caractère très sexuel de l'atmosphère et les caractéristiques physiques normatives dans ce type de contexte : corps très musclés, codes vestimentaires exprimant la virilité, crânes rasés, etc., contribuent peut-être à dissuader les plus jeunes. Si les soirées parisiennes ont un coût relativement élevé²⁷, on constate néanmoins une certaine diversité, en termes d'appartenance socio-économique, des personnes en présence. De ce point de vue, le groupe d'élite se distingue des autres groupes. Appelés « butch » ou « Gymqueen », en raison de leur apparence physique (corps bodybuildés, travaillés dans les salles de Gym, souvent tatoués ou percés, portant des vêtements de marque très masculins), ils sont de toutes les fêtes de

27. Soit en 2007 une centaine d'euros (incluant le restaurant et/ou les boissons prises au bar avant la soirée, l'entrée du club, les boissons consommées au cours de la nuit et sans compter l'achat de drogues ou le transport en taxi).

la « Circuit Party »²⁸, à Berlin, Londres, Barcelone ou Los Angeles. Souvent cadres, cadres supérieurs dans les domaines de la finance, du marketing, de la communication, ou exerçant des professions libérales, parfois « hardeur » (acteur de films pornographiques gais) ou encore « escort » (prostitué de luxe opérant via Internet) ; leur niveau de revenus leur permet une participation active aux soirées, tous les week-ends, souvent sans interruption du vendredi au dimanche soir. Si ce groupe est minoritaire, c'est indéniablement lui qui donne le ton, sur le plan du style vestimentaire et plus généralement de l'apparence physique, en tous points conforme à la norme véhiculée par les couvertures du magazine gai le plus diffusé (*Têtu*). À côté de ce groupe particulier, on rencontre une grande diversité de personnes dont les situations professionnelles et les niveaux de revenu sont très variables. De l'artiste « Rmiste » au professeur de collègue en passant par l'employé du tertiaire. Un niveau de revenu moyen ou faible limite la fréquence des sorties ainsi que la consommation de produits psychoactifs licites²⁹ et illicites, mais peut être compensé par l'étendue du réseau relationnel qui permet par exemple de bénéficier d'invitations à de nombreuses soirées dont le prix d'entrée serait prohibitif. Les attributs personnels (la capacité de séduction, physique ou intellectuelle, la sociabilité, etc.) sont un autre atout favorisant l'accès gratuit aux substances licites et illicites. Quoi qu'il en soit, si les différences de statut social ne sont pas visibles dans la fête, les écarts dans la part du revenu que chacun y consacre sont considérables.

Perception du milieu festif parisien par ses acteurs

Les espaces festifs les moins inclusifs constituent « le milieu » souvent qualifié de « dur » par les acteurs eux-mêmes. Si ce qualificatif réfère à différents ordres de signification, il renvoie surtout au mode relationnel ayant cours dans l'espace public, plus particulièrement dans les bars. En dehors des groupes amicaux déjà constitués, la difficulté à engager la conversation avec un inconnu semble caractériser la norme comportementale admise par tous. Fabrice, trentenaire parisien qui comme tant d'autres est originaire d'une autre ville, illustre par cette anecdote ce qui lui semble être une spécificité parisienne :

« À Paris on se parle pas ! C'est énorme, on se parle pas. Moi ça m'avait fait rire une fois, j'étais dans un bar, il y avait trois mecs et un était du sud, je sais pas d'où et c'était drôle parce que leur conversation... Alors il y en avait un qui avait remarqué un mec de l'autre côté du bar. Donc il était tout content. Ça a

28. Soirées gaies « selects » ayant pour caractéristique de durée plusieurs jours sans discontinuer.

29. Les produits psychoactifs licites les plus courants en 2007 dans l'espace festif sont l'alcool et le poppers. D'autres produits accessibles dans le commerce peuvent néanmoins, quoi que plus rarement, être détournés de leur usage en vue d'obtenir des effets psychoactifs. C'est le cas par exemple des bombes aérosols contenant de l'oxygène liquide qui, lorsqu'elles sont inhalées induisent un effet d'hilarité de courte durée (une seule mention au cours des entretiens). S'agissant de l'usage du poppers, l'inclusion de cette substance dans la catégorie des produits licites est toutefois problématique puisque le type de poppers utilisé par les informateurs est interdit à la vente en France.

duré vingt minutes ; il disait à ses copains : « C'est génial, regarde, il me regarde et tout, on va se parler, machin... » Et ses copains lui ont répondu : « Mais non t'es à Paris ! » Et à Paris on mate et on rentre chez soi. (...) C'est très drôle parce qu'il y a des gens =comme par hasard, sur Internet ils vont te parler parce qu'ils t'ont vu là-bas mais qu'ils n'ont pas osé te parler. »

Avoir l'air inaccessible, sûr de soi, distant, semble être considéré comme une posture adéquate sur un « marché des rencontres » particulièrement concurrentiel. Le regard d'autrui est jugé impitoyable et nombre d'informateurs déplore l'intolérance des gais entre eux, s'agissant de l'apparence physique ou de l'attitude (efféminée par exemple).

En outre, la dureté supposée du « milieu » réfère à la norme véhiculée par les magazines en termes d'apparence physique, de style mais aussi de capacité financière.

« C'est un milieu qui est quand même super difficile à suivre parce qu'il faut être à la pointe de tout, chez toi, sur toi ; Et puis il faut faire la dernière soirée parce que sinon t'es complètement has been, donc c'est un milieu qui est tout le temps, tout le temps en demande de consommation dans tous les domaines. »
(Fabrice)

De l'avis général, l'atmosphère du festif parisien est jugée moins conviviale que celle des autres villes en France³⁰ mais aussi que celle des autres métropoles européennes comme Londres, Berlin, Barcelone ou Bruxelles. Ces jugements s'appliquent plus particulièrement aux bars, fréquentés très régulièrement durant la semaine et en début de soirée le week-end. En club, la consommation de produits psychoactifs semble largement contribuer à créer une ambiance plus conviviale, autant qu'à « faciliter » les rencontres.

Les personnes interrogées se montrent volontiers critiques vis-à-vis d'un ensemble de normes référentes en contexte festif mais tous reconnaissent à la capitale deux attraits majeurs : d'une part l'importance numérique de la population gaie, offrant une potentialité de rencontre incomparable ; d'autre part et surtout, un sentiment d'anonymat favorisant l'expression de l'homosexualité dans des contextes réunissant une multitude d'autres semblables³¹. On peut enfin « se lâcher », en s'aidant notamment avec des produits psychoactifs licites et illicites dans un contexte qui le permet. Ceci est particulièrement vrai pour les hommes venant d'autres régions et découvrant le « milieu. » Pour les habitués, Paris devient vite, à l'instar de Toulouse, un village où tout le monde se

30. « Elles sont frimeuses les Parisiennes, plus qu'à Toulouse. La Parisienne est frimeuse. Elle se met au-dessus des autres quand même. » (Bertrand, toulousain ayant vécu à Paris).

31. « Mais tu vois c'est quand même la vie dans le Marais où les pédés sont entre pédés. Tu peux faire ce que tu veux quoi. » (Bertrand)

connaît. D'autres capitales européennes réputées pour leur scène gaie (Berlin, Londres, Amsterdam, Bruxelles, Madrid, etc.) apporteront alors le sentiment de liberté associé à l'anonymat et offriront la possibilité de nouvelles rencontres.

Les soirées plus inclusives fréquentées par les informateurs attirent de nombreux gays en raison de l'atmosphère jugée plus conviviale, plus ouverte. Ces soirées sont aussi financièrement plus accessibles. La rencontre d'un ou de plusieurs partenaires est un motif secondaire ici. L'écoute d'un DJ particulier et la fête entre amis sont d'abord mis en avant comme principaux moteurs de la fête. La consommation de substances s'inscrit plutôt dans le partage avec les pairs et s'articule avec l'écoute du son. L'ordre des motivations festives diffère suivant les personnes mais les « ingrédients d'une bonne soirée » varient peu :

« Bonne musique, beaux mecs, bonnes drogues... » (Pedro). « Alcool, drogue, musique, sexe. » (Michel)

La mixité sociale, l'ouverture, ainsi que le goût pour une musique « pointue » sont des qualités distinctives revendiquées par les informateurs fréquentant ce type d'espace. Le courant musical actuellement en vogue au sein de ce groupe est la musique électronique minimale (d'origine allemande). Une forme d'élitisme autour de l'écoute de ce courant particulier rassemble dans ces espaces des personnes de toute orientation sexuelle.

Dans l'un et l'autre type de soirées, la consommation de substances psychoactives font partie du package de la fête.

La drogue incluse dans l'offre festive électro

« Maintenant on vend des produits, on vend pas une soirée. » (Michel)

« On vend une musique et la drogue qui va avec. » (Arnaud)

Interrogé sur ses motivations, l'organisateur d'une soirée électro gaie réputée des années 1990 explique que l'envie de créer une nouvelle scène naît dans le contexte de la fin des grandes soirées des années 80, à un moment où l'espace festif est cantonné aux clubs commerciaux. Ses deux motivations principales : le choix d'une musique nouvelle, à l'avant-garde et le désir de pouvoir se droguer en toute tranquillité. Ainsi, alors qu'à l'intérieur des clubs les vigiles surveillent la consommation, consigne leur sera donnée de rester à l'extérieur. Les organisateurs se chargent de calmer les débordements (qui seront de fait assez rares).

Si cette soirée attire à l'époque un public d'initiés, un informateur clé confirme le mouvement actuel de banalisation de l'usage de psychotropes dans l'espace festif gai :

« Le côté festif, il y a forcément présence d'alcool, ça, c'est inné. La première chose qu'on fait, on se retrouve, on boit un verre. Et puis maintenant ce qui fait partie de la panoplie gaie, c'est quelque chose de normal : les drogues. »

Les organisateurs de soirées admettent aujourd'hui volontiers la place des produits, ingrédients nécessaires à la fête. Un point de vue partagé par la majorité des informateurs :

« De toute façon, une soirée qui marche, c'est avec des gens qui se droguent. »
(Pedro)

Les soirées proposant de la musique électronique au sens large sont très généralement des lieux de consommation de substances psychoactives. Des gays rencontrés en dehors du cadre de l'étude, amateurs de ce type de musique et ne consommant pas de drogues de synthèse disaient assister rarement aux différentes soirées en raison du « décalage » ressenti vis-à-vis des autres personnes en présence, ayant très majoritairement consommé au moins de l'ecstasy ; ce que confirme un informateur clé parisien : *« Mais surtout, si t'es pas ecstasy jusqu'au tréfonds, t'es pas dans le trip, tu t'amuses pas. »* Que l'on consomme ou pas, tous s'accordent à dire que les drogues chimiques récréatives « font partie du package » inclus dans ce type de soirée. Inversement, un consommateur régulier, par ailleurs amateur de soirées afro-antillaises précise qu'il s'abstiendra de fréquenter ces espaces lorsqu'il est visiblement sous l'effet des produits (« trop défoncé »).

Dans le contexte électro, les « butch » sont identifiés par tous les informateurs comme étant le groupe consommant le plus de produits illicites. Ils voyagent fréquemment en Europe au gré des soirées organisées à Berlin, Londres, Bruxelles ou Barcelone. Du point de vue de la majorité des informateurs, Paris n'est pas actuellement perçu, comparativement aux autres contextes festifs européens, comme l'espace privilégié de la scène électro gaie.

Toulouse

L'offre festive

La différence d'échelle rend difficile la comparaison des deux villes. Les lieux gays identitaires proposent une offre restreinte en terme de programmation de musique électronique, ce qui est également vrai à Paris, toutes proportions gardées. Deux bars gays organisent principalement ce type de soirées en 2007.

Ce qui caractérise néanmoins la scène toulousaine est la mixité des espaces, ouverts à la clientèle hétérosexuelle et homosexuelle. Les soirées électro, actuellement en nombre limité, peuvent être pour la plupart qualifiées de « gay friendly ». Ce que confirme cet informateur clé lorsqu'on lui demande comment il définit le milieu festif gai toulousain :

« Mais le milieu gai festif, c'est finalement le milieu festif j'ai envie de dire, enfin le milieu clubber. Où on va côtoyer effectivement les identitaires complètement affirmés mais avec aussi pas de des identitaires, le milieu des clubbers hétéros qui vont un peu dans tous les milieux. Le milieu branché en gros. »

Les observations et les entretiens avec les usagers occasionnels et réguliers confirment ce constat. À l'exception d'un espace festif fermé aux hétérosexuels et perçu d'abord comme une backroom par les informateurs, tous décrivent leurs soirées festives le plus souvent au sein de groupes mixtes (hommes et femmes, homosexuels et hétérosexuels).

Bertrand revient à Toulouse à l'âge de 22 ans après deux années passées à Paris pendant lesquelles il fréquente très régulièrement les soirées gaies et consomme non moins régulièrement des psychotropes dans ces contextes. « Je me suis pas trop drogué pédé à Toulouse », précise-t-il pour qualifier les contextes de prises de cocaïne à son retour :

« En arrivant à Toulouse, j'ai plus été vers les hétéros. Je trouvais le milieu hétéro plus branché au niveau de la musique, des soirées. Ça correspondait plus à ce que je cherchais que les trucs gais vraiment gais. (...) C'était jeune et c'était pas du tout comme ça que je m'amusais à Paris. »

Un autre trait distinctif de la scène festive toulousaine gaie, et plus particulièrement des lieux identitaires, est l'âge des clients.

Les caractéristiques sociodémographiques des clubbers toulousains

Les personnes visibles dans la plupart des lieux festifs gais identitaires ou « gay friendly » sont très majoritairement âgées de moins de 25 ans, 30 ans au plus.

Un bar et une backroom incluant un espace festif accueillent principalement les gays âgés de plus de trente ans. (Un informateur clé mentionne la présence de jeunes dans ce lieu qui ne dépasse pas selon ses estimations, 10 à 15 % de la clientèle).

Ce fait peut en partie s'expliquer par la composition démographique propre à cette ville dont le tiers de la population est composé d'étudiants. La discrimination sur le critère de l'âge et l'offre de la scène électro (au moment de l'enquête) contribuent certainement à limiter la présence des plus de trente ans sur la scène festive.

Le festif toulousain vu par ses acteurs : un milieu où « tout le monde se connaît »

Les informateurs décrivent la ville et plus encore l'espace festif gai comme un « village ».

« Il y a une espèce de familiarité entre les exploitants et les clients. Il y a une proximité, il y a des liens, il y a de l'amitié. Il y a des choses qui se partagent

qui font que je comprends que les clients se sentent protégés dans un lieu en région parce qu'il est pas là, le pédé lambda anonyme qu'on ne voit pas, qui est la proie. » (informateur clé).

Pierre explique ainsi qu'il s'est senti très protégé lorsqu'il a commencé à fréquenter les lieux gais à 16 ans :

« Notamment un (barman), pendant longtemps, qui nous offrait toujours un verre. On avait nos petites habitudes, le troisième verre était offert, etc. Et ben voilà il surveillait, moi je sais qu'une fois j'étais avec un mec, il m'avait dit « écoute celui-là, j'aime pas trop, on m'a dit que... méfie-toi. » Et d'autres fois je revenais le lendemain : "Ah oui, t'étais avec untel hier je t'avais vu partir..." ; de façon très mignonne et désintéressée. »

Le « village » a ses limites s'agissant de la potentialité des rencontres, notamment en contextes festifs. Les informateurs toulousains semblent avoir plus régulièrement que leurs homologues parisiens, recours à Internet pour rencontrer de nouveaux partenaires.

Une moindre visibilité de la consommation des produits illicites

Ce phénomène semble directement lié à la limitation de l'offre sur la scène électro. Si dans la majorité des clubs, on aperçoit quelques consommateurs d'ecstasy, il est frappant de constater que lorsqu'une soirée gaie électro jugée de qualité est organisée, on rencontre alors de nombreux clubbers ayant un profil très semblable à celui de leurs homologues parisiens, bodybuildés, plutôt trentenaires, consommateurs de substances récréatives. Un informateur clé notait toutefois que bien que ces hommes aient visiblement consommé du GBL, ils « faisaient ça sagement », c'est-à-dire qu'ils ne consommaient pas d'alcool, ne prenaient pas le risque de faire un coma et tendaient à avoir un comportement moins « débridé » que leurs homologues croisés dans des villes plus importantes. Ces clubbers branchés semblent peu fréquenter les autres espaces gais toulousains. De l'avis des informateurs « les vrais clubbers gais », sortant du jeudi ou du vendredi au dimanche, ne sont pas absents de la ville mais tendent à migrer pour faire la fête le temps d'un week-end. Montpellier, Barcelone, Sitges ou Ibiza sont les destinations festives les plus souvent mentionnées, mais aussi pour les plus fortunés, Paris, Londres ou Berlin. On peut supposer qu'outre la supériorité de l'offre dans ces villes, la migration festive procure divers avantages : ne pas être connu et reconnu, de nouvelles rencontres potentielles, un accès facilité aux psychotropes là où leur consommation fait partie de la fête.

On retrouve la majorité des gays âgés de trente à quarante ans principalement dans un bar, fréquenté très régulièrement à l'heure de l'apéritif. La consommation d'alcool se poursuivra dans un club incluant une backroom. La culture de « l'apéro », qui peut durer de 19 h 00 à 23 h 00 est un autre trait distinctif

de la culture locale. D'autant que les bars restent ouverts le week-end jusqu'à 5 h 00. Le coût de l'alcool est, comparativement aux bars parisiens, deux à trois fois moins élevé, favorisant certainement la consommation. Ainsi, chaque membre d'un groupe offre sa « tournée », le patron de l'établissement offrant généralement la dernière.

LES PRODUITS³² DE LA FÊTE, ACCÈS, REPRÉSENTATIONS, SAVOIRS ET MODALITÉS D'USAGE

« La drogue, ça te fait ce que tu te racontes que ça te fait. »³³

Il s'agit de recenser ici les produits présents en contextes festifs et/ou sexuels publics et privés à Paris et à Toulouse, principalement à partir des énoncés produits par les usagers réguliers et occasionnels et secondairement à partir des observations de terrain, nécessairement partielles et fragmentaires. Les différents produits sont présentés suivant l'ordre d'importance de leur consommation dans ces contextes. Les thématiques développées pour chaque produit sont l'accès et le coût, les représentations, les effets attendus et perçus articulés aux modalités d'usage suivant les contextes de consommation, incluant l'association avec d'autres produits. Au registre des représentations associées aux produits selon les modes et contextes d'usage, la description porte principalement sur les effets attendus et perçus suivant différentes catégories de rapport : au temps, à l'espace, au corps, à la sexualité³⁴, au langage, aux autres, à la musique et à la danse, au travail, etc. Dans la mesure où les substances ne sont pas exclusivement consommées en contexte festif, les autres contextes d'usage, qui ne sont pas nécessairement dissociés des moments festifs, seront évoqués.

Alcool

« Tout le monde boit (...) on s'en méfie vraiment pas. » (Pierre, Toulouse)

L'alcool est le premier produit de la fête, quel que soit le contexte, à Paris comme à Toulouse. Une soirée incluant un apéritif entre amis, suivi d'un dîner puis d'un « dernier verre » préalablement à la soirée prévue en club induit une

32. Une notice des produits cités est présentée en annexe.

33. Une déclaration de Jimmy Kempfer, spécialiste des produits, de leur histoire et de leurs modalités d'usage ; enquêteur du site TREND Paris pendant de nombreuses années et collaborateur de ASUD journal.

34. Les représentations (effets attendus et perçus) de chaque produit, associées à la séduction et aux pratiques sexuelles sont décrites brièvement dans ce sous-chapitre. Cette question fera l'objet d'un développement plus approfondi dans le chapitre « Consommation de substances psychoactives et sexualité ».

consommation que l'on peut estimer entre 6 et 15 verres d'alcool absorbés entre 19 heures et 6 heures³⁵. C'est le produit de la sociabilité par excellence. « *Allez fais pas ta chochette !* »... « *Qu'est-ce qu'il y a, ça va pas ?* »... « *Allez, c'est le dernier.* »... La mise en demeure de justifier le refus de boire de l'alcool ou de limiter sa consommation est systématique lorsque les amis se réunissent dans un bar. L'injonction de boire comme les autres et avec les autres est, d'après les observations, nettement plus forte s'agissant de la consommation d'alcool qu'elle ne l'est vis-à-vis de la consommation d'autres produits psychoactifs. Si les drogues ne se partagent pas moins en groupe, on admet plus volontiers l'idée d'une gestion individuelle de leur consommation.

Un informateur clé parisien raconte que devenu célibataire après des années de vie en couple, lorsqu'il recommençait à sortir dans les bars (avec backroom), il n'osait pas commander une boisson non alcoolisée pour ne pas risquer d'être jugé négativement par les autres clients en présence. Un autre informateur clé toulousain fréquentant très régulièrement les lieux de convivialité gais se montre particulièrement préoccupé par le niveau de consommation d'alcool dans les bars et notamment dans les bars incluant une backroom :

« Avec en premier lieu l'alcool qu'on ne peut pas dissocier du reste. Pour moi, l'alcool est une drogue dure. Tu n'as qu'à observer comment les mecs déambulent dans les couloirs du X à 4 heures du matin. Ils sont tous blindés. (...) L'addiction, on la constate à la fois chez les clients, les exploitants, les barmen. On a l'impression qu'ils sont tous addicts à l'alcool et à un niveau élevé (...) Rares sont ceux qui s'envoient en l'air vraiment à jeun. »

L'effet le plus souvent évoqué au cours des entretiens est la « désinhibition. Ce terme polysémique répond à différentes significations suivant les contextes de consommation. En facilitant la prise de parole, en donnant le sentiment d'une plus grande assurance et par ses effets euphorisants, il favorise la sociabilité. Dans un contexte de séduction (bar), l'assurance, la volubilité, le sentiment de puissance aide à exprimer le désir, à aller vers l'autre en diminuant la peur du refus ou du rejet : « *Je pense que l'alcool te fait perdre l'angoisse du râteau.* » (Antonin). Dans le contexte de rencontres sexuelles furtives (backroom, appartement) l'alcool autorise un « lâcher prise » en même temps qu'il augmente l'excitation sexuelle lorsque son usage est maîtrisé. Ses effets sont comparés à ceux d'autres produits psychotropes consommés plus spécifiquement dans ce contexte :

35. Jacques, trentenaire toulousain décrit ainsi la consommation du début de soirée à son domicile : « *Coco, alcool, shit. Une bouffe entre amis avec apéro, bouteille de vin, digeo. Voilà, alcools forts, vodka, whisky, en fonction des goûts de chacun. Et puis quand on n'a plus rien à boire ici, ben on va aller boire ailleurs.* »

« En fait l'alcool, si je bois beaucoup beaucoup, à la fin je peux tout faire. Là je reviens à comme si j'étais drogué. Je peux fister³⁶, je peux me faire fister... »
(Karl)

Au-delà d'une certaine quantité, variable selon les individus, les contextes d'usage et l'association avec d'autres substances psychotropes, ses effets sont réputés contrarier l'activité sexuelle, en particulier la capacité érectile.

Dans le contexte des soirées gaies électro en club, de nombreux informateurs font état d'une limitation de leur consommation et ce pour différentes raisons. Pour certains, le prix du verre vendu à l'intérieur est prohibitif, limitant de fait sa consommation sur place. Ceci peut favoriser chez les usagers ayant un faible niveau de revenus un usage excessif en contexte privé précédent l'arrivée sur le lieu de la fête. Par ailleurs ce produit est parfois peu prisé lorsqu'il s'agit de « tenir » sur une longue durée. La nécessité de boire régulièrement pour maintenir l'état d'ébriété augmente aussi les chances d'effets indésirables tels que les nausées, les pertes de connaissance, etc., au cours de la soirée, mais également le lendemain (maux de têtes, fièvre, fatigue, etc.) :

« (Si je sors) il va falloir que je me drogue parce que de l'alcool, si c'est pour finir la soirée à vomir et à être saoul... Donc je sais que je tiendrais pas, donc je vais commencer la soirée avec de l'alcool pour être bien et si je veux tenir et être bien, il faut que je passe aux drogues. » (Rodrigue)

Au-delà de l'appréhension des effets physiologiques décrits précédemment, c'est aussi la crainte des comportements et des manières d'être induits par une consommation trop importante d'alcool qui s'avère finalement dissuasive lorsque la perspective d'une rencontre sexuelle et/ou amoureuse est possible : une démarche titubante, une élocution altérée, une moindre vivacité intellectuelle. Autant d'effets peu attractifs...

La consommation d'autres produits psychoactifs induit rarement une limitation ou un arrêt de la consommation d'alcool au cours de la soirée, à l'exception du GHB/GBL. Les « butch », réputés grands consommateurs de cette substance sont aussi réputés consommer peu ou pas d'alcool. La consommation d'un verre d'alcool (de champagne le plus souvent) au début de la « descente » d'un ecstasy est souvent mentionnée comme étant un bon moyen de potentialiser les effets du produit (« faire remonter l'ecsta »). De l'avis de tous, la consommation de cocaïne induit une augmentation de la consommation d'alcool : « *La coke, par contre, tu bois sans soif.* » (Bernard). En annihilant la sensation d'ébriété, ce produit favorise chez tous les informateurs une très nette augmentation de leur consommation d'alcool et atténue de surcroît les effets indésirables du lendemain (« gueule de bois »).

36. Pénétration anale (ou vaginale dans d'autres contextes) avec la main, puis le poing (fist en anglais).

On note enfin que la prise de substances illicites survient le plus souvent chez les consommateurs occasionnels lorsqu'ils sont sous l'effet de l'alcool.

Poppers

Le type de poppers très majoritairement consommé par les personnes interrogées est le Jungle Juice, interdit à la vente en France³⁷, aisément accessible à l'achat via Internet (10 à 15 € la fiole de 13 ml) :

« J'achète pas dans les sex-shops parce que moi ça me fracasse complet, ça me donne mal à la tête, j'ai les vaisseaux qui, je suis bleu comme un schtroumpf. En fait quand j'ai rien d'autre j'en prends. Je prends celui-ci mais sinon c'est du poppers acheté en Angleterre, sur Internet, du Jungle. » (Xavier)

Comparativement au poppers vendu en France, il est réputé avoir des effets « plus forts qui durent plus longtemps », une odeur « plus agréable », occasionner moins de maux de tête ; il ne procurerait pas de sensation de brûlures sur les parois nasales ni au contact de la peau. Le poppers, « ecsta du pauvre » selon Stanislas, est couramment inhalé en contexte festif mais plus particulièrement apprécié en contexte sexuel. Le produit se rencontre dans les after parisiens dans lesquels il a notamment pour fonction de faire « remonter » l'effet des substances prises antérieurement. Dans le contexte électro toulousain qui se caractérise par une plus grande mixité (homosexuelle/hétérosexuelle) des groupes, plusieurs informateurs font état d'une plus grande propension de leurs amis hétérosexuels à consommer ce produit pendant la fête tandis qu'ils associent préférentiellement son usage aux relations sexuelles. D'après les observations dans les deux villes, le poppers semble être plus visiblement présent en contexte festif toulousain que dans les contextes parisiens³⁸. Ce que confirme un observateur régulier de la scène gaie toulousaine :

« Je vois les mecs avec la bouteille de poppers vissée sous le nez sur la piste de danse. Et ça, c'est toutes générations confondues. Le jeune de 18 ans qui

37. En France, les poppers contenant des nitrites de pentyle et de butyle ou leurs isomères sont interdits à la vente ou à la distribution gratuite au public depuis 1990 (décret n° 90-274 du 26 mars 1990). Le jungle juice appartient à cette catégorie. Par contre, jusqu'en novembre 2007, certains nitrites, non mentionnés dans le décret d'interdiction, n'étaient pas contrôlés par une réglementation particulière et restaient disponibles (nitrites d'amyle ou de propyle par exemple) dans les sex-shops ou les bars gays. Entre novembre 2007 et mai 2009, tous les produits comportant des nitrites d'alkyle aliphatiques, cycliques ou hétéro cycliques ou leurs isomères destinés au consommateur et ne bénéficiant pas d'une autorisation de mise sur le marché, ont été interdits à la vente ou à la distribution par le décret n° 2007-1636 du 22 novembre 2007. Ce décret a été annulé en Conseil d'Etat le 15 mai 2009 sur la requête d'une des sociétés produisant ces produits et de plusieurs associations rétablissant la situation qui prévalait entre 1990 et 2007.

38. Difficile d'en tirer des conclusions en raison des différences d'offres festives que présentent ces deux villes mais aussi en raison du fait que les soirées parisiennes à l'intérieur desquelles circulent peu ou pas de substances psychoactives n'ont pas fait l'objet d'investigations.

découvre les boîtes gaies, il se met très vite au poppers. Ouais, parce que c'est festif, parce que c'est pas vu comme une drogue. »

En contexte festif, il est inhalé sur la piste de danse ou encore fumé après avoir trempé une cigarette dans le flacon. Plus rarement, un coton peut être imbibé du produit et placé à l'intérieur d'un masque de chantier (une seule mention). Consommé le plus souvent en groupe, il procure une sensation immédiate et puissante d'excitation et d'hilarité de courte durée. Au-delà de ces effets déjà connus, l'usage du poppers suscite peu de commentaires. Ceci peut-être en partie expliqué par le fait que bien qu'il soit effectivement considéré comme une drogue par la majorité des informateurs, il est pris le plus souvent dans ce contexte en tant que complément de l'ecstasy ou encore par défaut, « faute de mieux. » De plus, l'âge moyen des informateurs (la trentaine) a sans doute une incidence sur l'usage en contexte festif, associé le plus souvent à leurs premières sorties. Par ailleurs, trois d'entre eux déclarent qu'après en avoir consommé pendant un certain temps, la seule odeur du produit provoque aujourd'hui des nausées. Mais surtout, les personnes interrogées sont bien plus disertes s'agissant de son usage sexuel.

Pris dans un contexte sexuel, il assure plusieurs fonctions : à la fois augmentation de l'excitation et du plaisir sexuel, il permet de retarder l'éjaculation (« faire des plans plus longs »), d'amplifier les sensations orgasmiques, mais surtout, de l'avis de tous les informateurs, il « aide », par ses effets de relaxation des fibres musculaires lisses, à la pénétration réceptive. La représentation du produit dans ce contexte est si générale que Xavier peut déclarer : « *Souvent quand je rencontre des mecs et qu'ils me disent qu'ils ont pas de poppers, voilà tu peux être sûr, ce sont des mecs qui sont actifs. (...) Y a pas de garantie mais tu peux te dire que le mec est actif.* » Significativement, plusieurs polyconsommateurs réguliers disent « se méfier » du poppers, comme en témoigne Xavier :

« Mais en fait je me rends compte, je deviens hyper dépendant. C'est un truc de fou. (...) C'est un peu con mais tu... tellement peur de pas prendre mon pied. Du coup je me dis, je sais qu'avec le poppers je prendrai mon pied, même si c'est pas bien, quoi qu'il arrive. Tu le prends un peu comme un garde-fou comme si ça allait te garantir, si le plan foire, un petit coup de poppers et ça passe. »

C'est précisément « l'efficacité » du produit dans le contexte de relations sexuelles et plus particulièrement lors de rencontres furtives qui fait craindre au consommateur, après quelque temps d'un usage régulier, de ne plus pouvoir s'en passer. Il permet, quel que soit le contexte (et qui que soit l'autre) de se concentrer sur son plaisir : « *C'est très perso. Sous poppers c'est ton plaisir.* » (Xavier) L'usage trop régulier du produit en contexte sexuel est le seul usage associé à la crainte d'une dépendance mais aussi à celle d'une altération de la sexualité :

« Dans ma sexualité en ce moment j'ai beaucoup de difficultés parce que je me retrouve plus quoi. Je sais plus du tout ce que j'aime, ce que je veux. (...) C'est que là je sais très bien que si j'ai pas de poppers avec moi, ça va être galère quoi. » (Xavier)

Les informateurs non-consommateurs évoquent également cette crainte. Certains mettent en avant la préférence pour une sexualité « naturelle », le fait de ressentir « naturellement du plaisir », dans les postures de pénétration réceptives comme insertives. « *Le poppers, ça fait débander* », est une autre assertion couramment entendue lors des entretiens. Cette affirmation est sujette à interprétation car l'approfondissement des entretiens autour des questions relatives aux pratiques sexuelles montre que cet énoncé est parfois utilisé comme prétexte pour ne pas partager le produit, pour changer de posture au cours du rapport sexuel ou encore pour éviter le rapport. D'autant que certains mettent au contraire en avant la recherche de ses effets en tant qu'ils prolongent l'érection et retardent l'éjaculation. D'autres usagers ne constatent aucune incidence particulière de l'usage sur la capacité érectile même s'ils n'en ont pas moins intégré la représentation commune : « *On sait que c'est un truc de passive même si je suis pas d'accord.* » (Pedro). L'usage est par ailleurs systématiquement évoqué dans le contexte de pratiques dites « hard », telles le « fist ». Dans le cadre de pratiques de type fétichistes, SM, « cuir », le flacon de poppers est parfois placé à l'intérieur d'un masque à gaz, inhalé par la bouche. Il est dans ce cas souvent associé à d'autres substances, y compris au Viagra®, malgré les risques cardiovasculaires potentiels. Plus généralement et outre ses effets physiologiques, les effets psychotropes du poppers et des autres substances psychoactives, induisent ou plutôt « autorisent » chez certains des désirs et par suite des pratiques spécifiques.

D'une manière plus générale, ce produit présente une spécificité par rapport aux autres produits psychoactifs et ce, précisément en raison de son association avec l'activité sexuelle : il est le seul psychotrope consommé par des gays qui ne consomment aucune autre substance psychoactive.

Du point de vue de certains informateurs, la « banalisation » de son usage en contexte sexuel (« tu prends goût à baiser dans un état qui n'est pas tout à fait le tien ») pourrait inciter à essayer d'autres psychotropes dans ce contexte.

« Si tu deviens un espèce de baiseur invétéré ou étalon ou au contraire pas étalon, peu importe mais si t'as... au bout d'un moment le poppers ça suffit plus, évidemment, il faut que tu passes à autre chose. Parce que tu cherches toujours plus, parce que t'as besoin de plans plus longs. » (Sylvain)

Cannabis

Lorsqu'on demande aux usagers quel fût le premier produit psychoactif consommé et à quel âge, ceux-ci omettent le plus souvent de citer le cannabis, bien qu'il soit très majoritairement le premier produit consommé entre 14 et 18 ans. Le cannabis n'est effectivement plus perçu comme une drogue tant son usage s'est banalisé. « Voilà ça choque plus personne. On se roule un bédo, c'est quelque chose qui est rentré dans la norme. » (Rodrigue). Cet « oubli » reflète aussi la place qu'occupe le cannabis en contexte festif. Très consommé dans le cadre privé, parfois quotidiennement, seul chez soi ou entre amis mais aussi dans le contexte de rapports sexuels, son usage est peu fréquent dans l'espace festif public :

« Non, c'est vrai que ça m'est arrivé de fumer des pétards au X, devant des potes à Michel et ils me regardaient ! (...) C'est super mal vu, c'est pas du tout fashion. » (Arnaud)

Ce produit est réputé nuire à la socialisation : *« Et il y a beaucoup de shit où t'es surtout mal en fait et tu te retrouves au bout d'un moment dans une assemblée de 10 personnes. T'écoutes les gens parler, tu trouves que tout ce qu'ils te disent c'est ridicule. Tu as ces moments de distanciation, où t'as l'impression que toi-même ce que tu dis c'est ridicule. » (Stanislas)*. Il ne répond pas non plus aux effets de stimulation recherchés lorsqu'il faut « tenir » sur la piste de danse. Dans le contexte des clubs comme des bars, l'odeur de la fumée est trop caractéristique pour ne pas être repérée, donc inadéquate.

Il est en revanche très présent lors des dîners ou soirées en appartements, très souvent associé à l'alcool et/ou à la cocaïne. Le cannabis, herbe ou résine, est également assez fréquemment consommé en fin de soirée pour amorcer la « descente » des autres produits stimulants, cocaïne et surtout ecstasy.

C'est enfin en contexte sexuel qu'il est apprécié pour ses effets désinhibants, de détente et de stimulation sensorielle.

L'accès à une résine de qualité n'est pas constant à Paris comme à Toulouse. Les prix augmentent généralement en période de pénurie. Le recours à l'auto production semble se développer, plus particulièrement à Toulouse.

Cocaïne

« La cocaïne, c'est moi en mieux. » (Anatole)

Tous les informateurs témoignent de la multiplication des opportunités de consommer de la cocaïne au cours des cinq dernières années dans une grande variété de contextes : entre amis à la maison, au travail, en soirées, au cours de rapports sexuels, etc. Tous font également état de la « démocratisation » de son

usage autour d'eux, parmi leurs proches et moins proches³⁹. Bien qu'un usager parisien, revendeur occasionnel, constate une focalisation des forces de l'ordre sur ce produit et une plus grande difficulté d'approvisionnement à Paris depuis 2006, cette substance est aujourd'hui, de l'avis de tous, la plus accessible à Paris comme à Toulouse (plus accessible que le cannabis pour certains). Toutes les personnes interrogées disent connaître au moins un revendeur. Le gramme de poudre coûte entre 50 et 90 €, soit en moyenne deux fois moins qu'il y a 5 ans. Les informateurs attribuent unanimement la variation du prix du gramme à la différence de « pureté » du produit (son dosage en cocaïne)⁴⁰. Le prix du gramme varie par ailleurs suivant la quantité achetée. Plusieurs informateurs financent leur consommation personnelle en approvisionnant leur cercle d'amis (la quantité achetée dans ce contexte est de 10 grammes en moyenne). Il ne revendra le plus souvent qu'aux personnes qu'il connaît. La transaction se fait généralement dans un appartement. L'usage de produit n'est jamais évoqué au téléphone.

Ce procédé semble être facilité par une forte demande pour cette drogue très « tendance » et en raison de l'accès supposé à une meilleure qualité de produit (moins coupé avec d'autres substances) que permettrait un approvisionnement régulier et organisé. Par ailleurs, un nombre significatif d'usagers occasionnels et réguliers dit ne jamais en acheter ; ce qui tend à corroborer le constat d'une grande accessibilité de la substance.

L'évaluation des quantités de poudre sniffées est incertaine tant elle varie suivant la qualité perçue, les contextes, la quantité disponible à un moment donnée, etc. D'après les observations, les prises de cocaïne d'un groupe en contextes festifs privés sont quantitativement plus importantes que celles observées pour le même groupe en contextes publics.

Ses effets perçus font de la cocaïne la drogue de toutes les situations : « *La coke ça te met dans ton monde sauf que t'es « the winner is »*⁴¹, *donc ça va.* » (Samuel, 34 ans, parisien).

C'est d'abord la drogue de la socialisation :

« Là pour le coup, c'est une drogue qui fait parler. Moi j'ai toujours vécu ça comme une drogue de la performance. (...) Sur des choses que moi je valorise vachement, qui sont parler (...) Sans être plus bavard, j'ai l'impression que je suis plus intéressant. » (Anatole, 32 ans, parisien)

39. On a pu entendre au cours des entretiens de nombreuses anecdotes assez semblables évoquant la surprise en voyant tel ou tel dont on aurait jamais soupçonné qu'il consommait, par exemple (et typiquement) un quarantenaire hétérosexuel, père de famille et chef d'entreprise, etc. Sur l'augmentation des consommations de cocaïne, voir la synthèse de Lebeau et al. (2006) [10].

40. Ce que démentent les analyses de produits réalisées en laboratoire sous l'autorité de l'OFDT dans le cadre de son programme SINTES.

41. « Le vainqueur est... » ou « Le gagnant est... »

« On est resté toute la nuit au bar Z, enfermés à discuter. Mais c'est ça qui est génial, c'est que tu discutes avec un pote qui te raconte je sais pas quoi, son RMI, et t'as l'impression d'entendre des textes de Pasolini. » (François, 32 ans, parisien)

Le contexte d'usage le plus fréquemment rapporté par les informateurs est celui des soirées privées, apéritifs ou dîners entre amis en appartement ou encore à l'intérieur d'un bar après sa fermeture. La poudre sera prise (« sniffée ») tout au long de la soirée à l'intérieur ou prise juste avant de sortir. À bien des égards, ses effets sont, aux travers des discours, comparables aux effets de l'alcool : énergisant (quoi que plus stimulant tant psychiquement que physiquement), désinhibant, renforçant l'estime et la confiance en soi, la volubilité et la loquacité. Toutefois, les consommateurs font état d'autres attributs qui, à l'exception de son coût, rendent ce produit plus attractif. D'abord et contrairement à l'alcool, il est réputé n'induire que peu d'effets indésirables : maux de tête, irritations voire saignements des parois nasales, palpitations, que les informateurs tendent à minimiser en les attribuant à la qualité du produit⁴². Si comme l'usage d'alcool, la consommation est réputée renforcer l'estime de soi, l'usage de cocaïne induirait aussi, comme en témoigne François, un intérêt accru pour autrui. Cet effet perçu peut néanmoins être jugé négativement :

« C'est-à-dire que d'un coup quelqu'un va, bon certains c'est aussi parce qu'ils sont timides ou pudiques, mais il y en a aussi d'autres (...) qui ont pas d'intérêt pour les gens et qui, grâce à la coke, à un moment donné, donnent de l'intérêt aux gens et aux choses. (...) Il y a des gens qui me parlent jamais ; dès qu'ils sont sous drogue, ils me parlent. Moi c'est un truc qui peut me déranger. »

S'agissant du rapport à soi, la majorité des consommateurs a le sentiment que contrairement à toute autre substance, l'usage de cocaïne renforcerait la lucidité. C'est précisément ce qui aux yeux de certains en fait la drogue de toutes les situations car comparativement aux autres produits psychotropes, la cocaïne est réputée induire une moindre modification des états de conscience, notamment une perception peu ou pas altérée du rapport au temps, à l'espace, aux sons, à soi (« tu restes toi-même »). Significativement les récits des premières prises de cocaïne font souvent état de la difficulté du novice à identifier les effets du produit.

« C'est vrai que ça te rend, au contraire de l'ecsta, tu peux tout gérer. Tu peux gérer ta vie avec de la coke, c'est ça qui est dramatique (...) C'est la seule drogue qui existe pour gérer sa life, c'est la cocaïne. C'est pour ça que tous les grands de ce monde en prennent. » (Samuel).

42. Bien qu'il s'agisse d'effets liés aux propriétés intrinsèques de la cocaïne.

Cet informateur met en avant les effets bénéfiques du produit dans certains contextes de travail où le stress est important, où l'on doit prendre des décisions rapides, également dans les métiers nécessitant des qualités relationnelles :

« T'es meilleur au boulot. Moi c'est vrai que j'ai eu des conversations, des conversations téléphoniques un soir avec des gens super importants tu vois, etc., où j'avais pris de la coke. J'ai raccroché, il y avait des copains qui étaient là : « T'as assuré ! » Alors que moi j'avais l'impression, tu vois, tu débites, t'y vas, t'es sûr de ton truc de toute façon puisque t'es le winner. »

La consommation avant ou pendant les heures de travail est parfois liée à la fête. Après une nuit en club ou un week-end festif « chargé », une « ligne » ou une « trace » aideront à « démarrer » la journée, à mieux supporter la fatigue au cours de celle-ci.

L'usage du produit dans le contexte du travail n'est pas apprécié par tous les consommateurs.

Certains font état d'un effet de distanciation, peu propice à la productivité, d'autres évoquent le sentiment de décalage ressenti vis-à-vis des collègues.

Bien que prisée en de nombreux contextes festifs, notamment dans les situations où la parole est valorisée, son usage est diversement apprécié à l'intérieur des clubs. Sofiane, toulousain de 34 ans en ayant consommé très régulièrement pendant une période de deux ans, principalement lors de soirées, met en avant les effets d'endurance de la substance :

« Oui ça maintient éveillé, tu as vraiment la pêche, tu es désinhibé, tu manges moins, tu rencontres beaucoup de monde. Tu peux faire beaucoup de kilomètres pour aller à telle soirée, telle soirée. Tu vas te préparer, te faire quelques rails sur l'autoroute et puis en rentrant en boîte encore quelques rails et puis après mettre de la coco dans la cigarette, pour pouvoir en fumer tranquille en boîte (rires). »

Pour d'autres, y compris ceux ayant un usage quotidien du produit comme Samuel, les effets sont peu compatibles avec l'état de détente nécessaire en club :

« Ça fonctionne pas en boîte, ça c'est clair ça fonctionne pas. (...) Ça me désociabilise moi la coke en boîte. Ça me, le rapport avec le monde extérieur est un peu... (tendu ?) voilà, un peu plus tendu. »

L'état de tension induit par la cocaïne, attribué le plus souvent aux effets des amphétamines avec lesquelles elle serait coupée est fréquemment évoqué, de même qu'un sentiment plus ou moins aigu de « paranoïa » qui induirait un

rapport de méfiance vis-à-vis des personnes inconnues ; autant d'impressions peu favorables aux rencontres.

En outre, la moindre modification des états de conscience, si propice à la conversation peut être perçue comme un handicap lorsqu'il s'agit de se « lâcher » dans la fête, de décompresser, de rompre avec le cours ordinaire de la semaine : « *Avec la coke, t'es trop dans le réel (...) moi je suis plus psyché.* » (Hugo).

Ces effets peuvent néanmoins être compensés par l'association avec d'autres produits induisant un effet de détente, dont l'alcool, la kétamine mais aussi le GHB/GBL. Samuel qui disait peu apprécier l'effet de la cocaïne en club précise toutefois : « *L'association GHB-cocaïne c'est dramatique parce que t'es relâché et t'es super en forme. Ouais ça fonctionne très très bien les deux ensemble.* » L'association avec certains produits est cependant jugée problématique, en particulier avec le MDMA. De l'avis des consommateurs les plus avertis, la cocaïne est réputée « casser » l'effet des autres produits, masquer les effets de l'ecstasy, « retarder la montée de l'ecsta. » Prendre de la cocaïne juste avant la prise de l'ecstasy, c'est « gâcher l'ecsta. »

Au registre des « inconvénients » attribués à la prise de ce produit en club, un argument d'ordre pratique est souvent avancé : la difficulté de la prise en contexte public, surtout quand l'effet de « craving » incite à de multiples prises au cours de la soirée. L'achat collectif d'un gramme de poudre complique encore davantage la prise lorsque les toilettes des clubs et des bars sont de plus en plus surveillées⁴³. Bernard qui s'était fait surprendre par un serveur dans les toilettes d'un bar alors qu'il écrasait sur la cuvette des toilettes le bloc de poudre compacté qu'il venait d'acheter, a développé une technique de prise adaptée à ces contextes :

« La coke, j'en prends aussi dans le contexte festif mais c'est chiant pour aller en prendre. C'est chiant quand tu as de la coke en boîte. Il faut aller te faire ton trait dans les chiottes. Bon après t'as des techniques. (...) Je prends avec la carte (bleue) dans le paquet et je me la mets dans le nez avec la carte. Parce que je la pile bien avant de sortir. C'est sans caillots. Je te fais un truc bien en poussière donc y a plus qu'à ouvrir et à mettre la carte. C'est facile à prendre. »

Ce procédé décrit par d'autres informateurs présente un inconvénient : il ne permet pas de mesurer la quantité absorbée. François relate un épisode de prise au cours duquel il a « sniffé » un demi-gramme en une seule prise sans s'en rendre compte ; ce qui provoqua de violents accès d'angoisse et de paranoïa.

Enfin, lorsqu'il s'agit de « tenir » sur une longue durée, le coût du produit ne le rend pas accessible à tous et ce d'autant moins que son usage incite à

43. En club, un vigile est souvent présent à l'entrée ou à l'intérieur des toilettes. Il veille à ce que plusieurs personnes ne puissent entrer ensemble dans une cabine. Dans les contextes où la clientèle consomme de l'ecstasy, il empêche les clients de remplir leur bouteille d'eau vendue entre 5 et 8 € au bar. Dans certains bars gais, les portes des toilettes ont été partiellement découpées afin de permettre à tout moment d'observer ce qui se passe à l'intérieur.

boire d'avantage⁴⁴. Si la cocaïne n'est pas, pour ces raisons, le produit préférentiellement consommé par les informateurs à l'intérieur des clubs en 2007, on ne peut que constater sa présence massive dans ce contexte, en raison notamment du fait qu'elle est en revanche très appréciée pour ses effets stimulants dans l'intervalle entre deux soirées, typiquement à la sortie du club, avant de rejoindre un after, un sauna, une backroom, ou encore de poursuivre la fête avec un ou plusieurs hommes rencontrés dans la nuit.

L'autre contexte de prise fréquemment évoqué par les informateurs est celui des rapports sexuels. La prise n'est pas toujours dans ce cas associée à une intentionnalité sexuelle. La cocaïne est sniffée ou fumée (mêlée à du tabac) en contexte festif (soirée, dîner, etc.) puis une rencontre a lieu au cours de la soirée qui se conclura par un rapport sexuel ; ou l'utilisateur se rendra dans un lieu dédié à la consommation sexuelle.

Une « ligne » peut être proposée à l'étape de la séduction lors d'une rencontre en contexte festif, de la même manière que l'on offrirait un verre. Le coût de la substance produisant toutefois une valeur ajoutée au geste. Si celui auquel on le propose est amateur, son détenteur augmente peut-être ses chances de poursuivre la rencontre. Enfin, la cocaïne peut être prise avant ou pendant un rapport sexuel pour « ajouter » quelque chose à l'activité sexuelle.

Quelle que soit la situation, son usage en contexte sexuel n'est pas unanimement apprécié, y compris parmi les consommateurs réguliers. Pour certains, l'état de tension déjà mentionné peut contrarier une certaine détente souhaitée. D'autres évoquent des effets indésirables sur les capacités érectiles. D'autres enfin n'y voient tout simplement pas d'intérêt particulier, hormis celui de favoriser la capacité d'endurance après une nuit festive :

« Ça te maintient éveillé, ça va te décoincer sur la parole mais au niveau sexuel, c'est pas complètement désinhibant. » (Alain)

Ceux qui apprécient plus particulièrement la cocaïne dans ce contexte mettent en avant la recherche d'un autre rapport à la sexualité :

« Mais c'est plus long quand tu prends de la coke pour baiser par exemple. Tu recherches pas forcément la jouissance, c'est juste la performance. » (Bernard)

L'association de la cocaïne et du champagne est souvent évoquée en lien avec l'activité sexuelle. Alain se souvient d'une « soirée coke-champagne » avec un homme plus âgé lorsqu'il est arrivé à Paris à l'âge de vingt ans : « Mon dernier souvenir en tant que passif. Il pouvait me prendre dans tous les sens. » La substance est également utilisée en tant qu'anesthésiant local pour atténuer

44. Là encore, l'impact du coût des produits sur la consommation, bien que réel, doit être relativisé car de nombreux informateurs consomment sans acheter.

la douleur dans le contexte de pratiques dites « hard » telles que le « fist-fucking » (ou « fist »). La poudre est alors placée à l'entrée de l'anus ou sur le gant de protection ou encore sur la verge dans d'autres contextes. Dans le cas de pratiques et de scénarios sexuels spécifiques, la cocaïne est parfois consommée sous la forme base, en quantité limitée. Dans ces contextes elle est généralement associée à d'autres produits : cannabis, GHB/GBL, kétamine, poppers, Viagra®. Aucun informateur ne déclare de consommation régulière sous la forme base et tous se méfient du fort potentiel addictif associé au free base/crack.

De tous les produits consommés en contexte festif, la cocaïne est celui à propos duquel la difficulté de « gestion » de la consommation est le plus souvent évoquée. Douze informateurs relatent des épisodes de consommation compulsive quotidienne d'une durée variable (plusieurs mois à plusieurs années). Au travers des discours des polyconsommateurs, c'est bien ce produit en particulier qui est supposé induire une forte dépendance qu'ils n'ont pas développée avec d'autres substances :

« Parce que tu peux vraiment descendre avec ça, surtout avec la cocaïne. C'est vraiment un truc horrible quoi. C'est une dépendance terrible, terrible, psychologique. C'est hyper fort mais vraiment super fort. » (Samuel). « Peut-être avec la coke, j'ai plus une consommation chronique. C'est-à-dire que je peux la prendre en me levant pour commencer la journée. » (Bernard)

C'est aussi la moindre modification des états de conscience qui permet de consommer le produit dans tous les moments de la vie quotidienne après l'avoir découvert le plus souvent en contexte festif. Les moments associés à son usage hors contextes festifs sont aussi nombreux que variés : avant un repas de famille, pour faire le ménage « efficacement et avec le sourire », avant de se rendre au supermarché. La cocaïne est littéralement « irrésistible » et la facilité d'accès est souvent perçue comme un facteur aggravant le risque de dépendance psychique. Samuel raconte le sentiment de soulagement après un moment de tension lorsque son fournisseur a cessé son activité. « j'en prends dès que j'en ai », nous dit Bernard qui juge néanmoins mieux gérer sa consommation aujourd'hui parce qu'il n'en prend plus par exemple avant de prendre le métro. Tous ont arrêté l'usage pendant plusieurs mois ou plusieurs années lorsqu'il devenait trop quotidien et disent être aujourd'hui capables de consommer occasionnellement. Aucun d'entre eux n'a eu recours à une structure sanitaire ou à un médecin pour gérer l'arrêt.

Outre la crainte de la dépendance évoquée par de nombreux informateurs, il est frappant de constater l'image positive que véhicule cette substance, encore associée à la « hype » et au « showbiz ». Aucun informateur n'évoque l'idée de dangerosité associée au produit. Un seul n'en a jamais consommé se disant « encore réticent », précisant toutefois que cette barrière-là ne tiendrait

sans doute plus très longtemps. La cocaïne est bien la drogue « à la mode » du moment où comme le dit Hugo, peu amateur de la substance : « *Bon, tu refuses pas une ligne quand on t'en propose.* »

Ecstasy/MDMA

« *C'est un peu la même chose qu'être amoureux mais déçu.* » (Antonin)

On note l'augmentation de l'usage et de l'accès à la poudre de MDMA vendue sous cette forme à Paris comme à Toulouse (10 € la gélule ; 50 à 90 € le gramme), sniffée, diluée dans une boisson ou avalée en parachute (entouré de papier à cigarette). Appréciée pour ses effets d'empathie (love) et considérée comme plus pure que le comprimé supposé être coupé avec d'autres amphétaminiques. L'ecstasy sous forme de comprimé (« X », « ecsta » ou « tase ») est encore le produit le plus consommé dans le contexte des soirées électro en 2007. Son usage s'est considérablement « banalisé » en contexte festif : « *Il y a encore 5-6 ans, tu prenais un ecsta, c'était pas très bien vu alors qu'aujourd'hui, tous les jeunes prennent des ecstas.* » (Hugo). Il est aussi fréquent avant ou pendant les rapports sexuels.

Son prix a considérablement baissé depuis cinq ans, passant d'environ 20 € (100 à 150 Francs suivant la qualité estimée) le comprimé à 7-10 € lorsqu'il est acheté à l'intérieur d'un club à l'unité, par deux ou trois comprimés, voire 5 € (acheté par 10 unités). Le consommateur régulier préfère acheter à un revendeur avec lequel il a développé une relation de confiance.

La majorité des consommateurs fait néanmoins état de la difficulté d'accès au produit en dehors de l'enceinte des clubs. Dans ce contexte, on s'adressera préférentiellement à un revendeur connu ou recommandé par un tiers et ce plutôt en début de soirée, la disponibilité du produit étant moins assurée à une heure plus tardive et son prix susceptible d'augmenter. Le principal problème posé à l'usager dans l'accès au produit est sa composition incertaine. D'une part la proportion variable de MDMA induit une différence d'effets, d'autre part tous les informateurs font état d'une « baisse de qualité de l'ecstasy » depuis la fin des années 90, c'est-à-dire qu'ils s'attendent aussi à ce que le comprimé contienne « autre chose » :

« *Aujourd'hui quand tu achètes, une fois sur deux, tu sais pas quel effet ça va te faire. On se méfiait moins il y a quelques années. Aujourd'hui la question qui accompagne c'est « ils sont bons ? » ou le mec ou la fille te précise « Ils sont bons. » » (Pedro).*

Au moment de l'achat, la question est toujours de savoir s'ils sont « bons », c'est-à-dire s'ils procureront l'effet escompté et non de savoir si leur composition peut représenter un danger pour la santé. Pedro, consommateur fréquentant l'espace électro gai depuis de nombreuses années précise toutefois que les

discours relatifs à la « baisse de qualité » de l'ecstasy à la fin des années 90 traduisaient pour une part et « par vague », une réalité mais pour une autre part, émanaient de personnes qui « *étaient en descente permanente. De toute façon, ils avaient tellement pris déjà depuis des années, forcément ils allaient plus très bien...* »

La quantité de comprimés ingérés au cours d'une nuit varie considérablement : d'un demi à dix comprimés, avec des prises moyennes d'un à quatre comprimés pour la majorité des informateurs. Ces variations sont déterminées par de multiples facteurs : la tolérance personnelle, la durée de la carrière d'usage, l'âge du consommateur, la qualité perçue du produit. La première fois, si « l'ecsta » est jugé d'une qualité suffisante par l'initiateur, un quart, un demi ou un comprimé peut être proposé. En raison de l'incertitude quant à la composition du produit et par suite quant à ses effets, surtout lorsqu'il est acheté à l'intérieur du club, les consommateurs les plus aguerris limitent souvent la première prise à un demi-comprimé ; à moins qu'une personne connue ait ingéré préalablement ce que l'on suppose être le même produit s'il est acheté au même revendeur. Sinon, ils attendront en moyenne une heure avant de déterminer si une nouvelle prise est nécessaire et en quelle quantité. La « montée de l'ecsta » se traduit par une très forte sensation de chaleur dans le corps pouvant provoquer une forte transpiration et le besoin irrésistible de boire ; elle est souvent accompagnée de nausées plus ou moins aiguës. C'est selon les usagers « un mauvais moment à passer. » L'état psychique et physique se stabilise ensuite. Si le comprimé est fortement dosé ou si l'usager en a ingéré plusieurs, une sucette gardée en bouche permettra de ne pas « claquer des dents », tout en favorisant la salivation.

Si en raison de la modalité d'achat (à l'unité, par deux ou trois) et d'usage, l'ecstasy est aussi consommé individuellement, on observe qu'il est le plus souvent ingéré et ses effets appréciés en groupe. :

« Il tabasse. » « Ça tabasse ! » « Et toi, ça te fait quoi ? » « Il vient de monter. » « Il est monté. » « T'en as repris ? » « T'en as pas repris ? » « On en reprend un ? » « Non, attends un peu. » « Est-ce qu'on en reprend un ? »

Les paroles échangées comme les expressions non verbales autour des effets du produit sont un quasi rituel en club.

L'ecstasy reste le produit référent de la scène électro. Au-delà de l'aspect « pratique » de son mode d'usage, ses différents effets perçus, aux dires des consommateurs, s'harmonisent particulièrement bien avec le contexte. L'usage permet d'abord de « tenir » plusieurs heures sur la piste de danse grâce à ses effets stimulants, annihilant la sensation de fatigue (ces effets ne sont néanmoins pas identiques suivant la composition du comprimé). Il induit une modification de la perception de l'écoulement du temps : on ne voit pas le temps passer et pourtant chaque moment paraît s'étirer. Le rapport à l'espace autour

de soi s'articule à une restriction du champ visuel, plus fragmenté. La modification du rapport à la danse et plus généralement au corps est très souvent évoquée. Antonin, usager occasionnel toulousain, raconte sa première prise en club à Barcelone. Il n'aime pas danser, se décrit comme étant très pudique et dit s'être « éclaté toute la nuit torse nu sur la piste. » La perception de la musique est également modifiée, ressentie plus profondément, donnant lieu à une construction narrative. Cette sensation semble particulièrement bien s'harmoniser avec la musique électronique. Pour de nombreux informateurs, usage d'ecstasy et musique électronique sont étroitement liés. Certains ont « appris » à apprécier cette forme musicale en consommant leurs premiers comprimés ; d'autres les consomment exclusivement dans ce contexte :

« Moi je cherchais la transe. C'était vraiment être synchro, enfin tu vois, être dans la musique. Vraiment avec les bons tases, t'as le son qui te traverse totalement. T'es dans un état complètement, t'es plus dans le monde réel, t'es vraiment... » (Arnaud)

François, auteur compositeur, décrit sa première prise dans le contexte d'une soirée électronique à Bruxelles, comme une découverte ayant considérablement modifié sa manière d'écouter et de composer de la musique.

Comparativement à la cocaïne, drogue de la performance, l'ecstasy est décrite comme « une drogue de la sensation. » Du point de vue psychique, le bien être, l'euphorie, en même temps que la stimulation sont souvent évoqués. « Tu souris, une expression physique de contentement qui est très réelle d'ailleurs. » (Anatole)

Au plan du rapport à autrui, tous les informateurs s'accordent à dire que l'ecstasy rend « love. » « Tu as envie d'être amoureux. » (Antonin) ; « Et puis après une immense affection pour les gens que tu connais qui du coup peut être assez tactile. » (Anatole). Les manières d'être et les comportements au sein d'un groupe sous l'effet du produit sont caractéristiques : « Bois surtout. » « N'oublie pas de boire. » « Tu as soif ? » « Ça va bien ? » Autant d'énoncés typiques entendus en club, caractéristiques de l'effet d'empathie que provoquerait la prise. « Tu es vachement soucieux du bien être de l'autre. » (Anatole). Cet état se traduit par des gestes marquant l'attention aux autres (une bouteille d'eau circule d'une personne à l'autre), par des regards, des sourires de connivence et de bienveillance au sein du groupe mais aussi vis-à-vis des tiers.

« Tout d'un coup t'as l'impression que t'es en adéquation avec les gens. » (Stanislas) ; « T'as envie de toucher, t'as envie de parler avec l'autre, t'as envie de sourire. Il y a un côté happy. » (Rodrigue)

Le goût du contact, le désir d'aller vers l'autre ne passent pas nécessairement par la parole :

« Ça te donne pas envie de parler, ce qui est pas le cas quand tu bois de l'alcool. (...) C'est pas du tout grave si tu parles pas avec quelqu'un... Tu as cette sensation qui est un peu vaine mais que tu n'as pas besoin de mots, gnagnagna, tu vois, il y a tout un truc qui n'est pas courant dans les relations sociales. » (Anatole)

Les effets du produit concernant le rapport à la parole sont variables d'un individu à l'autre ; tous s'accordent néanmoins sur le fait que l'ecstasy facilite moins la prise de parole que l'alcool ou la cocaïne. Si le produit est réputé avoir des effets désinhibant, s'il favorise le goût du contact charnel et la communication, les informateurs précisent qu'il exacerbe la sensualité plutôt que la sexualité à l'intérieur du club :

« Ça rend les contacts physiques plus faciles, sans appréhension, mais sans forcément consommer sur place. » (Anatole) « Le MDMA, ça va être plus le côté festif, ça va amener une notion de sensualité, un côté langoureux qui peut amener au sexe mais c'est pas une obligation. Pour moi, c'est pas prémédité. Le toucher, le contact, j'ai une plus grande liberté qui va faire que je vais parler. Je vais te dire que t'es mignon, te caresser. Il y a un côté sensuel que vont pas amener les autres drogues. » (Rodrigue) « Pas forcément envie de baiser mais besoin de contacts, envie d'embrasser. C'est plus quelque chose de câlin. » (Antonin)

L'ecstasy est encore la drogue de référence en contexte gai électro, sans doute parce qu'il convient aussi bien à la fête (stimulation psychique et physique, ressenti de la musique électro et de la danse, empathie et humeur joyeuse) qu'aux préliminaires (facilite le contact) et à l'activité sexuelle. Pour la majorité des consommateurs, il s'agit d'abord de faire la fête dans un contexte où une rencontre sexuelle et/ou amoureuse est toujours possible. Comme la cocaïne, il est fréquemment proposé en contexte de séduction. Prendre un comprimé d'ecstasy ostensiblement devant une personne que l'on rencontre peut être interprété comme un signe d'ouverture à l'activité sexuelle, la promesse « d'un plan chaud. » Plus généralement, les sensations de « lâcher prise », de libération du corps dans la danse, l'expression de joie sont autant d'atouts dans le rapport de séduction, ce qui fait dire à Samuel : « En fait ça te construit une façade, ça t'habille pour la soirée. »

Comparativement à la prise de cocaïne, un plus grand nombre d'usagers apprécie la prise d'ecstasy en contexte sexuel. Ce goût n'est cependant pas partagé par tous. On note ici une nette distinction entre usagers occasionnels, n'associant pas nécessairement ou pas du tout ce produit à l'activité sexuelle et usagers réguliers pour lesquels comme le dit Pedro, l'ecstasy « c'est la drogue de la baise. » Que l'on associe produit et activité sexuelle ou pas, il est reconnu comme tel par tous⁴⁵. Dans ce contexte, l'ecstasy favoriserait la détente et permettrait, par ses effets désinhibants, tout comme l'alcool, de « dépasser les

barrières morales » ou les jugements de valeur susceptibles d'entraver certaines rencontres et/ou pratiques. Enfin, il renforce l'excitation sexuelle en même temps qu'il exacerbe la sensualité dans le rapport charnel :

« Disons qu'il y a un truc des fois très concret aussi, c'est que par exemple, quand t'as pris des tases ou quand t'as bu, le mec que t'as en face, tu auras qu'une seule envie, c'est de baiser avec lui. Alors que si t'as pas bu ou si t'as pas pris par exemple d'ecsta, tu vas te dire à un moment donné : « Putain, mon dieu mais qu'est-ce qu'il est con ce mec ! ». » (François)

Comme la cocaïne, il est toutefois réputé contrarier l'érection. Pour cette raison, certains préfèrent dormir quelques heures avant d'avoir une relation sexuelle. Mais la consommation des médicaments de la performance sexuelle (Viagra®, Cialis® ou autres), très fréquemment évoquée dans le contexte de rapports sexuels, permet aujourd'hui, tout en étant sous l'effet du produit de soutenir l'activité érectile comme en témoigne Paul :

« Je pense que si tu prends que de l'ecsta tu peux pas vraiment bander, pas bien, pas vraiment. Donc facilite la communication, goût du contact, tactile, à fond. Au-delà, il y a beaucoup de mecs qui prennent ça plus du Viagra®, plus autre chose pour un peu compenser. »

Quel que soit le contexte préférentiel d'usage, la plupart des personnes interrogées font référence à la première prise, décrite bien souvent comme un « nirvana » qu'il s'agit de retrouver à chaque nouvelle prise. Tous les informateurs ont d'ailleurs un souvenir très précis de la première prise, ce qui n'est pas toujours le cas s'agissant des autres produits. Plus généralement, les effets perçus de l'ecstasy sont eux aussi décrits assez précisément et se distinguent nettement au travers des discours des effets d'autres produits. Ceci est peut-être significatif d'abord des effets attendus et perçus de la substance induisant une modification de la conscience et de la perception faisant suite à « la montée » immédiatement identifiable par la violence de ses effets sur le corps. Par ailleurs, si le comprimé peut-être pris avant ou après d'autres substances psychotropes au cours d'une nuit festive, il est plus rarement consommé dans le même temps, à l'exception de l'alcool et du poppers, sorte de « complément » de l'ecstasy mais dont les effets perçus sont de très courte durée.

La majorité des informateurs poursuivent leur consommation d'alcool sous l'effet de l'ecstasy, mais quelques-uns précisent qu'ils préfèrent boire de l'eau ou passeront à une boisson faiblement alcoolisée et plus désaltérante comme la

45. Dans son auto-fiction *Je sors ce soir*, Guillaume Dustan relate une soirée en club, à la recherche d'un partenaire sexuel. Il rentre bredouille, encore sous l'effet de l'ecstasy : « Je me demande si je vais me branler. J'ai pas envie, mais ce serait dommage de ne pas rentabiliser l'ecsta. Alors je me branle. » [50]

bière durant les deux ou trois heures suivant la prise du comprimé. La sensation de soif mais aussi la peur de nausées trop violentes au moment de la « montée » motivent le plus souvent la limitation ou l'arrêt de la consommation d'alcool. La kétamine peut être prise (voie nasale) en quantité limitée en lieu et place du champagne pour faire « remonter l'ecsta. » La prise du GHB/GBL est, comme nous le verrons, souvent plus tardive au cours de la soirée.

Consécutivement à l'usage d'ecstasy, de nombreux informateurs consomment du cannabis (sous forme de résine le plus souvent) et/ou des médicaments psychotropes (hypnotiques, sédatifs et anxiolytiques) afin de faciliter l'endormissement : Lexomil® (bromazépam), Xanax® (alprazolam) et Valium® (diazépam) sont les produits pharmaceutiques les plus couramment cités.

Contrairement à l'usage de cocaïne ou d'alcool, aucun informateur ne fait état de difficultés à contrôler la consommation d'ecstasy, bien que nombre d'entre eux disent avoir connu étant plus jeunes des phases de consommation systématiques en contexte festif, parfois en grandes quantités (jusqu'à 24 comprimés au cours d'un week-end festif) et ce pendant plusieurs années. Les effets psychoactifs puissants du produit et l'état de déprime plus ou moins aigu survenant généralement 24 à 48 heures après la prise (« la descente ») participent sans doute de l'absence de dépendance telle qu'elle peut être décrite ou appréhendée s'agissant d'autres substances. L'ensemble des effets perçus décrits plus haut rend difficile, de fait, la consommation d'ecstasy en dehors des contextes festifs et sexuels. La « descente »⁴⁶ dont les caractéristiques, l'intensité et la durée varient considérablement d'un individu à l'autre (certains disent ne ressentir aucune affectation particulière), constitue néanmoins le frein le plus efficace à la consommation ; ou comme le disent les consommateurs : « *Le problème avec l'ecsta, c'est la descente.* » Jean consommait autrefois des comprimés d'ecstasy tous les week-ends, passant d'une soirée à une autre. Il assurait, malgré la fatigue, une charge de travail importante en tant que cadre. Il raconte qu'il a freiné la consommation de ce produit lorsque l'une de ses proches collègues lui a signifié qu'il devenait difficile de travailler avec lui en raison des fluctuations de son humeur :

« Lundi autiste-agressif, mardi agressif, mercredi ça revient, jeudi plus positif dans la perspective du week-end. »

Pour d'autres, un état de déprime plus ou moins aigu peut être vécu pendant un, deux ou trois jours. Rodrigue décrit l'état suicidaire de son colocataire après un week-end sous ecstasy, par cette boutade : « Le mardi, on fermait les volets ! »

46. État subjectif qui accompagne la baisse du taux de concentration d'un produit dans le sang (taux plasmatique)

Une sensation de grande fatigue, des pensées excessivement négatives, un affaiblissement de l'estime de soi, des difficultés à communiquer, un sentiment de culpabilité, un état de forte irritabilité, sont les symptômes les plus fréquemment décrits consécutivement à la prise d'ecstasy. La « descente » n'est pas ressentie par tous dès les premières prises, mais peut survenir après plusieurs mois, voire plusieurs années de consommation régulière. Outre l'état psychique du consommateur au moment de la prise, la quantité de produit ingérée ainsi que la possibilité de se reposer durant les 24 heures suivant la consommation semblent être les principaux facteurs aggravant ou limitant cet état. Michel, 36 ans, qui a longtemps consommé des ecstasys en contexte festif et parfois dans des quantités importantes précise qu'aujourd'hui « *c'est simple c'est un ecsta.* » Il explique qu'il ne peut plus se permettre de prendre plus d'un comprimé au cours du week-end s'il ne veut pas « *le payer toute la semaine.* » Lui qui dit n'avoir que très peu ressenti ces effets négatifs à l'époque où il consommait une grande quantité de comprimés explique ce changement d'une part par le vieillissement associé à une moindre capacité de récupération du corps mais surtout par le fait qu'à l'époque où ils sortaient et consommait beaucoup, il ne travaillait pas et avait tout le loisir de dormir et de récupérer en début de semaine, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Dans de nombreux cas, la limitation de la prise d'ecstasy s'articule à la diminution de la fréquence des sorties en contexte festif, elle-même associée à de multiples facteurs⁴⁷. Cependant, l'arrêt de la consommation dans le cadre de relations sexuelles s'avère plus problématique après une période de consommation régulière dans ce contexte (voir plus loin).

La « baisse de qualité » de l'ecstasy à la fin des années 90 évoquée plus haut est souvent associée par les informateurs à une recherche de ses effets dans la prise d'autres substances, par suite à l'arrivée en contexte festif de nouveaux produits comme la kétamine ou le GHB/GBL.

GHB/GBL

« *C'est vraiment la sexualité pour la sexualité.* » (Rodrigue)

L'usage de GHB/GBL (« G ») s'est d'abord développé à Paris comme à Toulouse depuis environ cinq ans dans le contexte de « parties sexuelles » en appartement ou lors de soirées à thématiques sexuelles. Il est de plus en plus présent en contexte festif public à Paris depuis trois ans. Son usage commence à se développer, bien que dans une moindre mesure en contexte public à Toulouse. Parmi les informateurs, quatre Parisiens et quatre Toulousains en consomment plus ou moins régulièrement (dont un quotidiennement) en contexte festif et/ou sexuel.

47. Voir sur ce point le chapitre « Facteurs favorisant l'usage et Facteurs favorisant la gestion, la limitation ou l'arrêt de l'usage. »

L'image du produit est assez négative auprès des non-consommateurs, plus particulièrement à Toulouse où il est encore peu visible sur la scène festive, en raison notamment des nombreux comas provoqués par des surdoses en contexte festif depuis deux ans, relayés par des campagnes de presse et de prévention. À Paris, le produit est aussi associé à une nouvelle forme de criminalité. Parmi les gays, le GHB n'est pas tant la « drogue du viol » que la drogue du vol. Deux informateurs rapportent des récits de vol à la carte bleue ou de cambriolages suite à des prises non intentionnelles. L'utilisateur serait conduit dans le premier cas à donner son code, voire à accompagner le voleur au distributeur automatique, dans le deuxième cas à l'accompagner jusqu'à son domicile. Il est difficile de savoir si de tels scénarios sont de l'ordre des « légendes urbaines » ou s'il s'agit de faits avérés. Quoi qu'il en soit, la menace est suffisamment prise au sérieux pour que certains clubs servent des verres fermés par un couvercle en plastique.

Si quelques-uns affirment catégoriquement qu'ils ne consommeraient en aucun cas du GHB, un nombre important d'informateurs a néanmoins « essayé » ce produit à une ou deux reprises et tous les informateurs connaissent au moins une personne qui le consomme plus ou moins régulièrement.

Circulant principalement sous la forme GBL⁴⁸ (bien que nommé GHB), il est acheté sur Internet sans difficulté puisque vendu en tant que solvant industriel pour un prix moyen de 50 à 70 € le demi-litre. Des sites anglais et un site israélien sont mentionnés par les informateurs. La dose recommandée est l'équivalent du contenu d'une cuillère à café toutes les 3 heures ou de 2 ml toutes les deux heures. Le produit peut être aisément transporté, par exemple dans une bouteille de poppers. Un usager régulier qui transportait la dose voulue dans un préservatif lors des premières prises en club a renoncé à ce mode en raison du pouvoir corrosif du liquide en contact avec le latex. À l'intérieur du club, le GHB/GBL sera versé à l'aide d'une pipette ou d'une seringue dans une petite bouteille d'eau achetée sur place, dans laquelle on ajoute le plus souvent du sirop (les boissons gazeuses ne sont pas recommandées.) Si la bouteille d'eau en club est aussi l'un des signes distinctifs des consommateurs d'ecstasy, le sirop est un bon indice de la consommation de GHB/GBL. Il a une double fonction : d'une part et s'agissant plus particulièrement de la prise de GBL, il permet de masquer le goût de solvant du produit (le GHB a un léger goût salé), d'autre part, il permet de rafraîchir l'haleine car la prise de GHB comme de GBL provoque selon un usager régulier une mauvaise haleine. Pour cette raison, ses consommateurs mâchent fréquemment du chewing-gum.

En contexte festif, le produit pris seul semble avoir des effets comparables, du point de vue de la modification de l'état de conscience, à ceux de l'ecstasy (d'où l'appellation d'ecstasy liquide), pour peu que le consommateur reste en

48. Le gamma butyrolactone, commercialisé en tant que décapant est un précurseur chimique du GHB. Ingré, le GBL se transforme en GHB au cours de la digestion.

mouvement, suscitant ainsi des effets paradoxaux d'excitation et d'euphorie. À l'instar de l'ecstasy, un fort sentiment d'empathie est souvent évoqué. Faute de rester en mouvement, l'usager doit lutter pour ne pas s'endormir. Il faut toutefois respecter scrupuleusement les doses prescrites et de ne pas boire d'alcool pour ne pas risquer la surdose appelée « G-hole », soit une perte de connaissance suivie d'un profond sommeil qui durera plusieurs heures, le temps que le corps élimine le produit. Au réveil, l'usager n'aura aucun souvenir de l'incident. Le « bon dosage » pour éviter le coma ou les effets de somnolence varie d'un individu à l'autre, en fonction notamment de sa masse corporelle. La consommation d'alcool peut considérablement potentialiser les effets du produit et par suite modifier la capacité de tolérance. La propension des consommateurs à en « offrir » à des tiers rend cet usage non contrôlé problématique, en particulier lorsque celui qui l'absorbe n'en connaît ni le dosage, ni les règles d'usage. De plus, les effets de la substance et plus particulièrement du GBL n'occasionnent pas de « montée » violente ou spectaculaire, mais surviennent lentement, pouvant inciter l'usager à renouveler la prise. Lorsque ce type d'échange a lieu entre amis, celui qui en propose prendra soin le plus souvent de demander à l'autre s'il a bu de l'alcool, ou bien ce dernier lui demandera à son tour comment il est « dosé ». Il est toutefois impossible de déterminer a priori pour autrui le seuil de tolérance de la substance. Il n'est pas moins certain, aux dires des usagers que le non respect du dosage provoque le plus souvent un coma.

On constate que les usagers les plus réguliers tendent à respecter les règles d'usage énoncées plus haut, à de notables exceptions près toutefois. Ainsi, un usager régulier toulousain, particulièrement résistant aux effets du produit, sort systématiquement avec une fiole de poppers contenant du GBL. Il déclare diluer le produit dans une bouteille d'eau à l'aide d'une pipette à une dose 2 à 3 fois supérieure au dosage recommandé, tout en buvant en moyenne 2 litres d'alcool fort entre le samedi et le dimanche soir. Il en distribue gracieusement autour de lui. La plupart des personnes interrogées ayant « essayé » le GHB/GBL au cours d'une soirée avaient le plus souvent préalablement consommé de l'alcool. Le nombre régulier de comas dus à une surdose du produit et pris en charge dans les services d'urgences des hôpitaux parisiens et toulousains le confirme. Les analyses d'urine effectuées systématiquement dans ce contexte décèlent généralement la présence d'alcool et d'autres produits psychotropes⁴⁹.

De plus en plus visible en contexte public, l'usage est clairement associé pour tous, consommateurs réguliers, occasionnels et non-consommateurs à l'activité sexuelle : « *la drogue de la baise c'était au départ l'ecsta, maintenant peut-être le G.* » (Pedro) ; ou plus précisément à un certain type d'activité

49. Cette information a été communiquée par Guillaume Sudérie, coordinateur du dispositif TREND en Midi-Pyrénées ayant réalisé de nombreux entretiens auprès de personnels hospitaliers des deux villes dans le cadre d'une étude portant sur les problèmes de santé liés à l'usage de cocaïne/crack Usages problématiques de cocaïne/crack. Quelles interventions pour quelles demandes ? <http://www.ofdt.fr/ofdtdev/live/publi/rapports/rap10/epfxseq3.html>

sexuelle. Le premier argument donné par les non usagers parisiens pour expliquer l'absence d'envie de consommer ce produit, est la mise en avant du rôle sexuel auquel il est associé : « *C'est une drogue de grosse passive* !⁵⁰ » C'est aussi l'attitude, visiblement sexuelle des consommateurs qui semble dissuader certains. Pedro, peu amateur du produit qu'il a néanmoins essayé à plusieurs reprises précise ses effets :

« Le G ça donne envie de baiser. T'es très tactile. Ton corps a besoin de contacts ; nécessité de toucher, d'être touché. C'est très difficile à dissocier le G de la sexualité. Tous les gens qui autour de moi consomment du G, c'est des gros baiseurs. C'est quelque chose de très sexuel, dans la performance. »

Lorsqu'on demande aux informateurs de dresser le profil type du consommateur de GHB/GBL en club, les réponses convergent vers le même stéréotype : « rasé, musclé, 30-45 ans, un peu trash, logiquement passif. » Les observations en club et plus particulièrement lors des soirées parisiennes les moins inclusives (fermées au public hétérosexuel) confirment les assertions des informateurs. L'atmosphère générale est effectivement sexuelle. Les danseurs sont très tactiles, semblent être désinhibés, parfois exhibitionnistes, se frottent, embrassent différents hommes au cours de la soirée, ont un comportement visiblement sexuel (attouchements) sur la piste de danse. On a pu observer lors d'une soirée fermée au public hétérosexuel l'intervention d'un vigile pour « séparer » un couple engagé dans un ostensible corps à corps. Lors d'une autre soirée, plus mixte, un homme passait de bras en bras, masculins ou féminins, à la recherche d'un contact charnel et chacun l'écartait avec un sourire entendu. Tous semblaient comprendre qu'il était sous l'emprise du produit.

La détente comme la posture lascive et des gestes plus lents ou plus amples, parfois en léger décalage avec le rythme sonore, distinguent les consommateurs de GHB/GBL. La posture corporelle se rapproche de celle des personnes ayant consommé beaucoup d'alcool mais l'attitude détendue et joviale rappelle les effets de l'ecstasy. Le parallèle avec cette substance est souvent évoqué par les informateurs :

« Ça donne envie de baiser, vraiment. En l'occurrence, la personne que tu vas rencontrer, en amont t'as déjà envie de baiser. Si t'as pas envie de baiser ça te donnera pas envie de baiser mais ça te mettra dans une espèce d'état un petit peu papillon, en fait : tout est joli, tout est beau. Il y a un besoin tactile surtout. Ça génère un fort besoin tactile, de caresses, de contacts. Et donc effectivement tout contact physique se diffuse, enfin tu sais, il y a un effet un petit peu, un peu comme l'ecsta en fait, un peu comme le MDMA. » (Sylvain)

50. La question des rôles sexuels actifs et passifs, se référant aux postures pénétrant et pénétré dans une relation donnée, sera abordée ultérieurement.

C'est parfois « faute d'ecstasy » que certains informateurs ont essayé le GHB en club.

La présence de cette substance dans la fête suscite des commentaires souvent négatifs, en raison du décalage ressenti avec les autres clubbers ayant consommé d'autres produits :

« Ils te voient pas. Ils sont perchés. (...) Pour beaucoup, le fait que tu fasses un G-hole en boîte, c'est mal vu. Tu es un peu grillé dans la soirée. » (Pedro) ; « C'est pathétique (...) J'aurais tellement honte de me ramasser comme ça en soirée. » (Alain)

Un informateur clé, fin connaisseur des soirées parisiennes, précise les motivations des usagers en club :

« Le groupe de mecs qui va prendre du GHB, tu peux les suivre. Les trois quarts du temps, ils vont se retrouver chez tel mec. Ils vont se retrouver tous ou la moitié du groupe qui va se retrouver chez Pierre, Paul ou Jacques. Ça se finira en partouze, c'est jamais innocent, avec un mec qu'ils auront chopé en soirée. Mais c'est pas le truc : on vient, on se met sous GHB, on rentre. Non ça, c'est le prétexte, c'est l'apéritif. On se chauffe, on essaie de repérer 2-3 mecs mignons et on ramène tout ça et on continue à faire la fête entre nous. »

Selon Samuel, consommateur régulier, si celui auquel on propose de rejoindre le groupe a quelque appréhension à le faire, l'absorption de GHB/GBL peut, par ses effets très désinhibants et de détente, « l'aider » à envisager la perspective du sexe en groupe. Alain a « essayé » ce produit à une occasion. Il est en club avec des amis lorsqu'un homme avec lequel s'amorce un rapport de séduction lui propose de prendre une gorgée de GHB. Il n'a pas ou peu bu, mais a pris des ecstasys. Méfiant vis-à-vis de ce produit après avoir vu plusieurs amis perdre connaissance en club, il prend soin de prévenir les personnes qui l'accompagnent qu'il va ingérer du GHB avec cet homme et limite la prise à une gorgée :

« Je me sentais super bien, super ouvert à.. J'ai fait des trucs ce soir-là qui étaient peut-être plus ouais qui étaient, ouais désinhibant. Je vais jamais dans les backrooms ou dans les trucs comme ça. Là j'y suis allé, j'ai batifolé, je me sentais plus.. on pouvait faire de moi... j'étais plus facile. »

Samuel confirme ce que tous disent des effets attendus du produit :

« le GHB débouche obligatoirement, enfin pas obligatoirement mais est dans une suite logique du développement du plan cul qui va suivre. »

Adeptes du sexe en groupe et des « plans chauds », il consomme très régulièrement du GHB en suivant strictement les dosages recommandés et en respectant les prescriptions en matière d'usage (pas d'alcool dans les six heures précédant la prise.) En contexte festif puis en contexte sexuel, il associe le plus souvent cocaïne et GHB. La cocaïne freine la tendance à l'endormissement sans altérer les effets de détente et désinhibants du GHB. En contexte sexuel, l'association des deux psychotropes permet un type de sexualité spécifique :

« Pour faire du bestial, c'est vrai que le GHB et la coke, c'est un bon catalyseur. (...) Tu vas être très énervé, tu vois, parce que c'est un truc de fou. C'est très très progressif le GHB. Quand tu commences à sentir, c'est inarrêtable. Tant qu'il y en a, t'es inarrêtable. (...) Et tu ne jouis jamais ; et t'es tout le temps excité (...) T'en peux plus (...) Ça dure et t'es dans le fantasme, t'as le cerveau qui part à 2000 à l'heure. (...) Le cerveau sexuel, il est en open space. T'as des fantasmes qui te courent dans tous les sens. »

Selon lui, le GHB, contrairement à l'ecstasy et à la cocaïne aurait une moindre incidence sur la capacité érectile, sinon en l'augmentant. Ce qui aujourd'hui constitue un attrait limité tant l'usage de Viagra® (sildénafil citrate) ou de Cialis® (tadalafil) semble être systématique dans le contexte des « parties sexuelles ».

Les usagers les plus réguliers, comme Sylvain, font fréquemment état des « avantages » du produit, comparativement à d'autres substances psychoactives :

« Le MDMA, ça dure des heures. Le GHB non. Le GHB, au bout d'une heure et demi, plus rien. (...) À mon avis, ça s'élimine plus facilement que n'importe quelle autre drogue, je trouve, enfin, je pense, par l'urine, etc. Même si ça a un effet corrosif, bon ça passe, mais après ça s'élimine plus facilement. Ça a pas d'effets secondaires comme l'ecsta où t'as des descentes au bout de deux jours, où t'es pas bien, t'as un peu le moral à zéro en fait. Ou la cocaïne où au contraire t'es super en forme et tout d'un coup t'es crevé où tu reprends de la coke. Non c'est un espèce de poppers amélioré en fait, à la limite, ça permet de se lâcher dans un plan cul, de continuer à pouvoir prendre un peu de poppers en fait, voilà. Ça permet de faire des plans assez longs ; des plans qui durent 3-4 heures ou 5 heures, c'est sympa. Où tu peux t'amuser, arrêter, machin, voilà. Ça permet effectivement, ça commence le petit plan et puis tu prends le GHB, tu te tripotes un peu ; il y a une espèce de préliminaire qui dure une demi-heure, quarante-cinq minutes et puis tu sens monter donc pendant une heure et demi deux heures t'es dans le trip à fond avec le G ; puis le GHB commence à descendre mais ça t'a permis de faire monter le trip donc, et donc tu vas descendre et si t'as pris du GHB, que t'es dans un rôle de passif, ben tu restes dans ton rôle de passif donc t'as tendance à pas bander mais au bout d'un moment, effectivement

comme le GHB se dissipe, ben tu reprends une érection donc tu peux arriver à jouir enfin voilà. Je trouve que c'est un bon produit quelque part. C'est un bon produit parce qu'il combine assez bien je trouve, il permet de laisser la place au désir et au plaisir. Ce qui est peut-être moins le cas des autres drogues en fait qui quelque part te font rentrer dans un truc en fait peut-être qu'au bout d'un moment tu maîtrises plus ; alors qu'en fait le GHB te permet de garder un peu toujours de la maîtrise. »

S'il est consommé par une minorité de clubbers (difficile à évaluer), plus particulièrement dans les soirées parisiennes fermées au public hétérosexuel ainsi que dans les soirées électro toulousaines ou dans les clubs avec backroom, on peut toutefois supposer que son niveau de consommation est loin d'être stabilisé en 2007 dans la mesure où « tout le monde en parle », où les récits d'essais sont fréquents. Par ailleurs, d'après plusieurs échos recueillis sur le terrain parisien, il semble que certains clubs disposant de l'espace nécessaire aient « appris à gérer » les consommateurs (les endormissements et/ou coma étant encore très nombreux), en installant les dormeurs dans des lieux isolés dans l'attente de leur réveil, en présence de personnel médical parfois (le cas d'un after), au lieu d'appeler systématiquement les services d'urgence⁵¹. Ce constat est significatif d'une part de l'importance accrue de la présence du produit en contexte public autant que de l'évolution des représentations du GHB/GBL. À Toulouse, où la consommation est peu visible et le produit « mal vu » dans le milieu électro, un plus grand nombre de personnes interrogées dit ne pas souhaiter expérimenter ce produit. Sa perception est différente dans la capitale. L'effroi suscité par les premiers « G holes » n'est plus de mise. Pour nombre d'informateurs non-consommateurs, il s'agit ni plus ni moins d'un endormissement profond dont on se réveille sans autre conséquence. Le fait que son usage soit particulièrement répandu parmi « l'élite de la fête », le groupe des hommes qui « donnent le ton », contribue certainement à rendre le GHB/GBL plus populaire, d'autant que les consommateurs en proposent volontiers.

Kétamine

Cet anesthésiant conditionné à l'état liquide sera le plus souvent « cuisiné » (réduction du liquide en poudre) pour être sniffé (voie nasale). Peu de données concernant l'accès et le coût du produit ont été recueillies. Il semble néanmoins circuler plus aisément à Toulouse qu'à Paris (la différence d'échelle, de taille

51. Ce fait est également mentionné dans le rapport TREND Île-de-France 2007 [8].

et du nombre des réseaux rend toutefois la comparaison peu significative). À Paris, le « K » (prononcé key) n'est pas moins présent dans l'espace festif public, en particulier en after, mais ses amateurs, dans le cadre limité de l'étude, ne semblent pas avoir accès à un approvisionnement régulier : « Le K, c'est la cerise sur le gâteau ! » (Michel). Considérant qu'il est très accessible à Londres et compte tenu du fait que les clubbers parisiens s'y rendent régulièrement, on peut supposer qu'il circule à l'intérieur de cercles restreints.

La kétamine est souvent présentée comme une drogue d'initiés. Les effets attendus diffèrent fortement suivant les contextes et les modalités d'usage. On rencontre au travers des entretiens deux modalités d'usage associées à trois contextes distincts : en contexte public et en contexte sexuel pris sous différents modes et en quantité limitée ; entre « initiés » en contexte privé dans des quantités plus importantes. En contexte public, la poudre sera sniffée en fin de soirée, en faible quantité, dans le but de réactiver les effets des produits pris antérieurement. Sa fonction est dans ce cas semblable à celle de la coupe de champagne qui fait « remonter l'ecsta. » La kétamine est dans ce contexte préférée au champagne lorsque les usagers ont prévu de consommer du GHB/GBL en fin de soirée. Le produit provoque une « montée » assez forte. Les consommateurs conseillent d'être assis au moment de la prise pour ne pas risquer de tomber. Elle est réputée « couper les jambes » et induire plus généralement une moindre sensation des membres : « *Tu sens plus ton corps.* » Une gestuelle ample et une certaine lenteur caractérisent ses effets. Elle provoque aussi une impression de distorsion auditive. Un clubber parisien constate que le volume très puissant et le style comme le rythme de la musique entendue en « after » (forte présence des basses) convient particulièrement bien à la perception sonore sous l'effet de la substance. Du point de vue du rapport à autrui et à l'instar de l'ecstasy, l'empathie, la connivence, l'ouverture à l'autre sont évoquées. La description précise des effets de ce produit est toutefois problématique dans la mesure où toutes les personnes interrogées avaient consommé au moins de l'alcool, de la cocaïne et/ou du MDMA au moment de la prise. Au travers des entretiens, la kétamine est par ailleurs souvent comparée au GHB pour différentes raisons. Il s'agit dans les deux cas d'un anesthésiant dont la surconsommation peut provoquer un coma appelé ici « K-hole. » Le dosage est aussi réputé « compliqué » bien que moins aléatoire que celui du GHB. Surtout, l'usage des deux produits est souvent associé dans les discours à une intentionnalité sexuelle. Dans les faits, il semble que l'usage sexuel de la kétamine soit moins répandu ou peut-être moins systématique que celui du GHB/GBL. Outre le risque de surdose, c'est surtout l'effet hallucinogène du produit qui peut contrevenir à l'activité sexuelle. Un informateur rapporte une mauvaise expérience (« bad trip ») dans ce contexte ; alors qu'il pénètre un homme, il voit soudainement son corps « squelettique », littéralement « avec la peau sur les os. » Si la quantité prise est maîtrisée, elle induirait des sensa-

tions tactiles exacerbées, une intense réactivité aux caresses. La consommation de kétamine est plus particulièrement présente dans le contexte de parties sexuelles et particulièrement de pratiques dites « hard ». Elle peut être, dans ce cas, placée à l'état liquide à l'entrée de l'anus, sur le préservatif ou le gant avant un fist. Comme la cocaïne et l'ecstasy, elle est réputée contrarier la capacité érectile.

Un autre usage évoqué par un nombre plus limité d'informateurs est comparable à l'usage de LSD. Elle est prise dans ce cas plus volontiers en contexte privé et entre amis « choisis » ; elle n'est pas proposée comme la cocaïne au tout-venant. Les effets décrits sont ceux d'un puissant hallucinogène caractérisé par des effets de dissociation visuelle qui se traduisent entre autres par la capacité à faire abstraction d'une partie de ce qui se trouve dans le champ visuel, de « voir au travers » de ce que l'on abstrait. « *C'est très mental* » explique Pedro qui met en garde ceux qui voudraient essayer : « *tout le monde n'est pas capable de supporter le K. Il faut être mentalement très fort.* » La « montée » des effets semble être particulièrement violente. On parle alors de « voyage intérieur ». La lucidité et la sensation de l'augmentation des capacités intellectuelles sous l'effet du produit sont également évoquées. L'idée de voyage renvoie aussi à la capacité de projeter l'esprit hors de soi : « *Tu te vois de l'extérieur.* » En guise d'illustration, Pedro explique qu'il est possible en regardant une serrure, d'entrer littéralement dans le mécanisme de la serrure, c'est-à-dire d'en avoir une image extrêmement précise, réaliste et convaincante.

Crystal, Ice

L'enquête confirme l'absence de réseau de distribution à Paris comme à Toulouse. Le Crystal ou Ice (métamphétamine) n'est toutefois plus cette drogue dont on parle et qu'on ne voit jamais. Deux informateurs relatent une à deux prises, toujours dans des contextes sexuels et généralement à l'intérieur d'espaces privés, à l'exception d'une prise dans un sauna du sud de la France réputé pour l'organisation d'une soirée « hard » mensuelle. Dans tous les cas, le produit n'a pas été acheté mais proposé gratuitement par des hommes l'ayant ramené de Londres, Berlin ou Los Angeles. La poudre est le plus souvent fumée, parfois prise bien que ce mode semble provoquer de fortes irritations des parois nasales, enfin plus rarement dilué puis injecté dans l'anus à l'aide d'une seringue.

Trois informateurs disent en avoir consommé à deux ou trois reprises. Deux semblent crédibles. Le troisième semble confondre cette métamphétamine avec d'autres produits (amphétamine, free base) ; confusion rencontrée à plusieurs reprises au cours des entretiens. Il semble donc que le terme crystal puisse désigner dans le discours commun plusieurs produits.

Hugo en a fumé à deux reprises dans le contexte d'un « plan baise », à Londres. Ayant préalablement consommé d'autres psychotropes il peine à spécifier les effets du produit. Il précise néanmoins :

« C'est vrai, crystal, il y a vraiment le truc où t'es vraiment, tu pourrais baiser pendant des heures. Enfin un peu tous les produits mais si t'es vraiment concentré sur le truc, ça peut durer des heures quoi. »

Sylvain relate deux prises en contextes sexuels, avec le même homme, « harder » (acteur de film pornographique), ayant rapporté le produit de Berlin. Une première prise fumée, en appartement. La deuxième prise par voie nasale⁵² dans un sauna réputé pour l'organisation de soirées « hard » :

« Beaucoup plus costaud quand on le sniffe que quand on le fume. (...) Sur le bout d'un stylo et sur une seule narine donc il devait pas y avoir grand-chose mais alors du béton. Et puis c'est parti de suite. Malheureusement j'étais avec X (son compagnon), il a fallu rentrer, alors que moi j'aurais continué à baiser jusqu'à quinze heures de l'après-midi. (...) [la première fois] Un contexte plus intime, on était deux, où ça l'a fait de manière très progressive. Moi je trouve que ça avait l'effet du pétard, un côté un peu détente, sans te casser parce que moi le pétard ça m'endort, ça me donne pas envie de baiser, or là, j'avais toujours envie de baiser. Avec un effet qui est moins un effet détente que le MDMA mais en même temps, ça permet de continuer à bander, ce qui est pas mal. En gros c'était un espèce de bon compromis entre un peu de GHB, un peu de pète, un peu de MDMA, un peu de coke, (...) en même temps c'était pas tout ça, pour faire vite. Mais la deuxième fois, ça avait un effet !... mais temporellement plus court. C'est-à-dire que quand je l'ai fumé, le lendemain encore, moi j'avais envie de baiser mais ça m'a pas empêché de dormir. »

De nombreux informateurs clés s'étonnent de l'absence de réseau de distribution d'un tel produit en France. Tous ne s'accordent pas sur les « chances » de diffusion et une possible augmentation de la consommation dans l'hexagone. Compte tenu de l'usage initialement festif de substance et qui tendrait à se développer en contexte sexuel dans ce milieu, on peut penser que si un réseau de distribution venait à se développer sur le territoire, il rencontrerait sans doute des acheteurs. Cela dit, sachant que le crystal s'est développé aux États-Unis et en Asie avant la commercialisation des médicaments de la performance sexuelle, et que comme on le sait, ces produits sont d'ores et déjà largement utilisés en association avec d'autres substances, on peut se demander, compte tenu de la perception (pour l'heure) très négative du crystal, s'il apporterait quelque chose de nouveau dans ses effets comparativement aux autres cocktails (dont l'usage sera assurément de mieux en mieux maîtrisé).

52. Le crystal n'est généralement pas prisé en raison notamment de sa texture. Il provoquerait une forte irritation des parois nasales. Il existe néanmoins une forme de cette métamphétamine produite dans les pays de l'est de l'Europe qui conviendrait mieux à cette modalité de prise. Nous retenons donc ce témoignage en supposant que c'est bien ce produit qui a été consommé à cette occasion.

Héroïne

« Non, l'héroïne, c'est pas pour nous. C'est trop vieux, c'est trop ringard, c'est has been. » (Michel)

La consommation d'héroïne est marginale chez les clubbers gais. Majoritairement prise par voie nasale ou fumée, le plus souvent en fin de soirée pour « redescendre » après avoir consommé d'autres substances. Un informateur parisien (le plus âgé) fut dépendant de l'héroïne (en injection) pendant de nombreuses années et prend aujourd'hui un traitement de substitution. Un autre plus jeune fait le récit d'injections occasionnelles n'ayant pas entraîné un usage régulier. Un troisième en a sniffé quotidiennement pendant trois mois lorsqu'il était plus jeune. Un quatrième en prend occasionnellement seul ou lors d'after en appartement pour accompagner la « redescende » des autres substances. Ce produit n'est pas visible sur la scène festive et reste très mal perçu parmi les clubbers gais, que ceux-ci en aient déjà consommé ou pas, en raison de la forte potentialité de dépendance qui lui est associée, mais aussi en raison de ses effets supposés : repli sur soi, difficulté à communiquer, déchéance physique, accoutumance pouvant avoir des effets négatifs sur les relations amicales :

« Il faut voir l'état dans lequel tu es quand tu prends de l'héro ; c'est la fin des fins pour les autres. Quand tu prends de l'héro t'es pas fréquentable. » (Michel).
 « Le problème avec les gens sous héro, c'est que tu peux pas vraiment communiquer avec eux. Ils sont pas là. Ils essaient de te dire un truc, tu comprends rien. T'es pas à l'aise, tu sais pas quoi dire. Tu sais pas s'il faut être là, pas là. » (Arnaud)

Bref, les représentations des effets de l'héroïne en font un contre-produit de la fête, pas assez fashion.

Plusieurs polyconsommateurs, amateurs de GBL et n'hésitant pas à expérimenter de nouveaux produits, opposent un non catégorique à l'idée de consommer ce produit. On ne peut que constater à la suite de Peretti-Watel que la consommation de l'héroïne, surtout injectée, reste fortement associée à l'image du toxicomane malade, délinquant, désocialisé, du vrai drogué. L'autre, repoussoir rassurant au regard de l'usage « récréatif » [14].

LSD

L'enquête est l'occasion de quelques mentions de l'usage de LSD, en début de « carrière », le plus souvent consommé dans sa forme « buvard » et dans le contexte des « raves » et autres « teufs », en plein air. Son usage est plus rare en club (deux mentions de prises anciennes).

Stéroïdes anabolisants et médicaments psychotropes

L'enquête n'a pas abordé directement avec les informateurs l'usage de ces classes de produits.

S'agissant des stéroïdes anabolisants, aucun des informateurs ne semble en avoir fait usage. Ce produit est néanmoins mentionné à plusieurs reprises au cours de l'enquête. Il concernerait principalement les clubbers fréquentant plusieurs fois par semaine les salles de musculation (les « Butchs »), le groupe « arlésien » de l'étude. Ceux-ci auraient recours à ces produits illicites pour augmenter leur masse musculaire. La prise est par ailleurs réputée induire un sentiment de bien-être. D'après différents témoignages, l'usage est considéré comme avéré lorsqu'une personne connue s'absente durant quelques mois de la scène gaie et revient, méconnaissable, tant le volume de sa masse musculaire a augmenté. On juge dans ce cas que le seul travail du corps ne peut suffire à expliquer une transformation aussi rapide.

La consommation de psychotropes est bien plus souvent évoquée au cours des entretiens. On rencontre principalement trois modes d'usage. D'abord et directement en association avec la prise de psychotropes, des anxiolytiques et des antidépresseurs sont souvent utilisés pour aider à l'endormissement et à la « descente », particulièrement après la prise d'ecstasy. On l'a vu, Le Xanax®, Le Lexomil® et le Valium® sont les produits pharmaceutiques les plus souvent cités.

L'auto médication est par ailleurs fréquente à plus long terme. Dans ce cas, il peut exister un lien plus ou moins direct avec l'usage récréatif de substances psychoactives lorsque celui-ci est régulier et tend à avoir, à terme, des répercussions sur l'état psychique au cours de la semaine. Ces produits sont alors pris pour compenser les états de déprime, les troubles de l'humeur, l'irritabilité ou l'absence d'énergie, plus ou moins associés à la prise de produits en contextes festifs et surtout à la fatigue qu'elle peut engendrer lorsque le rythme des sorties est soutenu, incluant plusieurs nuits consécutives sans sommeil.

Viagra®/Cialis®

Les produits de la performance sexuelle occupent ici une place singulière puisqu'ils n'ont pas d'effets psychotropes. L'usage n'est pas abordé au registre de la consommation des psychoactifs mais très souvent évoqué lors des récits de rencontres furtives ou de sexe en groupe. « Ça s'est banalisé. C'est pas pris comme une drogue. » (informateur clé parisien) Ils peuvent néanmoins être consommés « comme une drogue » en contexte festif public, en raison des sensations de bien-être, de puissance associés à l'érection. L'usage est par ailleurs fréquent au cours des soirées à thème, naturistes par exemple.

Ces médicaments détournés ont un impact sur l'usage des substances psychoactives en contexte sexuel. Celui qui jusque-là, dans un rôle actif (pénétration insertive) devait nécessairement limiter ou restreindre la consommation de bon nombre de substances contrariant les capacités érectiles, peut à présent prendre à peu près tout puisque ces produits lui permettent quoi qu'il en soit de rester performant. Le Cialis® est réputé à cet égard mieux supporter l'association avec les substances psychotropes. Les Viagra®, Cialis® ou leurs génériques (Provigra®, Kamagra®, Caverta®, Silagra®, etc.) moins chers⁵³ (de 0.60 à 1.50 € l'unité) sont en outre très accessibles via Internet.

Utilisés plus régulièrement par les personnes ayant un nombre important de partenaires sexuels, l'expérimentation est toutefois assez importante chez les informateurs. Tous n'apprécient pas ses effets, faisant état d'une moindre intensité orgasmique :

« Ce que me disait mon copain aussi, c'est que voilà, à un moment donné, il pouvait en baiser dix ou vingt-cinq ou quatre, enfin il y avait plus de différence et du coup l'orgasme n'y était plus parce qu'il pouvait cracher de temps en temps mais le plaisir... »

Dans le contexte de sexe en groupe, le produit est particulièrement recherché pour ces effets de performance. Mais là encore, il s'agit d'un type de sexualité spécifique dont tous ne sont pas amateurs :

« T'es plus qu'une queue dans un groupe de personnes et on vient vers toi pour ça, parce que t'es le mâle, t'es la queue du groupe quoi. » (informateur clé).

Lorsque l'usage de ces produits est mentionné, il intervient majoritairement en association avec des psychotropes, y compris avec du poppers. Un usager fait état de palpitations ressenties sous l'effet de cette association. Malgré les campagnes d'information, les affiches visibles dans certains lieux gais ou les informations diffusées dans la presse spécialisée, prévenant des dangers de l'association de ces deux produits, on constate au travers des entretiens que leur association demeure fréquente.

Significativement, des rumeurs sont rapportées au cours de l'enquête sur le « sextasy », un comprimé de MDMA qui serait coupé avec du Cialis® pour compenser l'absence d'érection induite par cette molécule. Un réseau de distribution dans le 18ème arrondissement de Paris est évoqué.

53. Édouard : " Tu peux avoir des trucs très peu chers mais souvent ils arrivent pas donc c'est de l'arnaque. "

LES USAGES : UNE POLYCONSUMMATION⁵⁴ GÉNÉRALISÉE DANS LES DEUX VILLES

Comparaison des usages récréatifs à Paris et à Toulouse

Une soirée à Paris

Lorsqu'on demande aux informateurs de décrire les effets d'un produit particulier, on constate que ceux-ci s'appuient le plus souvent sur la comparaison avec les effets d'autres produits. Pour illustrer le polyusage en situation, on a reconstitué, à partir des entretiens, le déroulement d'une soirée type⁵⁵ à Paris, incluant l'usage de différents produits choisis en fonction de leur disponibilité, du moment, de la durée supposée de la soirée et des effets attendus.

19 h 00/20 h 00 - 23 h 00/24 h 00 : avant la sortie, la première partie de soirée se déroule le plus souvent au domicile de l'un des participants : l'apéritif inclura la consommation d'alcool (3 à 5 verres d'alcool fort ou de champagne), de tabac et de cannabis. Le moment de la prise de cocaïne est préférentiellement retardé après le repas (afin d'éviter l'effet coupe-faim du produit). Ceci est la règle implicite d'autant mieux respectée lorsqu'un dîner a effectivement été préparé. C'est le ou les détenteurs de la cocaïne qui décident en réalité du moment de consommation du produit. Le repas est accompagné de vin ou de champagne et peut se conclure par un digestif. S'il s'agit d'un « apéro dînatoire », la cocaïne est consommée dès le début de soirée. La quantité consommée, c'est-à-dire le rythme des prises dépend principalement de la quantité disponible. Après le repas, quelques lignes de cocaïne sont sniffées pour « démarrer » la soirée, avant de rejoindre un bar.

Idéalement, les membres du groupe seront « équipés » avant de sortir. Outre l'incertitude sur la qualité, la disponibilité et le coût des produits achetés sur place, cette tendance se renforce avec l'organisation des soirées pouvant conduire un groupe à passer d'une fête à une autre. Les groupes dont les membres disposent d'un revenu moyen tendent à partager l'achat des produits. Généralement, celui qui, au sein du groupe, dispose d'un « plan » sûr d'accès à un produit spécifique se chargera de l'acheter pour le groupe. Ainsi, différents membres peuvent être chargés de l'achat d'un ou de plusieurs produits spécifiques, en fonction des réseaux développés par chacun.

24 h 00/2 h 00 : La consommation d'alcool, de cannabis et de cocaïne

54. Ou polyusage, désigne ici le fait de consommer plusieurs substances psychoactives au cours du même épisode de consommation.

55. La description d'une soirée type parisienne est assez proche du déroulement réel d'une soirée vécue par un groupe de clubbers type, c'est-à-dire âgés de 25 à 40 ans, socialement bien insérés, ayant un niveau de revenu moyen ou élevé et doté d'un fort capital culturel.

peut se poursuivre à domicile ou dans un bar (en moyenne 3 à 6 verres). La quantité d'alcool absorbée sera déterminée par différents facteurs, notamment la quantité de cocaïne disponible (tendant à favoriser une plus grande consommation d'alcool.). La consommation de cocaïne peut se poursuivre à l'intérieur du bar (prise dans les toilettes). L'intention de consommer du GHB/GBL induit le plus souvent l'arrêt de la consommation d'alcool en début de soirée ; la règle (pas toujours respectée) est d'attendre 6 h 00 avant de prendre le produit. Les consommateurs les plus réguliers s'abstiennent totalement de boire de l'alcool tout au long de la fête. Si le groupe a prévu de consommer des ecstasys, la cocaïne sera plus rarement consommée à cette étape de la soirée. L'effet de celle-ci risquant de masquer la « montée » de l'ecstasy. Le ou les comprimés d'ecstasy seront « gobés » parfois à l'intérieur du bar (dans les toilettes), le plus souvent ultérieurement. Le moment de la première prise est déterminé par différents facteurs : l'heure du dernier repas (il s'agit, pour une meilleure efficacité du produit, d'éloigner l'ingestion le plus possible du processus de digestion) ; l'heure prévue d'arrivée au club; l'heure prévue de la fin de soirée : si la participation à un « after » n'est pas envisagée, il est préférable d'éviter la prise de l'ecstasy trop tard dans la nuit car elle contrariera l'endormissement.

2 h 00/7 h 00 : C'est généralement dès l'arrivée au club que sont gobés les ecstasys. Le nombre de comprimés ingérés au cours de la soirée dépend principalement de leur qualité mais aussi de la limite que se fixe chaque usager (de 1 à 4 en moyenne). La quantité de poudre de MDMA, diluée ou prise « en parachute » varie en moyenne d'un quart à un demi-gramme sur ce laps de temps. Les consommateurs de GHB absorbent le contenu d'une fiole ou le versent dans une bouteille d'eau. Les consommateurs de GBL versent la dose dans une bouteille d'eau et de sirop et boivent quelques gorgées régulièrement. L'opération sera répétée toutes les 2 à 3 heures suivant les dosages. La kétamine sera généralement prise en fin de soirée, sniffée en quantité limitée, lorsque les effets de l'ecstasy commencent à s'estomper. Si le groupe prévoit de rejoindre un after, un peu de cocaïne peut être prise avant le départ pour l'after.

7 h 00/13 h 00 : La consommation se poursuivra en after ou dans une partie privée à plusieurs ou à deux. Dans le cas d'une partie privée, la consommation de Viagra®, Cialis® ou leurs équivalents, d'une pipe de crack, de poppers et de GHB/GBL soutiendra l'activité sexuelle. Les clubbers les plus endurants feront un détour par une backroom ou un sauna avant de rejoindre un Tea Dance qui commencera en fin d'après-midi. Les autres iront se coucher, parfois après un détour par un lieu de consommation sexuelle. Ils fumeront le plus souvent quelques « joints » ou absorberont deux anxiolytiques pour favoriser l'endormissement.

Toulouse

L'alcool est de très loin le premier produit consommé en contexte festif public. La cocaïne est le premier psychotrope illicite consommé dans ce contexte. La plupart des soirées accueillant un DJ étant organisées dans des bars et commençant à l'heure de l'apéritif, ce produit s'associe particulièrement bien avec la consommation dans un contexte culturel où « l'apéro » dure plusieurs heures. On peut se demander si outre la grande disponibilité de ce produit, la place occupée par la cocaïne sur la scène festive toulousaine n'est pas due au fait qu'elle favorise un comportement social plus conforme (perçu comme entraînant une moindre modification des états de conscience), dans un contexte où nul n'est anonyme.

La consommation d'ecstasy, comprimés et poudre de MDMA est visible principalement dans le contexte de soirées diffusant de la musique électronique. D'une manière générale, l'usage de substances illégales est notable à une heure avancée de la nuit, rarement avant quatre heures du matin.

Ce que confirme l'examen comparatif des deux villes est bien l'association entre consommation de produits et vecteur culturel. C'est parce que Toulouse n'est plus en 2007 comme ce fût le cas il y a quelques années, un lieu de la « branchitude » gaie, c'est-à-dire qu'elle ne propose qu'un nombre très limité de soirées gaies électro et aucune soirée non mixte, que la consommation des substances les plus directement associées à l'activité sexuelle (GHB/GBL, kétamine) y est moins visible en contextes publics. D'autre part, l'échelle de la ville, perçue comme un village, ne semble pas favoriser une consommation trop ostentatoire. Dans un contexte où « tout le monde se connaît. » Bien plus que la peur du coma engendré par une surdose de GHB ou de kétamine, c'est la crainte de l'hospitalisation qui s'avère dissuasive.

Surtout, c'est bien la limitation du nombre de soirées gaies « électro » d'envergure qui exclut de facto ces deux substances de la scène festive puisque lorsque ce type d'événement a lieu, on rencontre alors de nombreux consommateurs, notamment ceux ayant un niveau de revenus élevé que l'on ne voit pas dans les autres espaces festifs. Autrement dit, Toulouse n'est pas le lieu privilégié de la consommation de substances psychoactives pour les gays :

« Oui parce que nombreux sont ceux qui vont s'éclater à Barcelone et qu'en aucun cas tu les verras prendre des drogues à Toulouse parce qu'ils sont connus, reconnus et qu'ils ne voudraient pas se montrer dans un état... » (informateur clé)

Les informateurs toulousains ayant un usage récréatif régulier relatent tous des séjours ou week-ends festifs dans d'autres villes, notamment en Espagne. Une soirée à Sitges ou Ibiza peut réunir des personnes semblables à celles rencontrées sur la scène parisienne mais aussi des hommes plus jeunes, étudiants ou ayant des revenus plus limités ; hébergés dans ce cas au camping.

Le séquençage d'une soirée à Sitges ou Ibiza, construite à partir de trois récits semblables se déroule comme suit :

14 h 00/19 h 00 : Le groupe bronze sur la plage naturiste gaie. C'est le moment où sont distribués les « flyers » (prospectus) autorisant une entrée gratuite à la prochaine soirée.

19 h 00/22 h 00 : tournée des bars : consommation d'alcool et de tapas

22 h 00/24 h 00 : dîner et/ou poursuite de la tournée des bars, de la consommation d'alcool. Les produits psychotropes seront généralement pris dans le dernier bar, avant de rejoindre la soirée. Cocaïne, amphétamine, ecstasy et kétamine sont à cette étape les principaux produits consommés. Si la kétamine est prise dans le bar, le groupe attendra une heure avant d'être en capacité physique de se rendre à la soirée.

24 h 00/6 h 30 : Soirée en club où la consommation de MDMA, de cocaïne, d'amphétamine, et de kétamine se poursuit. Le GHB/GBL peut être pris dès le début de soirée pour ceux qui se seront abstenus de boire de l'alcool préalablement.

6 h 30/13 h 00 : Une navette part du club pour déposer les clients à l'after qui se poursuit en club ou dans un sauna. Au sauna, les Viagra®, Cialis® ou équivalents s'ajouteront aux produits déjà cités. L'after peut également réunir quelques personnes en appartement pour continuer la fête associée ou non à l'activité sexuelle.

14 h 00/13 h 00 : Repos à l'hôtel, au camping ou sur la plage naturiste avant de se rendre au sauna...

On voit bien la similitude des séquences festives telles que reconstituées synthétiquement à Sitges-Ibiza et à Paris, tant du point de vue des produits consommés, que des règles à l'œuvre dans l'association des substances. Ces règles sont pour une part l'intégration des connaissances diffuses assimilées au cours de la carrière d'usage, pour une autre part le fruit de l'expérience individuelle de chacun, c'est-à-dire des « leçons » tirées de l'usage abusif.

On note par ailleurs que la consommation de psychotropes est souvent associée à l'activité sexuelle intégrée aux séquences festives.

Surtout, les mêmes substances psychoactives sont consommées dans les deux villes en contextes privés. L'alcool, le tabac et le cannabis sont les premiers produits consommés dans le cadre de dîners ou de fêtes réunissant une majorité de gays dans un espace privé. Outre ces trois produits, la consommation de cocaïne semble être, à l'instar d'autres contextes [10], en nette augmentation.

Dans le cadre de relations sexuelles, à deux ou en groupe, le cannabis, le poppers, la cocaïne, la kétamine, le GHB/GBL et le Viagra® sont également mentionnés par les habitants des deux villes (ce point sera développé ultérieurement.)

On note enfin une propension des Parisiens comme des Toulousains à « migrer » pour faire la fête.

La migration festive associée à l'usage

La majorité des usagers réguliers interrogés déclare une nette préférence pour les sorties festives en dehors de l'hexagone. Différentes raisons, outre la recherche d'anonymat, sont mises en avant : l'offre limitée de soirées et de lieux à Paris comme à Toulouse ; le coût élevé de la fête à Paris (le prix d'entrée des soirées, de l'alcool et des drogues) ; une moindre accessibilité aux drogues en général et à certains produits en particulier (le crystal, plus accessible à Londres ou à Berlin) ainsi que la perception d'une plus grande tolérance sociale de l'usage récréatif de psychotropes, particulièrement en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en Belgique et aux Pays-Bas ; une atmosphère festive jugée moins conviviale à Paris ; l'absence de soirées exclusivement gaies à Toulouse. Enfin, s'agissant plus particulièrement des villes situées au nord de l'Europe (Londres, Berlin, Amsterdam) un argument débordant largement le cadre du contexte festif est systématiquement évoqué : le sentiment d'une plus grande acceptation sociale de l'homosexualité autorisant une plus grande liberté de comportement ; par exemple, le fait d'embrasser une personne de même sexe dans l'espace public et plus généralement la possibilité d'adopter une attitude équivalente à celle socialement perçue comme acceptable pour un couple hétérosexuel⁵⁶.

Berlin, Londres, Amsterdam et Bruxelles sont les destinations festives les plus souvent citées par les parisiens ; Barcelone, Sitges et Ibiza sont les premières destinations des Toulousains.

Caractérisation des usages en contextes festifs gais

Comment caractériser les usages tels qu'ils ressortent des entretiens ? La consommation de substances psychoactives en contextes festifs ne s'inscrit pas chez les informateurs dans un mouvement contestataire. Les substances sont un produit de consommation inclus dans l'offre festive. Surtout, l'autonomie, la responsabilité personnelle, la crainte de la dépendance sont des valeurs souvent mises en avant par les informateurs ; autant de signes d'une consommation « conventionnelle » [14].

Au plan des motivations et des fonctions sous-jacentes aux consommations, l'usage peut être qualifié d'utilitariste. La consommation est effectivement directement associée à une visée d'intégration sociale au monde de la fête. Elle s'inscrit parfois dans une logique cohérente avec les autres sphères de la vie

56. En guise d'illustration, l'anecdote racontée par Sébastien, Parisien de 24 ans. Il embrasse son amant dans une rame de métro londonienne. Un groupe de jeunes gens commence à les railler. Un vigile présent dans la rame intervient et à la surprise du Français, contraint le groupe à sortir à la station suivante après les avoir sermonnés sur leur attitude qualifiée d'inacceptable. Sébastien poursuit son récit en m'expliquant que peu de temps auparavant, il était installé à côté d'un homme à la terrasse d'un café parisien et avait des gestes tendres vis-à-vis de lui (il n'est pas sûr qu'ils se soient embrassés). Un serveur les interpelle alors en leur demandant de cesser cette "provocation", évoquant la présence de familles à l'intérieur du café...

sociale. L'esprit de concurrence, la logique de performance, de dépassement des limites qui sont pour certains à l'œuvre dans leurs activités professionnelles et sociales se trouvent en quelque sorte transposés dans la fête, soutenus par la prise des produits. Ceci vaut surtout dans les contextes où les rencontres furtives sont le premier moteur des sorties. Montrer ses muscles, montrer que l'on est en forme et capable de tenir toute la nuit, « assurer » sexuellement après une nuit festive, autant de motivations qui semblent faire écho aux postures de dépassement de soi valorisées dans les secteurs d'activité très concurrentiels, à l'instar du « marché des rencontres ».

L'usage est sociable plutôt que solitaire. Ceci s'applique à tous les produits de la fête, y compris à la consommation d'alcool. Certains informateurs se définissent comme étant des « alcooliques mondains. » Ils boivent quasi quotidiennement dans les bars avec leurs amis mais précisent ne jamais boire seuls. Le psychoactif le plus couramment consommé en solitaire est le cannabis dont on a vu qu'il n'est pas considéré comme un produit festif et par ailleurs de moins en moins perçu comme une drogue. L'héroïne est parfois mentionnée ; consommée chez soi après la fête, produit de la re-descente, située à l'opposé du festif. La cocaïne peut être consommée individuellement dans de nombreux contextes mais le partage reste la norme dans la fête.

L'usage « maîtrisé » plutôt que compulsif est une autre ligne directrice des usages décrits sur le terrain festif gai. Les glissements allant de l'usage occasionnel à l'abus sont néanmoins fréquents, en particulier lorsque la fête occupe une place centrale dans l'organisation de la vie. Mais si les informateurs font état de périodes allant de quelques mois à quelques années durant lesquelles ils ont rencontré des difficultés à contrôler leurs consommations de psychotropes, ils évoquent toujours des difficultés antérieures, jamais actuelles.

La question du contrôle est une catégorie récurrente au travers des discours : la volonté de garder un certain contrôle, la peur de perdre le contrôle, l'illusion de garder le contrôle : autant de motifs associés au choix des produits, à leur mode et fréquence de consommation. Les discours autour des effets perçus du GHB/GBL en fournissent une illustration. Les non-consommateurs mettent en avant la peur de perdre de contrôle de soi et le risque de coma, tandis que les consommateurs soulignent la possibilité de contrôler très précisément le dosage et par suite les effets réputés agir moins longtemps que ceux de l'ecstasy.

On note au chapitre des produits de la fête, la propension des usagers à présenter leur consommation comme rationnelle, fruit d'un choix raisonné, maîtrisé et parfaitement assumé ; plus largement, leur capacité à élaborer les justifications rationnelles autour de la consommation. Le calcul coût-bénéfice analysé par Peretti-Wattel dans les discours relatifs aux consommations d'ecstasy et de cannabis [14] n'est pas moins prégnant au cours des entretiens, indice de l'usage récréatif donc transitoire. Le caractère transitoire de l'usage se trouve confirmé par le fait qu'un ensemble de facteurs ayant trait à la vie affective et sociale des informateurs peut conduire à l'arrêt ou à la limitation de la consommation.

LES USAGES AU COURS DU TEMPS : FACTEURS FAVORISANT L'AUGMENTATION, LA GESTION, LA LIMITATION OU L'ARRÊT DES USAGES EN CONTEXTES FESTIFS

L'examen de l'ensemble des récits relatifs à la consommation de produits psychoactifs en contextes festifs met en lumière la diversité des usages (sens, modalités et fréquences) qui, au cours du temps, peuvent répondre à différentes fonctions pour un même individu consommant un produit déterminé suivant un ensemble de facteurs complexes. Les différents énoncés rationnellement construits par les usagers au fil de leur « carrière », justifiant la consommation de produits spécifiques suivant les contextes ont été exposés au chapitre des produits de la fête. À partir des éléments récurrents émergeant des entretiens, il s'agit à présent de dégager les facteurs, combinés ou isolés, qui s'articulent de manière directe et/ou indirecte, à l'usage de substances au cours du temps.

Les différents contextes de rencontre des produits sont décrits avant l'examen des facteurs d'ordres contextuels, psychiques, sociaux et relationnels, associés à l'usage en tant qu'ils favorisent la gestion, l'arrêt ou au contraire concourent à la perte de contrôle de la consommation des substances psychoactives.

La rencontre des produits

La majorité des informateurs découvre l'effet des premières substances psychoactives en consommant d'abord de l'alcool et/ou du cannabis. L'initiation et la première consommation excessive d'alcool ont souvent pour cadre un événement festif familial. Le cannabis est le plus souvent découvert entre pairs, à l'adolescence, communément entre 14 et 18 ans. La consommation de cannabis comme l'excès d'alcool sont du côté de la transgression à cet âge ; le cannabis étant effectivement intégré à la catégorie des psychoactifs licites au regard de la banalisation de son usage. De même le poppers, découvert le plus souvent lors des premières sorties en club, n'est pas toujours mentionné par les informateurs évoquant les premiers psychoactifs consommés.

Les représentations des drogues stimulantes sont d'un autre ordre. Elles suscitent d'abord le plus souvent une appréhension accompagnée ou non d'une attraction. Nombreux sont ceux qui, ayant dans leur entourage amical des consommateurs d'ecstasy ou de cocaïne déclineront l'offre de partager le produit, parfois durant plusieurs mois ou plusieurs années. Lorsqu'ils font le pas, la majorité d'entre eux a une relative connaissance des effets probables et attendus avant la première prise. Ils se sentent « prêts » à tenter l'expérience. La peur de « la drogue », nourrie par les représentations communes associées à la figure du toxicomane enfermé dans sa dépendance, désocialisé, inexorablement voué à la déchéance physique, perd peu à peu de son efficacité répulsive au contact des proches qui « en prennent », limitent leurs consommations aux contextes

festifs, sont socialement intégrés et ne semblent pas être physiquement affectés. S'il semble difficile de déterminer clairement ce qui participe du passage à l'acte tant un ensemble de facteurs sous-jacents peuvent être à l'œuvre dans ce moment particulier, c'est dans tous les cas affaire de contexte et d'initiation par les pairs.

Les contextes festifs sont plus ou moins propices à la consommation de substances psychoactives. L'alcool suffit le plus souvent à être dans la fête, à tenir, à se lâcher, à prendre de l'assurance lors des premières sorties. C'est pour la plupart des informateurs la rencontre de la « culture électro » qui favorisera les premières prises de produits psychoactifs et plus particulièrement du LSD, de l'ecstasy et de la cocaïne, et ce, quel que soit le contexte géographique. On parle ici de culture au sens où s'agence un ensemble de codes, d'informations et de manières d'être revendiqués comme distincts. « L'électro », c'est d'abord l'accès à un univers sonore. On n'écoute plus de la musique mais du son, amplifié par les psychotropes qui influent sur la perception subjective en même temps qu'ils participent du sentiment d'une interconnexion des individualités.

De nombreux trentenaires interrogés ont fait l'expérience de cette rencontre lors des premières sorties dans le contexte des raves des années 90, bien plus souvent qu'en contextes gais. Au-delà du goût pour une musique spécifique et la culture alternative associée, on peut faire l'hypothèse que la participation de jeunes gais à ce type de fête s'explique en partie en raison du caractère non sexué/sexuel ou d'une certaine neutralité sexuelle revendiquée comme qualité distinctive de ce milieu. La sexualité, quelle qu'elle soit, n'étant pas visiblement en jeu, elle a peut-être permis à de jeunes gais, dans une période d'indétermination ou de questionnement de leur identité sexuelle, de ne pas avoir à répondre aux attentes sociales vis-à-vis de l'expression de la virilité que l'on rencontre dans d'autres contextes festifs réunissant des jeunes du même âge. Les informateurs ayant assumé une identité homosexuelle à un âge plus précoce et vivant dans des grandes agglomérations comme Hugo ou Antony ont consommé les premières drogues « récréatives » dans les clubs gais. Pour d'autres, c'est le moment de l'arrivée dans une ville plus importante, parfois au moment de l'entrée à l'université qui autorisera l'expression de l'identité sexuelle et la découverte des substances psychoactives. Pour deux informateurs, c'est par le biais de leurs premiers jobs d'étudiants qu'ils rencontrent « le milieu de la nuit. »

On ne peut donc élaborer de scénario type de la rencontre des produits suivant les contextes. Si on note pour certains la relative simultanéité de l'affirmation de l'homosexualité, de la découverte du milieu gai et de la consommation de substances psychoactives, ceci n'est pas vrai pour tous. Plusieurs informateurs ont vécu leurs premières sorties en contextes gais et les premières expériences sexuelles durant plusieurs années sans consommer aucun produit illicite. En outre, la scène festive gaie est fortement diversifiée et l'accès aux produits psychoactifs n'est pas équivalent suivant les milieux.

L'expérimentation de substances psychoactives et plus particulièrement celle de l'ecstasy a eu lieu pour de nombreux informateurs alors qu'ils étaient en vacances dans un pays étranger, le plus souvent en contexte gai ; Barcelone ou Sitges pour les Toulousains, Londres, Bruxelles ou Berlin, pour les Parisiens. On peut alors supposer que le fait d'être dans un pays étranger, moment de parenthèse hors des cadres habituels, de mise à distance des normes sociales de référence, a pu faciliter le passage à l'acte ; d'autant que ces contextes sont réputés plus libéraux vis-à-vis de la consommation de drogues.

Enfin, les fêtes rituelles individuelles (anniversaires) ou nationales (Jour de l'an, 14 juillet, etc.) sont encore des événements propices à l'expérimentation de substances. Ce qui s'explique aisément par une large acceptation sociale des débordements (l'excès de consommation d'alcool notamment) dans ce type de contexte.

Quels que soient les parcours et les contextes, le trait commun à l'étape de la découverte des produits est, comme l'a montré Becker s'agissant des fumeurs de marijuana [71], l'initiation par les pairs dont l'influence joue différemment suivant l'âge du novice et la différence d'âge entre initiateur et initié.

L'initiation des plus jeunes par les plus âgés est un des traits récurrents des récits des premières prises de produits. La maîtrise supposée d'un produit dont on appréhende les effets rassure le novice au moment de passer à l'acte, l'initiateur se montrant souvent pédagogue.

« Si j'ai pu prendre par exemple de la coco et des ecstas, c'est parce que tout d'un coup, j'étais avec des gens dont j'avais l'impression au moins qu'ils maîtrisaient le truc tu vois. » (Stanislas). « J'étais au courant de tout. Eux m'avaient préparé. C'était un climat de confiance. » (Antony)

La relation de confiance avec l'initiateur est unanimement mise en avant en tant que condition nécessaire à la prise d'un nouveau produit, quel que soit l'âge des protagonistes. Lorsque le plus âgé initie le plus jeune, l'écart d'âge peut participer de la construction d'une relation de confiance. L'autre, au-delà de la maîtrise supposée du produit conférée par l'expérience, bénéficie des qualités associées par le sens commun à l'âge adulte, telle que la raison, le sens de la responsabilité, etc. Lorsqu'il n'y a pas de différence d'âge entre initiateur et initié, la perception des qualités propres au tiers introducteur, telle que le sérieux ou la situation sociale participe de la relation de confiance. Ainsi Paul, quarantenaire, raconte comment il a eu envie d'essayer l'ecstasy dans la perspective d'une soirée gaie en compagnie d'un couple d'amis qu'il décrit comme étant d'ordinaire plutôt sérieux, ayant une position sociale élevée et qu'il situe plutôt à droite de l'échiquier politique : *« Peut être qu'il y avait aussi un truc du genre : « Si eux aussi en prennent, c'est que ça va. » Il y avait quelque chose comme ça. »*

Outre la relation de confiance, la relation de séduction est un autre contexte propice à la découverte d'un produit :

« Et donc quand le mec nous a proposé une demi-pastille, on s'est dit « tiens ! pourquoi pas ? », toujours comme ça dans une espèce de candeur et on l'a pris. On l'a pris et on est parti rapidement, je crois que c'était à Anvers, dans une boîte. C'est rigolo mais moi je sentais du désir avec ce gars-là. Donc le fait qu'il me le propose, tu vois avec le désir qui monte et la séduction. Je crois qu'entre-temps, en plus, il m'avait pris la main chez lui. On s'était embrassés, tu vois, j'étais à fond ! Quoi vraiment le truc en plus romantique, tu vois et excitant ; où tu te retrouves dans un bel appart, lui entre deux portes, il te roule un gros patin. Ils te font super bien à bouffer. Ils te reçoivent comme des chefs et puis ils te proposent la demi-pastille. Tu te dis « ouais, pourquoi pas ? Finalement, ça va pas me tuer. » (François)

Dans un contexte où la prise de produit fait partie du « package » de la fête qui se vit en groupe, l'influence directe ou indirecte des pairs sur la continuation de la consommation de psychotropes est prégnante. Elle ne joue pas de la même manière suivant l'âge des personnes. On est sans doute plus enclin à répondre aux propositions-sollicitations lorsqu'on est plus jeune, en partie par souci de se conformer aux attentes du groupe autant que par goût de l'expérimentation. Sofiane se souvient de l'influence coercitive du milieu de la nuit toulousain qu'il fréquentait à l'âge de vingt ans :

« Ben justement il faut en prendre. Si t'en prends pas, t'es considéré comme un, ben comme une petite merde quoi. (...) T'es considéré comme quelqu'un de nul, qui sort de la campagne, de pas joyeux. T'es pas une personne qui s'éclate dans la vie. »

Il illustre encore l'attention portée au jugement des tiers à cet âge en relatant sa première prise de cocaïne et d'ecstasy à Sitges, haut lieu de la fête gais fréquentée par de nombreux toulousains :

« J'avais peur. Je me suis dit là, je passe à un autre stade. Après bon, je vais pas me dégonfler devant tout le monde, j'ai dit : « Allez va, je prends. » »

Fabrice, trentenaire, explique bien cette sorte d'inversion dans l'interprétation du refus de consommer, preuve de maturité, qui s'opère avec l'âge : « Je pense que quand t'es jeune tu y vas parce que tu veux pas être la niche de service qui prend rien. Alors qu'à un certain âge, comme aujourd'hui, quand tu dis non, tu sais très bien que tu vas pas donner au contraire une image que t'es à l'ouest ou que tu veux pas suivre. Non au contraire, et même les gens qui vont t'en proposer, qui en prennent, quand tu leur dis non, je pense que tu leur renvoies une image de quelqu'un de vachement sérieux et qui les dérange maintenant. Alors que quand t'es jeune, c'est toi qui as l'impression d'être nul. »

L'accès aux produits

L'argument semble d'évidence mais vaut d'être énoncé tant il a effectivement un impact tout au long de la carrière d'usage. L'opportunité de se voir offrir un comprimé d'ecstasy, un peu de cocaïne ou de GBL dans certains contextes festifs gais publics ou privés est aujourd'hui très grande, à l'instar d'autres contextes [15], tant ces produits sont accessibles à un coût de moins en moins élevé comme le soulignait déjà Astrid Fontaine sur la scène Rave il y a quelques années [7]. Les ressources financières peuvent certes, contribuer à limiter l'accès à certains produits (« *Moi j'adorerais prendre de la coke tout le temps mais c'est trop cher !* » Anatole) mais on a vu que de nombreux usagers ont accès aux produits sans les payer : les plus âgés paient pour les plus jeunes ; la séduction comme moyen d'accès ; le partage des produits entre amis, etc.

Au-delà des premières prises, le désir de poursuivre la consommation de la plupart des produits ne pose pas de problème particulier. On achètera en club de l'ecstasy et trouver l'intermédiaire susceptible de fournir directement les substances ou les renseignements adéquats en vue de l'achat de tout autre produit est un jeu d'enfant. Il suffit de demander autour de soi. Paul, cadre quarantenaire, consomme depuis environ deux ans des ecstasys dans le contexte de soirées mensuelles. Il décrit sa consommation comme étant occasionnelle, strictement en contextes festifs. S'il se dit raisonnable, il admet néanmoins que « l'effet de groupe » autant que son intérêt pour l'expérimentation des états modifiés de conscience ont peu à peu repoussé « les barrières » qu'il s'était fixées au moment de la découverte de l'ecstasy :

« Je vois bien que je m'informe. L'autre jour, je rencontre un couple à la soirée X qui avait pris ecstas et GHB. Je vois bien que je m'informe : « Comment tu l'as eu ? » Le type m'explique qu'il commande ça en Angleterre (via Internet). Donc j'imagine que je pose pas la question totalement par hasard. Si je la pose c'est en disant peut-être que si j'ai besoin etc., quand mon petit fournisseur d'ecstas est absent. Voilà (...) C'est pas spécialement cher (...) La drogue à portée de tous ! »

S'agissant de la cocaïne, décrite par tous les informateurs comme ayant un fort potentiel d'addiction au plan psychologique, la facilité d'accès (et son moindre coût) participe certainement du glissement vers une consommation abusive. Ce fait est évoqué par plusieurs informateurs dont l'un a arrêté la consommation lorsqu'il a rompu la relation avec l'homme avec lequel il vivait, qui revendait régulièrement ce produit pour payer sa propre consommation et stockait la poudre au domicile.

L'auto contrôle se traduit ainsi souvent par l'imposition de règles dont la plus commune est la décision de ne jamais acheter de substances. La plupart reconnaissent que le fait d'en avoir chez soi incite à la consommation.

Si de nombreux informateurs sont en capacité de limiter leurs consommations de substances, cela demande pour certains un effort particulier parce que l'usage est d'abord vécu comme une source de plaisir.

L'expérience subjective des effets du produit

On ne reviendra pas ici sur les effets attendus et perçus de chaque substance, développés au chapitre des produits de la fête. À noter toutefois un trait caractéristique de la consommation d'ecstasy : la recherche du « nirvana » atteint lors de la première prise. De nombreux informateurs mentionnent la recherche des effets « mythifiés » de la première expérience, devenant dès lors la mesure des effets attendus lors des prises suivantes :

« Bonne montée, facile à gérer ; accès d'euphorie, de speed, de dynamisme. J'étais à fond dans la musique, je trouvais tout parfait, tout génial. Le monde était super ! » (Antony). « Soirée gravée dans nos mémoires comme une espèce de... et le problème c'est que c'est devenu le truc à atteindre et qu'on a jamais retrouvé cette espèce de nirvana de la première fois. » (Sylvain)

Le fait que certains informateurs aient expérimenté l'ecstasy dans un contexte de vacances à l'étranger participe peut-être de la construction mythique de la première fois.

Si la recherche du plaisir est un moteur important de la consommation de nombreux produits, l'expérience du déplaisir n'est pas moins motrice dans l'arrêt de la consommation. C'est le cas de trois informateurs. Deux d'entre eux disent avoir ingéré un « mauvais ecsta » dont ils supposent qu'il contenait un produit de coupe inhabituel et qui dans les deux cas a entraîné des états d'angoisse et une insomnie persistante consécutive à la prise. Ils ont tous deux arrêté depuis la consommation de ce produit. On peut se demander si le « dégoût » d'un produit suscité par une mauvaise expérience n'est pas motivé par d'autres facteurs plus complexes et si l'usager n'est pas, en réalité, prêt à l'arrêt de la consommation lorsque survient l'incident. On note néanmoins que celui-ci joue a minima le rôle d'un déclencheur.

Le troisième informateur a quant à lui absorbé un demi-gramme de cocaïne en une seule prise (directement dans le paquet) et s'est trouvé, lorsqu'il a pris conscience de la quantité absorbée, littéralement submergé par un sentiment de peur panique qui a duré durant plusieurs heures et qui, dit-il, est survenu à nouveau plusieurs fois au cours du mois suivant la prise. L'expérience a eu pour effet l'arrêt de la consommation de tout produit pendant plusieurs mois puis une reprise très occasionnelle, non sans crainte.

L'influence des pairs sur la consommation

Au-delà des « effets de groupe » décrits lors de la découverte des produits, la fréquentation régulière d'un groupe de pairs consommateurs de psychotropes constitue certainement un moteur dans la consommation de chacun des membres tout au long de la carrière d'usage. Il faut toutefois souligner le rôle joué par le groupe en terme de gestion ou de limitation de la consommation des produits, comme le notait Fontaine dans le contexte des raves. On a pu constater que l'usage en groupe s'accompagne le plus souvent de règles dont le but peut être défini comme étant la consommation d'un psychotrope dans les meilleures conditions possibles. Autrement dit la limitation de la consommation est une visée nécessaire au bon déroulement de la soirée. Nul n'a intérêt à ce que l'un des membres soit affecté négativement par les psychotropes. La qualité des produits, la quantité absorbée, les modes et les conditions de la prise autant que l'état psychique de l'utilisateur sont généralement pris en compte par les pairs afin de minimiser les risques d'incidents. Ainsi, l'achat collectif d'un produit ne vise pas seulement à la minimisation de son coût. La qualité de la substance n'est pas moins en jeu, surtout lorsqu'elle contient des produits de coupe (cocaïne) ou que sa composition est incertaine (ecstasy). L'une des règles afférente est par exemple d'éviter d'acheter des produits dans un lieu public. Lorsqu'on déroge à la règle, on a vu que s'agissant de l'achat d'ecstasys en club, le produit sera testé par le groupe, en commençant par l'absorption d'une quantité limitée, donnant lieu à l'évaluation des effets avant une prise ultérieure. S'agissant de la découverte d'un nouveau produit par un membre du groupe et plus particulièrement lorsque la substance est réputée dangereuse, les autres membres imposent souvent des règles strictes d'usage. L'expérience d'Antony est à cet égard exemplaire. Il intègre à 18 ans un groupe de trentenaires rencontré en contexte festif. Ceux-ci l'initient à l'ecstasy et à la cocaïne. Antony a un fort désir d'expérimenter des drogues qu'il associe à « un fond autodestructeur. » Il relate ainsi son expérience de l'héroïne, au terme de deux années de consommation festive avec ce groupe :

« Première expérience d'héro en shoot. Et c'était la drogue dont j'avais le plus envie et celle qui m'a fait l'effet le plus satisfaisant. (...) On y est venu assez tard parce que les amis avec qui je prenais les drogues étaient aussi devenus des vrais amis. On se voyait pas uniquement pour prendre des drogues. (...) Et eux, ils avaient eu un passé dans l'héro pas marrant. Tous avaient abusé à un moment donné, à faire des conneries, c'est-à-dire à escroquer les amis, à plaquer les boulots alors qu'il aurait pas fallu, des choses comme ça. (...) Et quand on en est venu à parler d'héro ; le truc pour eux c'était toujours un peu de me chapoter. C'est-à-dire « Antony, il faut prendre des trucs dans une ambiance festive. Si on en prend, il faut toujours que ce soit pour faire la fête, jamais tout seul dans son coin. » (...) Pour moi, c'est des gens qui avaient un rapport très sain avec

les drogues. Quelquefois, ils avaient un peu tendance à me forcer la main « Allez, fais pas ton enfant, prends-moi cet ecsta ! » (...) Mais ils ont jamais forcé la dose. (...) Donc quand on a commencé à parler d'héroïne, parce que j'avais envie d'essayer, parce qu'eux avaient envie d'essayer ; ils se sont dit : « On en prend mais il faut qu'on se jure qu'on n'en prendra qu'entre nous... juré, craché. »

Antony fera donc l'expérience avec son groupe d'amis, pendant l'été, à quatre ou cinq reprises. L'héroïne est la drogue dont l'effet, comparativement à tout autre produit est celui qui lui convient le mieux. Il ne réitère pourtant pas l'expérience. D'une part il a peur de trop aimer ça, d'autre part, il ne peut déroger à la règle fixée par le groupe de pairs avec lequel il partage un usage de drogue strictement festif. Peu après cette expérience, il cessera totalement la consommation de toute drogue illicite. Ces amis, beaucoup plus âgés, les seuls avec lesquels il consomme des substances psychoactives, jouent un rôle déterminant au plan de l'initiation à la consommation comme au plan de sa limitation. Antony identifie très tôt son désir d'expérimenter l'héroïne, attiré par l'image « destroy » qui lui est associée. Au moment de la rencontre avec le groupe, la consommation de drogue et le passé de « junky » de ses membres est certainement un élément qui l'incitera à nouer des liens plus étroits avec ceux dont l'expérience le rassure au moment de l'initiation. C'est pourtant la relation de confiance établie dans le rapport d'initiation aux substances qui jouera comme frein à la poursuite de la consommation de l'héroïne. C'est bien la transmission de l'expérience de l'abus de ce produit par les membres du groupe et leur posture d'initiateurs vis-à-vis du jeune homme qui in fine le convaincront de ne pas poursuivre l'expérience plus longtemps.

L'arrêt de l'usage de substances en contexte festif s'accompagne, pour Antony comme pour les autres informateurs qui ont cessé momentanément la consommation de psychotropes, par une prise de distance avec le groupe d'amis avec lequel il consommait ces produits.

Dans son cas, différents facteurs se sont agencés pour d'abord limiter la consommation de psychotropes et par suite pour motiver la décision de l'arrêt de l'usage puis son actualisation : la diversité de son réseau relationnel, un mode de vie limitant les sorties en contextes festifs à une soirée par semaine, l'investissement dans une nouvelle formation, le fait qu'il vive une relation amoureuse avec un homme qui ne consomme pas de psychotropes. On retrouve des facteurs semblables à l'œuvre dans la gestion de la consommation de psychoactifs de la plupart des personnes interrogées.

L'étendue et la diversité du réseau relationnel de l'usager

L'usage de produits psychoactifs licites et illicites est le plus souvent perçu par les informateurs en tant que vecteur de lien social :

« Si on fait tourner des joints, si on s'offre des coups à boire, si on se prend un rail de coke ensemble, c'est parce qu'il y a du ensemble, c'est parce que ça crée du, je vais faire une phrase de sociologue à la con, ça crée du lien social quoi, tu vois ce que je veux dire. C'est pour pouvoir rencontrer des gens qu'on échange des produits ou qu'on en consomme ensemble, c'est comme manger ensemble. » (Stanislas)

Tous les consommateurs ne disposent pas des mêmes ressources pour limiter ou arrêter la consommation dans la situation typique où ils sortent de plus en plus fréquemment, augmentent leur consommation de psychotropes pour suivre le rythme des sorties et commencent à en être affectés négativement. Comme le constate un professionnel parisien *« Arrêter les drogues, c'est pas le plus dur. C'est la rupture sociale que ça engendre la difficulté. »* La fréquentation exclusive d'un réseau amical en contexte festif a indéniablement une influence sur la fréquence de l'usage. Bertrand s'est trouvé dans cette situation lorsqu'il arrive à Paris à vingt ans, découvre le Marais, s'y constitue un réseau d'amis qu'il voit régulièrement dans les bars et avec lesquels il sort. Il vit alors sa première relation amoureuse avec un polyconsommateur. S'il fait l'effort d'aller au lycée, il n'y trouve aucun intérêt et ne développe pas de nouvelles relations dans ce cadre. La limitation du réseau relationnel à un groupe de personnes consommant des psychotropes en contextes festifs renforce, en l'absence d'autres activités ou d'autres cadres de référence, l'immersion dans la fête.

La fréquence des sorties en contexte festif gai

« Il y a beaucoup de gens dont c'est le quotidien absolu (...) C'est très facile de s'immerger dans cet univers-là. » (Anatole)

Bertrand vit alors une période de deux ans pendant laquelle la fréquence des sorties s'intensifie :

« Je sais qu'à un moment donné je sortais, pas parce que j'avais envie de sortir, faut pas rêver, c'est parce que j'avais envie de me défoncer. Quand c'était vraiment répétitif, répétitif ; quand tu commences à sortir le jeudi soir et tout ça, du jeudi au dimanche, t'as une vie, tu sais plus où est le jour où est la nuit. Au début tu le fais parce que c'est rigolo, tu découvres, c'est rigolo. Tu refais parce que ça te plaît toujours. Et à un moment donné, tu le fais, surtout avec des drogues festives, finalement tu fais la fête pour te droguer. La preuve, c'est que tu fais plus la fête sans te droguer. »

Ne plus faire la fête sans se droguer est, du point de vue des informateurs le signe de la perte de contrôle de la consommation. Plusieurs d'entre eux ont vécu ou vivent encore des périodes d'abus de la consommation associé à la fête :

« À un moment donné, j'ai senti que je ne sortais plus aussi pour écouter du son mais pour me défoncer, clairement, pour l'état de 1ère fois, que j'ai eu par la suite, et que j'arrivais plus à trouver. » (François). « Mais après c'est au bout d'un moment, quand tu te rends compte que t'en as pas et que t'en as besoin, c'est là où la sonnette d'alarme s'allume. Après tu sais plus faire la fête sans. » (Sofiane). « À la rigueur, c'est même le truc qui te motive. Je vais me refaire une ligne donc ok je ressors ; c'est pas l'idée de ressortir je pense. Quand tu t'es fait la soirée coke, t'arrêtes plus. De toute façon, tu pourrais en reprendre au petit-déjeuner, ça te gênerait pas donc... Oui je crois que c'est plus l'idée de se dire « Ouais on va s'en remettre une avant de ressortir ! » que l'idée de dire « On retourne faire la fête » puisque de toute façon on en peut plus. » (Fabrice).

« Ouais mais ça me fait rire là-dessus, les gens ils se voilent. Ils te disent « je suis pas dépendant. » Ok t'es pas dépendant de la drogue. Par contre dès que le week-end arrive, tu vas y penser et toute la semaine tu vas être conditionné par quoi ? Par le week-end qui arrive. Même si t'en prends pas la semaine, t'es dépendant. (...) Parce que tu peux plus sortir sans. Et t'es dépendant de cette bulle d'air du week-end, où tu sais que lundi, mardi, mercredi, jeudi, tu vas pfouh, tu vois ça va être dur. Le vendredi ça va être super facile parce que voilà, tu sais que c'est le week-end. » (Samuel)

Placer la fête au cœur de son mode de vie rend nécessaire la prise de psychotropes, au minimum d'alcool, d'abord pour « tenir » : « Tu tiens pas plus de deux-trois heures en boîte si tu as pas pris quelque chose. » (Pedro). Au-delà des effets stimulants des produits annihilant la sensation de fatigue, il s'agit aussi, en contexte gai, de tenir son rôle sous le regard-jugement permanent des autres, partenaires potentiels. Être beau, avoir l'air en forme, être sûr de soi, être léger, être drôle, tenir toute la nuit. Dans ce contexte, l'usage de produits psychoactifs peut être envisagé comme une conduite dopante, telle que définie par Patrick Laure, « à des fins de performance », « une aide face à un obstacle ou dans une situation perçue comme difficile. » ; c'est-à-dire comme « des conduites de prévention de l'échec. » [9] Dans un contexte où les jeux de regards tiennent lieu de préliminaire à l'excitation sexuelle, on mesure l'intérêt de consommer des produits comme l'ecstasy qui « habille » en donnant de soi une image enjouée, dynamique, l'image d'un corps libéré, détendu, et surtout qui à l'instar de la cocaïne, renforce l'assurance sur un marché des rencontres concurrentiel : « Les trois-quarts, de toute façon, si tu leur donnes rien, ils sont pas du tout sûrs d'eux. » (Fabrice)

Or la consommation de nombreux produits semble induire à long terme des états accentués d'anxiété, de déprime, d'irritabilité, etc., favorisant la consommation. Lorsqu'il devient trop régulier, l'usage de psychotropes favorise peu le développement d'autres activités et l'ouverture à un autre type de sociabilité :

« Ils ont l'impression d'être fort mais quand tu les vois et qu'ils ont rien pris, ils sont super tristes parce qu'ils ont l'impression qu'ils ont rien et que leur vie est rien parce qu'ils font rien. » (Fabrice)

La situation sociale et professionnelle

Lorsqu'on demande à Anatole, qui comme ses amis sort occasionnellement et consomme des psychotropes dans ce contexte, la raison pour laquelle son groupe de pairs semble gérer sa consommation de psychotropes, il répond spontanément : « Ils ont une vie ailleurs. L'espace festif est séparé de leur vie quotidienne. » L'idée d'une vie en dehors de l'espace festif inclut différents éléments. Le premier d'entre eux ayant un effet direct et indirect sur la fréquence des sorties comme sur la consommation est la situation sociale et professionnelle.

D'abord le fait d'avoir un travail induit un minimum de contraintes qui incitent à réguler la consommation, pour peu que celui-ci ne soit pas en rapport avec la vie nocturne. Michel se souvient ainsi de l'époque où il était au chômage, sortait beaucoup et pouvait consommer jusqu'à vingt comprimés d'ecstasy durant le week-end :

« À l'époque, je le payais pas. (...) Je travaillais pas donc fatigué mais je dormais. Je récupérais. (...) C'est simple maintenant oui un, voilà, c'est comme ça. C'est un, point. Au-delà c'est plus possible sinon tu le paies mardi, tu le paies également le mercredi et si tu passes à trois, tu le paies mardi, mercredi, jeudi. »

Mais la seule contrainte horaire n'est pas suffisante pour modifier durablement le rythme des sorties et des consommations comme en témoigne Alain, devenu lui aussi un consommateur occasionnel :

« Cette volonté d'arrêter de me défoncer, c'est parce que j'ai un boulot maintenant qui me demande d'être au top de mes capacités. Tout dépend du boulot. Quand j'étais vendeur, ça me posait pas de problème de me défoncer. Maintenant je suis dans une phase ascendante, je peux plus me permettre. »

Il s'agit donc d'être inscrit dans une temporalité mais aussi de donner du sens à sa vie, ce qui inclut un travail ou des activités qui suscitent de l'intérêt, un minimum d'investissement personnel et de reconnaissance sociale. Lorsqu'Antony décide d'arrêter la consommation de produit et malgré le fait qu'une part de son activité a lieu dans le contexte de soirées, il change d'orientation professionnelle. Il était auparavant à l'université et commençait à imputer aux effets de l'ecstasy un ensemble de difficultés nouvelles comme le stress lors des examens ou la difficulté à se concentrer. L'arrêt de la consommation correspond au moment où il décide d'entrer dans une école professionnelle

mais aussi où il s'installe chez son ami qui lui, ne consomme aucun psychotrope. Cette relation l'avait précédemment « obligé » à limiter la prise de substances à une soirée par semaine, ce qui a certainement contribué à faciliter l'arrêt. D'une manière générale, on constate l'incidence de l'état de la vie affective des informateurs sur le rythme des sorties en contextes festifs comme sur l'usage de psychotropes.

La vie affective de l'usager

Le célibat ou la vie de couple a souvent un impact direct sur la fréquence et la nature des sorties et des loisirs, plus ou moins propices à la consommation de substances, ainsi que sur les modes et la fréquence des relations sexuelles furtives incluant ou pas l'usage de produits. La vie de couple induit généralement dans un premier temps la limitation ou l'arrêt des sorties et peut, après quelques années, amener à une nouvelle phase festive, en vue de la recherche de partenaires furtifs. Ceci sera toutefois peut-être de moins en moins vrai avec le développement d'Internet comme outil de rencontres, très utilisé par les informateurs trentenaires, totalement intégré par les plus jeunes.

Dans le contexte d'une relation amoureuse n'impliquant pas nécessairement de vie commune, on constate que le rapport de force au sein de la relation peut jouer tant en faveur de la limitation qu'en faveur de l'augmentation de la consommation de substances psychoactives. Celui des deux qui aime le moins et consomme le plus de psychotrope peut entraîner chez l'autre une plus grande consommation ; celui qui aime le moins et consomme le moins peut amener l'autre à diminuer sa consommation. Le parcours de Bertrand illustre bien ces deux tendances. Il est à 20 ans amoureux d'un homme plus âgé qu'il admire et augmente sa consommation de produits pour suivre l'autre. Inversement, quelques années plus tard, il décide d'arrêter l'usage abusif de cocaïne lorsqu'il rencontre un homme qui ne consomme pas de substances psychoactives.

Il s'agit de tendances observées à l'examen de l'ensemble des entretiens. Dans certaines situations, un déséquilibre perdure entre les fréquences de consommation des deux partenaires. Il est rarement bien vécu par celui des deux qui consomme le moins. Deux informateurs relatant cette situation disent avoir vécu la dépendance du compagnon au produit comme une situation de concurrence :

« Des fois on passe après le produit. C'est un rapport à trois. Ça, c'est extrêmement difficile. (...) Et ça, c'est le plus dur des fois parce que t'es impuissant. »

Dans tous les cas, la rencontre entre consommateurs et non-consommateurs est souvent décrite comme non fortuite par les informateurs. Bertrand qui connaît

sa propension à abuser des psychotropes déclare être surtout attiré par des hommes qui ne consomment pas de substances, très conscient de l'impact qu'une telle relation peut avoir sur sa consommation.

Hugo qui au contraire revendique positivement l'usage de substances psychoactives explique qu'il lui semble difficile de vivre une relation avec un homme qui ne consomme pas de psychotropes :

« C'est clair qu'un mec qui se drogue pas, ben je vais avoir plus de mal à tomber amoureux de lui quoi. Parce que forcément ça induit des trucs sur toi quoi. Que ce soit ta manière d'aborder le plaisir, ta vie. Donc le sens que tu as de la vie va différer si tu te drogues pas. »

L'usage des produits dans le cadre de l'activité sexuelle

« Pour moi, les drogues, par rapport à ma propre consommation, c'est soit le truc pour me défoncer en boîte, pour m'amuser en boîte, soit pour baiser, en gros. Mais après, je dirais que les deux peuvent être interprétés, inclus dans le milieu du festif parce souvent c'est lié. Souvent, quand tu sors en boîte, tu rencontres un mec donc.. (rires) Il y a beaucoup de gens qui sortent pour baiser, clair. Surtout ces gens-là qui disent : « Les backrooms, c'est glauque ! » Où est-ce qu'ils rencontrent ? Ils rencontrent en boîte. » (Hugo)

La consommation des substances psychoactives est sous de nombreux aspects comparable à celle observée dans d'autres contextes festifs. À l'exception des poppers, la plupart des substances furent découvertes par les informateurs en contextes festifs. Toutefois, certains d'entre eux perçoivent une évolution du rapport à l'usage, aujourd'hui plus directement en relation avec l'activité sexuelle :

« Et après (l'usage festif) c'est là qu'est arrivé le concept baiser sous X parce que les sensations étaient formidables. (...) Je pense qu'elle (la drogue) était d'abord pour la fête et après on s'est rendu compte que, en tout cas pour moi c'est ce qui s'est passé : à chaque fois que j'étais sous tase, on baisait avec un mec dont j'étais amoureux en plus. Donc c'était une espèce d'osmose pas possible. Après oui j'ai passé le cap où je l'utilisais, de toute façon c'est une espèce de rituel. On sort, on danse, on prend des trucs, on rentre, on baise. (...) C'est pour ça à un certain moment (en club), il y a tout le monde qui cherche tout le monde. » (Pedro)

L'idée du « rituel » associant sortie festive, usage de substances et sexualité est également soutenue, a contrario, par deux informateurs, l'un Parisien l'autre Toulousain, expliquant qu'ils préfèrent parfois sortir et se droguer avec

leur groupe d'amis hétérosexuels parce que la fête peut se poursuivre après le club chez l'un d'entre eux sans qu'elle conduise obligatoirement aux relations sexuelles, ce qui selon eux serait le cas s'ils se trouvaient en after dans un contexte privé exclusivement gai.

On a vu que le déroulement d'une soirée type à Paris comme à Sitges inclut des moments de consommation sexuelle, de même que la description des effets attendus des produits inclut de nombreux commentaires relatifs aux effets sur l'activité sexuelle. Si tous n'associent pas usage et sexualité, on ne peut que constater le développement depuis quelques années, d'une part des soirées à thématiques sexuelles en contextes publics⁵⁷, d'autre part des parties sexuelles en appartements, les unes comme les autres étant souvent associées à la consommation de psychotropes. En outre, de nombreux informateurs disent rencontrer des hommes qui ne fréquentent pas l'espace festif public et consomment des psychotropes exclusivement en contexte sexuel. Plusieurs témoignages font état du glissement progressif de la fréquence d'usage qui devient systématique lorsqu'il est associé à l'activité sexuelle, conduisant certains à se sentir incapable de revivre une sexualité sans produits. Cette problématique spécifique complique d'avantage la gestion de l'usage.

Pour appréhender la relation entre consommations de substances psychoactives et activité sexuelle, préalablement à l'examen de son articulation avec les prises de risques sexuels, les usagers ont été interrogés quant aux effets perçus et attendus des psychotropes sur l'activité sexuelle dans différents contextes et à différents moments de leur « carrière sexuelle. »

57. « Et ça partage pas mal aussi (les produits). Sous couvert puisque a priori, l'établissement n'est pas au courant, tout au moins il fait semblant de pas l'être, c'est toujours pareil. » (Sylvain)

USAGES DE SUBSTANCES PSYCHOACTIVES ET COMPORTEMENTS SEXUELS À RISQUE

USAGES DE PRODUITS PSYCHOACTIFS ET SEXUALITÉS

Comme le rappelle Joseph L. Lévy dans son introduction au dossier de la revue *Drogue, santé et société* consacré aux usages de psychotropes associés à la sexualité, « L'une des fonctions importantes associées à l'usage des drogues et de l'alcool renvoie à la régulation de l'expression de la sexualité, et ce, tant dans les sociétés traditionnelles que dans les sociétés modernes. » [19, 5]. L'action supposée ou réelle des plantes et des produits sur le désir, la sensibilité corporelle, l'excitation, le plaisir ou la réduction des inhibitions est ancienne et ne suscite pas moins l'intérêt des contemporains. De même les médicaments dont on a découvert les effets sur la sexualité ont intégré le lot des drogues illicites récréatives. Lévy et Garnier rappellent ainsi que la méthaqualone, initialement conçue contre la malaria fut très appréciée dans les années 70 pour ses effets aphrodisiaques. Ce phénomène est encore renforcé à partir des années 80, lorsque la recherche pharmaceutique s'oriente plus directement vers le traitement des dysfonctions sexuelles masculines [20]. La consommation de substances psychoactives en contextes sexuels n'est pas propre aux gays même si elle est plus présente dans certains sous-groupes [24, 67]. Néanmoins les hommes rencontrés sur ce terrain ayant un usage sexuel de psychotropes en parlent sans difficulté, le revendiquent parfois. C'est précisément parce que certains gays consommateurs de produits, notamment en contextes festifs, affichent un rapport « décomplexé » tant vis-à-vis de l'usage que de la sexualité, qu'ils sont dans le cadre de cette étude des informateurs précieux. La perception subjective des effets des substances sur le désir, le plaisir et la réponse sexuelle sont des éléments déterminants dans la compréhension de l'usage en relation avec l'activité sexuelle. Lévy et Garnier rappellent en effet que la diversité et la complexité de l'action des psychotropes sur la sexualité sont tout autant affaire de dosage et de durée d'usage que de contextes et dépendent plus largement de facteurs d'ordre culturels et psychosociaux. [20]

Comprendre les sens et les fonctions que revêt l'usage de psychotropes en relation avec la sexualité du point de vue des informateurs suivant les contextes et les situations, est enfin un préalable nécessaire si l'on veut explorer la question complexe du rapport entre prises de produits psychoactifs et prises de risques sexuels.

Il faut d'abord rappeler quelques éléments du contexte normatif référent (ce que les autres font ou ce qu'il faut faire) en matière de sexualité parmi les « clubbers » consommateurs de substances psychoactives.

Rappel du cadre idéologique normatif

Au plan idéologique, la valorisation d'un rapport « libéré » à la sexualité incluant la capacité à dissocier activité sexuelle et sentiments est un énoncé revendiqué par la majorité des informateurs.

« C'est toute la différence, on s'encombre pas de tout l'apanage, de la procédure, du protocole, voilà, de séduction. (...) on a autre chose à faire. (...) On s'emmerde plus. T'en as envie, j'en ai envie, on y va. » (Rodrigue)

C'est aussi ce que constatent deux informateurs travaillant avec de jeunes gays en difficultés : *« Ils veulent pas forcément de préliminaires. Ils veulent pas forcément de caresses. Et pour ça, il faut aussi la consommation de psychotropes qui va avec : ça va plus vite, tu penses à autre chose ; t'es dans une excitation. Ça te permet de travailler l'excitation en même temps que ça se passe. Quand c'est fait, c'est fait. »*

La valorisation de la virilité est un autre élément récurrent.

« La mode actuelle c'est : gonflette, Musclor, GHB. On disait de certains pédés des années 90 qu'ils avaient le « look hétéro » On ne dit plus look hétéro parce que la virilité est la norme. On désigne plutôt les folles, les folasses. La mode des folles est passée. » (Pedro)

« Le culte de la performance » donnant son titre au deuxième numéro de la revue d'information et de prévention « Prends-moi Mag »⁵⁸ n'est pas moins prégnant, directement et indirectement dans les discours autour de la sexualité. Cette idée réfère aux représentations des images, des corps et des pratiques sexuelles telles que véhiculées par certains films pornographiques⁵⁹ et renvoie à la taille du sexe, à la mise en scène de l'hyper virilité autant qu'à la capacité d'endurance de « l'actif » au cours de l'acte sexuel. Ces référents deviennent

58. <http://www.prendsmoi-mag.fr/>

59. Notamment les productions "Falcon".

normatifs dans certains contextes et notamment celui des rencontres et des échanges via Internet. Ainsi, un informateur parisien et un autre toulousain racontent qu'il leur est arrivé de se connecter sur la toile dans la perspective d'une relation sexuelle. Ils souhaitaient tous deux adopter un rôle « actif » mais n'ont pas osé se présenter comme tel, contrarié par l'idée qu'ils n'avaient pas le profil pour prétendre satisfaire l'autre (apparence physique, taille du sexe, etc.).

« Mais c'est aussi en plus ce qu'on véhicule dans les sites gais, dans les pornos aussi. C'est que ça a l'air tellement simple d'un autre côté, quand tu vois les films pornos, quand tu vois comment ça chat. Tu te dis mais t'as vraiment affaire maintenant à des professionnels de la queue quoi. » (François)

Les « professionnels » font écho au développement d'un « marketing sexuel ».

« Mais c'est du marketing. C'est du marché, c'est des segments de marché. C'est un truc bateau mais on est dans une économie du sexe. » (Paul)

Il semble qu'on soit passé de la consommation sexuelle à une offre par segments de marché dans un contexte où l'hyper spécialisation des pratiques est favorisée par le développement d'Internet, la profusion de l'offre (sites et soirées) et par suite sa propre spécialisation. Ainsi Xavier compare la rencontre d'un homme sur Internet pour « un plan cul » à la commande d'une pizza : « *Si j'ai demandé avec anchois, je veux ce que j'ai commandé et pas autre chose.* »

Si les repères normatifs de la sexualité ont évolué de manière plus large, caractérisés par une individualisation croissante [159], le développement d'Internet constitue un bouleversement majeur tant au niveau de l'apprentissage, des pratiques, des modèles référents que des modes de rencontre et de sociabilité.

« Internet change tout... dans le moyen de rencontre, dans les lieux de rencontre, dans l'acceptation d'une sexualité différente et du coup tu vas aller plus loin. C'est quand tu vois en fait que tu comprends (rires). » (Bertrand)

L'Enquête Presse Gay 2004 constate la hausse de fréquentation de la toile par rapport à son édition de 2000, passant de 17,7 % à 35,1 %, parallèlement à la baisse continue des fréquentations des bars et des discothèques sans backroom (de 42,8 % en 1997 à 32,1 % en 2004). L'usage d'Internet et son impact sur l'évolution de la sexualité intéressent de plus en plus les sciences sociales. Leobon et Frigault déclarent ainsi : « *Échappant à la pression normative visant à la régulation sociale de la sexualité, le réseau est donc propice à l'expression de la diversité des sexualités entre hommes.* » [59]

Un informateur clé de plus de cinquante ans se souvient de son adolescence, de l'époque où rencontrer un homme, c'était « rencontrer un monde. » D'un désir impensable et sans représentation à l'hyper spécialisation des pratiques, différentes étapes ont marqué cette évolution que décrit un autre informateur clé :

« Moi j'ai un point de vue là-dessus, ça me fait chier parce que moi dans ma sexualité ou celle des autres... J'ai trente-huit balais, j'ai commencé une sexualité sans aucune case actif-passif, parce que je crois qu'il y avait pas de moyens de communication, on draguait en live. Soit sur un lieu de drague, soit dans un restaurant, soit dans un bar, soit au sauna. Donc je veux dire c'était le feeling, il y avait une alchimie, il y avait une séduction. Après les premiers lieux d'échange, ça a été le minitel. Le minitel, t'es derrière un écran, t'es caché. Tu peux là vraiment demander au mec, parce que là de toute façon, le cul étant l'objet que tu recherches (...) c'est comme un catalogue finalement. Quelles sont tes spécificités, quitte à dialoguer avec quinze mecs, autant que je me connecte avec ceux avec qui... Tu vois ce que je veux dire ? Après il y a eu le minitel, le réseau téléphonique, Internet maintenant où on est de plus dans des modes multimédias de communication et de recherche de cul. (...) Donc je pense que ça, ça joue vachement, cette mise en boîte, les cases de pratiques effectivement. Et moi ça m'a surpris, il y a pas très longtemps, j'étais à X dans un bar, où carrément au bout de dix minutes de séduction avec un mec qui me parle il va me poser la question t'es actif ou passif. Tu vois c'est devenu du langage, une question normale à poser. Avant tu disais « t'habites chez tes parents ? », maintenant « t'es actif ou t'es passif ? ». Alors que là, ça sortait de derrière un écran. Ça venait dans un lieu convivial. »

Lorsqu'on interroge les hommes de plus de trente-cinq ans, les avis sont contrastés, souvent nuancés quant à l'apport de l'outil Internet. Au registre des énoncés positifs : au moment de l'entrée dans la sexualité, l'accès à une multitude d'images, de référents positifs, de possibilité d'identifications à d'autres semblables et de communication grâce aux chats, une aide aussi à l'apprentissage des pratiques. Le net est également perçu comme une source d'informations relatives à la sociabilité gaie et aux questions de santé (notamment prévention VIH et IST). S'agissant de l'outil en tant que moyen de rencontres, on valorise volontiers l'aspect fonctionnel : « tu vas pas perdre trois heures à draguer, à payer des verres pour te rendre compte au final que vous êtes pas compatibles. » (Pedro). Sa fonction de réassurance que confère l'annonce, voire la scénarisation des désirs et des pratiques avant la rencontre et le passage à l'acte.

Au registre des énoncés négatifs : le caractère superficiel du mode de rencontre, limité à une photo, l'agressivité des échanges qu'autorise l'absence de face à face (ceci serait moins vrai sur les sites les plus spécialisés, SM60 ou

bareback⁶¹), la nécessité de prédéfinir ses pratiques et ses goûts, une certaine nostalgie pour la séduction. Rodrigue qui revendique par ailleurs la distinction entre sentiments et relations sexuelles en tant qu'elle est un acquis caractéristique de « la culture gaie », nuance cependant son propos :

« (les sentiments) C'est une utopie pour tout le monde parce qu'en même temps, c'est tellement agréable de dire : « Viens, on va baiser ; on va baiser tout de suite. » Et en même temps, c'est tellement frustrant justement parce qu'il y a pas ce lien-là. On a besoin du lien pour se rassurer. On a beau dire ce qu'on veut, la sexualité, c'est une chambre de décompression et en même temps, c'est ce qui renvoie au plus intime de nous. Et si au travers de la sexualité, je suis pas reconnu en tant que personne, simplement comme un objet parce qu'on veut ma bite ou mon cul, il y a quand même une négation ; je suis qu'une bite ou qu'un cul. Même s'il y a cette jouissance, cette facilité de hop tout de suite on baise là sur le bureau, sympa, etc., jouissif à l'instant T, bon. Je dirais un peu comme les drogues, après derrière il faut assumer le truc parce que l'autre se casse. »

La capacité à « consommer » du sexe dépend d'un ensemble complexe de facteurs tels que l'âge, l'état psychique, l'état affectif, la relation à la sexualité, l'expérience, etc. et peut varier pour une même personne au cours du temps.

Dans le contexte de rencontres furtives comme dans d'autres contextes sexuels, les psychotropes jouent différentes fonctions dont le dénominateur commun est d'abord leur action réelle ou supposée sur les inhibitions.

Usage et inhibitions sexuelles⁶² : « je est un autre »

« La drogue a bon dos aussi parce que grâce à la drogue, tu peux être aussi quelqu'un d'autre. » (François)

L'usage pour faciliter la rencontre de partenaires occasionnels

Renforcer l'assurance, la confiance, l'estime de soi ; annihiler la peur du rejet ; favoriser l'expression du désir

Rien de révolutionnaire dans ce registre, boire un verre pour « se donner du courage » lorsqu'il s'agit d'entrer en relation avec quelqu'un qui nous plaît est depuis longtemps éprouvé, dans tout type de contexte festif. Comme on l'a vu précédemment, la plupart des drogues illicites assurent les mêmes fonctions,

60. Sado-masochiste.

61. Bareback, barebacking : Sexualité volontairement non protégée et revendiquée comme telle.

62. L'analyse puis l'exposé des différentes fonctions et représentations associées à l'usage de substance en relation avec l'activité sexuelle induit une nécessaire dissociation d'éléments qui se trouvent en réalité le plus souvent inextricablement mêlés.

particulièrement dans un contexte où la prise d'alcool et/ou de produits est généralisée :

« Après, tout seul, c'est un peu difficile d'aller voir le gars, sauf quand tu commences à être un peu pété, que tu as le sourire facile ; à ce moment les gars viennent aussi un peu vers toi. » (Bernard)

« Ça t'embête pas si tu te prends une claque, si la personne te dit « non, tu m'intéresses pas » C'est pas grave. » (Sofiane)

Si dans ce type de contextes, les jeux de regards peuvent suffire à établir le contact et tenir lieu de préliminaires, l'expression du désir est aussi verbale et les substances semblent, dans certains cas, favoriser cette expression :

« Je vais exprimer ce que je ressens alors qu'à jeun, je pourrais pas l'exprimer. Ce côté déverrouillage. C'est de l'action, mais c'est aussi dans le rapport. Oser affirmer, pas rester enfermé, communiquer avec l'autre sur des choses qui sont quand même très intimes. Dire à un mec : « J'ai envie de te baiser. » (...) Un mec qui est dans le même état que toi, il va pas se sentir agressé. Il te répond, il te répond pas, voilà. Il y a un côté qui est, voilà, très peace and love. » (Rodrigue)

Garantir le désir, l'excitation, le plaisir avec un partenaire suscitant peu ou pas de désir.

« Mais parce que dans la baise quotidienne, toxico, tu baises pas non plus qu'avec des mecs qui te plaisent vraiment. » (Bertrand)

Les ressorts subjectifs du désir sont multiples et complexes, les facteurs susceptibles de l'entraver ne le sont pas moins. Combien de récits de rencontres furtives suite à une prise de contact via Internet (une photo et quelques minutes de chat) qui s'avèrent décevantes en situation de face à face. Il suffit d'un détail. L'idéal partagé par les clubbers en quête d'aventure sexuelle, est évidemment la rencontre d'un ou de plusieurs hommes suscitant du désir, mais cela ne se produit pas toujours.

L'usage de substance en contexte festif, en tant qu'il modifie l'état de conscience, le rapport à soi et à autrui, peut rendre désirable quiconque, pour peu que l'usager soit déterminé à consommer du sexe. Le GHB/GBL semble particulièrement efficace à l'étape de la rencontre ; l'ecstasy qui « rend amoureux » est également souvent cité :

« Oh la la, la putain la salle gueule ! » ou « Putain il pue de la gueule ! » Tu vois des trucs finalement où quand t'es sous l'influence de tel stupéfiant, tu t'en

fous et du coup tu vas aller vachement plus à l'essentiel, c'est-à-dire prendre du plaisir avec lui. C'est ça en fait, ce en quoi c'est génial ce truc-là. C'est que ça t'enlève aussi tous tes préjugés, tous les trucs auxquels des fois tu penses naturellement. » (François)

À l'étape du rapport sexuel avec une personne suscitant peu ou pas de désir, l'usage de produits permet d'une part de se concentrer sur son plaisir personnel, c'est-à-dire qu'il aide à dissocier partiellement corps et conscience, à s'absenter en quelque sorte : « *j'ai pas l'impression que le mec est vraiment là* » (Édouard à propos d'un usager de poppers). Il aide d'autre part à la perception d'un autre « dissocié », dissociation de la personne et de son corps, dissociation des parties du corps. Il favorise une perception fragmentaire du corps de l'autre :

« (...) sous produit, le mec en fait, je vais pas regarder vraiment s'il me plaît ou pas je vais surtout regarder son cul, sa bite. En fait, je vais faire la crevette. Je vais enlever la tête, je vais regarder son corps. » (Karl)

Aider à l'évitement du rapport sexuel

Ici encore, pas de spécificité gaie. Il n'est pas toujours simple d'éconduire l'autre au moment du passage à l'acte et lorsque le produit ne joue pas le rôle escompté, il permet un repli circonstancié :

« Hier soir je suis rentré avec un mec, on avait pris de la coke, je lui ai dit : « Non, non, on baise pas. » Déjà j'étais complètement raide et en plus le mec voilà... On baise le matin ; je me sentais plus concentré. Bon après ç'aurait été un mec vraiment mieux et tout ça, je pense que je lui aurais fait le grand jeu. » (Bernard)

L'usage pour aider à la pénétration anale réceptive

« Toute drogue fait perdre ses moyens, dilate, pas mécaniquement mais au moins mentalement l'anus. » (Pierre).

Il s'agit ici d'examiner la consommation de substances psychoactives en relation avec les rôles (pénétrant ou pénétré) et les comportements sexuels⁶³ (actif ou passif) au cours d'un rapport sexuel déterminé. Il convient de préciser que les pratiques sexuelles entre hommes ne se limitent ni ne se résument à l'acte de pénétration. Trois raisons ont conduit à centrer l'analyse plus particulièrement sur le sexe anal au travers des discours : d'abord le constat que les rôles associés aux comportements actifs ou passifs constituent deux pôles référents vis-à-vis desquels les informateurs interrogés situent leurs pratiques, en particulier lorsque la sexualité est associée à la consommation de substances

63. Les termes « rôles sexuels » et « comportements sexuels » sont empruntés à Rommel Mendès-Léite [63].

psychoactives. Ensuite, l'acte de pénétration est effectivement l'acte principalement pris en compte par de nombreuses études nationales et internationales traitant de la question des prises de risques sexuels. On peut par suite supposer que cette thématique fut peut-être privilégiée par les informateurs en raison de la présentation de l'étude incluant la question de la relation entre consommation de substances psychoactives et prises de risques sexuels. Si cela constitue un biais, bien qu'il soit impossible d'en mesurer la portée, il n'invalide en rien la suite de l'analyse. Enfin, la question de la relation entre consommation de substances psychoactives et sexe anal n'avait pas été envisagée a priori ; elle s'est imposée lors de l'analyse des premiers entretiens ouverts. Ce qui a d'abord retenu l'attention, c'est le constat qu'il semblait y avoir une différenciation de la consommation de substances psychoactives, a minima d'un point de vue quantitatif, suivant que l'informateur déclarait avoir un comportement sexuel plutôt ou plus souvent actif ou passif.

Un mot des représentations des rôles sexuels dans ce groupe

S'agissant de l'activité sexuelle en tant que telle, il faut préciser que tel rôle, lorsqu'il est intégré au travers du discours comme élément de présentation de soi (« Je suis actif » ; « je suis plutôt actif » ; « je suis auto-reverse » ; etc.) ne doit pas être confondu avec la réalité des comportements sexuels, bien moins figés que les discours qui en rendent compte.

À l'examen des seuls actes de pénétrations anales tels que décrits lors des entretiens, on constate que dans le contexte de relations furtives incluant une pénétration, le rôle associé au comportement (actif ou passif) est moins souvent susceptible de variation : on est soit l'un, soit l'autre, plus rarement les deux au cours d'une interaction donnée.

En revanche, le comportement sexuel d'un même individu peut varier d'une interaction à une autre en fonction du partenaire rencontré, notamment de son âge et dépend plus largement « des lois du marché », dans un contexte où l'actif semble être en France un partenaire aussi rare que précieux.

Enfin, à l'échelle de la carrière sexuelle d'un individu, l'appétence pour l'un ou l'autre rôle ou pour l'alternance des deux peut considérablement varier. Le rapport à la sexualité, l'expérience, le goût pour l'expérimentation ainsi qu'une multitude de facteurs de différents ordres déterminent la manière dont on assume tel ou tel rôle à un moment donné.

« C'est rare que les gens affirment : « Je suis super passive ! » C'est rare parce qu'il y a toujours une connotation de « Ah ! c'est une folle, c'est pas un vrai mec. » » (Rodrigue)

Sur le terrain parisien, on est frappé par la féminisation fréquente de l'adjectif ou du substantif désignant celui qui est pénétré, souvent

associé à un superlatif (« c'est une grosse passive ! »). L'analyse des descriptions de rapports sexuels lors des entretiens réalisés dans les deux villes fait apparaître dans certains cas une féminisation des organes génitaux ; par exemple l'utilisation du mot « chatte » pour désigner, au cours de l'acte sexuel, les fesses de l'homme qui est pénétré. Si le nombre limité d'entretiens ne permet pas de conclure à une différence d'usage lexical, on note néanmoins une moindre propension des informateurs toulousains, en situation d'entretien, à associer rôle sexuel et féminité, comme en témoignent les détours d'Antonin (Toulouse) :

« Moi je fais attention à ça (féminiser les organes des partenaires) mais par contre, dans l'imaginaire, je dis pas que quand même, quand j'ai un partenaire que je trouve plus fin, plus frêle... je dis pas que ça m'arrive pas, je vais te faire une périphrase, de m'imaginer le pôle masculin et lui le pôle féminin. Je dis pas que ça m'arrive pas. Il faut que je mette 40 phrases pour te le dire parce que je l'exprime pas. »

Plus généralement, on constate une équivalence entre les rôles associés aux comportements sexuels (actif-passif) et les identités masculines et féminines. Une psychologue parisienne travaillant avec de jeunes hommes homosexuels en difficulté précise que les questions relatives aux rôles sexuels sont abordées par les jeunes lorsque sont abordées les questions autour de la masculinité et de la féminité. Elle ajoute que ces postures sont le plus souvent présentées comme non réversibles.

Cette superposition des comportements sexuels et des identités masculines et féminines semblent charrier les représentations et les valeurs différentielles qui leur sont associées :

« On est dans une société machiste. Quand même l'actif, c'est le mâle et passif, c'est tout ce qui est lié à la féminité, lié à la femme, au faible. Il y a toujours une connotation négative. (...) Même chez les pédés entre eux. On va entrer dans un bordel (backroom), on va voir un beau gosse, il va se taper 3-4 mecs, on va dire : « Putain le beau gosse, il s'en est tapé 3-4 ! » On voit un mec avec le cul à l'air qui vient de se faire baiser 3-4 fois, on aura pas du tout la même image : « Ah ! la salope, putain il me dégoûte. » Il y a un côté rejet quand même. » (Rodrigue)

La référence aux rapports hétérosexuels tels que communément représentés n'est pas moins frappante, au détour d'une phrase : « *Moi je suis tombé sur beaucoup d'actifs qui n'en avaient rien à faire de savoir si j'avais du plaisir ou pas.* » (Pierre).

Un article paru en ligne sur le site thewarning.info en 2006 (rubrique « Open Eye ») développant l'idée d'une « Féminophobie homophobe »

a suscité de nombreux commentaires autour de la discrimination vis-à-vis des personnes efféminées au sein de la communauté gaie, de la norme d'hyper virilité imposée par les films pornographiques et la presse gaie mais aussi du silence entourant ces questions. Dans le contexte actuel des rencontres furtives, il semble que pour certains, assumer un comportement passif ne soit pas si aisé :

« Il y a une sous-déclaration des passifs. » (Anatole). « Ceux qui se déclarent autoreverse sont plutôt passifs. » (Rodrigue). « Dans la réalité, on pourrait dire qu'il y a les actifs, les passifs et les gens qui se prétendent actifs. » (Paul). « T'as des mecs qui ont beaucoup de mal à l'avouer, c'est pas à l'avouer mais... c'est hyper compliqué, c'est très compliqué. » (Xavier)

Si comme le note un informateur clé, on assiste actuellement à une « machoïsation de l'homosexualité », celle-ci se traduit peut-être, au-delà de la mise en scène des attributs érotiques en vogue, par des modes compensatoires d'expression de soi :

« C'est très marrant parce que mon ex, lui, se pare de tous les attributs masculins. Ça veut dire qu'il s'habille avec des treillis et qu'au fond, il y a ça qui est très prégnant chez lui, il est très passif. » (Antonin)

Pourquoi le développement ci-dessus relatif aux représentations des comportements et des rôles sexuels associés à la relation anale ?

Lors des premiers entretiens, les informateurs évoquent d'abord les effets vasodilatateurs et de détente de certains produits (le poppers par exemple) dans le contexte de la pénétration anale réceptive tandis que le comportement actif nécessiterait une gestion particulière de la consommation. Dans les deux cas, l'idée d'un autre rapport à la sexualité liée aux produits est mise en avant. Lors d'entretiens réalisés ultérieurement, la question des effets perçus des produits avant ou pendant l'acte sexuel est explorée plus précisément. Il est alors frappant de constater que toute substance, quels que soient ses effets perçus, semble convenir à l'usager ayant un comportement passif lors d'un rapport sexuel déterminé. De plus, certains déclarent désirer être pénétrés et adopter ce comportement exclusivement sous l'effet de substances psychoactives. Au-delà de l'effet objectivable vasodilatateur et de détente musculaire, le produit semble jouer un autre rôle dans le contexte de la pénétration anale réceptive.

Le rôle desh inhibiteur des psychotropes dans le contexte de la pénétration anale réceptive

« Alcool, MDMA, GHB, poppers aident à se retourner, à être plus détendu. » (Alain)

Xavier, trentenaire toulousain, vit des relations homosexuelles depuis quelques années. Il est actuellement célibataire et a des rapports occasionnels avec des hommes rencontrés sur Internet, en inhalant systématiquement du poppers. Il considère qu'il est encore dans une phase d'apprentissage, de découverte et d'expérimentation sexuelle :

« Forcément le fait d'être passif, t'es complètement offert à l'autre et à un moment.. t'es pas complètement offert à l'autre mais en tout cas t'es dans une phase de vulnérabilité. (...) Pour moi c'est vraiment un rapport de domination et tout va se jouer dans ce rapport de domination. Et je sais très bien que moi quand je suis passif avec des mecs, et là dernièrement c'est vrai que j'étais beaucoup plus passif qu'actif, le rapport se joue différemment. Les mecs se sentent des vrais mecs. Autant, on a l'impression que tu es simplement le trou de service. »

Lorsqu'au cours de l'entretien, est abordée la question de l'apport de l'usage de produit dans la sexualité, loin de mettre en avant les effets vasodilatateurs du poppers, Xavier énonce deux raisons :

« Tu enlèves tout le carcan social de ce qu'est un mec : c'est lui qui baise, c'est pas lui qui se fait baiser. (...) Et puis, il y a ce côté de se dire c'est pas vraiment moi. Dans la vie de tous les jours je suis pas comme ça, par contre sous produits, je peux être comme ça. Du coup forcément, c'est pas toi, alors qu'au final c'est toi, quoi qu'il arrive c'est toi. »

Pour lui, c'est bien l'identification du rôle (pénétré) à la féminité qui semble motiver l'usage d'une substance psychoactive qui, au-delà de ses effets sur l'excitation et le plaisir, lui permet de vivre l'acte parce que sous l'influence du produit, il n'est pas tout à fait lui-même. En tant qu'« un autre », assumer un désir socialement construit comme féminin ne perturbe pas son identité masculine.

On notera que l'usage de produit n'apparaît cependant ni absolument nécessaire, ni suffisant.

En effet, se défaire des constructions sociales associées à celui qui est pénétré a requis pour la majorité des informateurs un apprentissage. Tous évoquent la douleur ressentie pendant une période plus ou moins longue. Tous n'ont pas eu recours à des produits pour ressentir du plaisir dans cet acte. Pierre raconte qu'il a découvert le plaisir d'être pénétré, après l'avoir vécu douloureusement pendant plusieurs années, lorsqu'il a rencontré l'homme avec lequel il vit actuellement, le premier dont il est « vraiment amoureux », avec lequel il a une relation de confiance.

L'apprentissage est aussi affaire de technique corporelle :

« Moi c'est l'ecstasy qui m'a aidé à me faire sodomiser. (...) (avant) c'était douloureux ; je fantasmais là-dessus comme un barjot mais c'était douloureux (...) Et du coup j'ai pu reproduire cette sensation, enfin j'ai pu utiliser mon muscle, enfin mon anus quoi comme je le souhaitais à partir du moment où sous ecsta ou sous coke j'ai vu ce que ça faisait et j'ai bien repéré et donc j'ai pu le refaire. » (Karl)

Dans ce cas, l'usage de produit permet « la déconnexion », « le déverrouillage » suffisants pour permettre la détente musculaire nécessaire à l'acte sans douleur. Si Karl a pu ultérieurement reproduire l'acte sans produit, c'est toutefois, précise-t-il, exclusivement dans le contexte d'une relation avec un homme qui lui plaît et/ou en qui il a confiance.

On constate plus généralement au cours des entretiens que la relation anale a souvent lieu, avec ou sans produit, entre partenaires réguliers entre lesquels une relation de confiance est établie alors que dans le contexte de relations furtives, elle est le plus souvent associée à la consommation de psychoactifs :

« Je pense que bien sûr, les pratiques sont aussi liées à l'usage de drogue. Moi je serais plutôt passif quand je prends des ecstas. Du moins, j'ai plus de facilité à l'être. (...) (sans ecsta) j'en ai moins envie et puis je me sens moins souple ; je me sens moins ouvert. Alors que sous ecsta, ça me pose aucun problème, je suis même étonné. Tiens une capacité que je soupçonnais pas ! Je me fais baiser, ça me fait pas mal. (...) Je stresse moins, je suis hyper cool. Alors que je dirais, à jeun, je me fais baiser, c'est pas ça, c'est clair. (...) Ça induit, je me dis les drogues ça vient modifier la perception qu'on a. Je pense aussi que ça déverrouille dans la tête. (...) Un truc qui fait qu'à un moment je suis plus à l'aise donc les choses se passent mieux. Mais que je n'ai pas la capacité de déverrouiller quand je suis, je dirais, réellement moi-même. » (Rodrigue)

Dans le contexte de relations stables, plusieurs informateurs ayant exclusivement un comportement sexuel actif avec leur partenaire font état de leurs difficultés à être pénétrés et dans ce cas, l'usage de substances psychoactives peut être la condition nécessaire du désir et de l'actualisation de cette pratique :

« Sur la sodomie également, tu vois, si tu vas te laisser plus aller, donc du coup, tu vas peut-être plus facilement te laisser prendre. (...) parce que moi, c'est vrai, me faire sodomiser, me faire prendre, ça me fait mal, tu vois, généralement. J'ai beau me dire « c'est mon mec. » J'ai beau me dire « j'ai pas mal. », ça me fait clairement mal. » (François)

L'usage de produits dans l'évolution de la carrière sexuelle

« S'autoriser » la réalisation des fantasmes sexuels

« Si tu veux être une bonne chienne tu prends du GHB. » (Samuel)

Puisque sous l'effet des substances psychoactives licites et illicites, « je est un autre », il permet, comme on vient de le voir, de passer du désir d'être pénétré à sa réalisation. Il s'agit plus généralement de se défaire des règles « incorporées » au cours du processus de socialisation, nécessairement agissante dans toute relation :

« Ah oui et la drogue c'est vrai que ça te.. ça t'aide à te.. à te libérer plus, à pas mettre trop de barrières. Pas avoir de moralité dans la sexualité. » (Sofiane)

Les règles sociales propres à la culture occidentale assignent à chaque sexe le code de conduite approprié dans l'acte sexuel. « L'autre » sous influence peut alors jouer (ou surjouer) avec le féminin et le masculin sans craindre le regard-jugement du tiers :

« Tu vas t'inventer aussi un personnage d'un mec hyper macho, ou à la limite d'un mec hyper féminin où là tu vas vraiment jouir comme une femme grâce à cette drogue-là. » (François).

« S'abandonner totalement, être une merde, être l'objet sexuel de l'autre. » (Pedro à propos des motivations d'un consommateur de GHB). « Oui rentrer dans le fantasme, « j'ai envie de me faire baiser », rentrer dans un jeu, dans un jeu qui n'est pas soi en temps normal. » (Rodrigue)

La subversion des règles sociales ne se joue pas moins à la frontière qui sépare l'homme de l'animalité :

« Ah pour moi le poppers, c'est uniquement pour le fantasme sexuel. Justement c'est pour les plans que sexuels (...) plans cul avec mon mec ou des amants (...) Il y a un côté qui me rend un peu animal, je sais pas comment te dire. Voilà du coup c'est vraiment sexuel » (rires) (Jacques)

Expérimenter de nouvelles pratiques

« Moi j'aime pas les partouzes, bon j'en ai déjà fait quand même quelques-unes. Moi je ferai une partouze que si je suis défoncé. » (Karl)

64. Inconnues au sens où elles ne sont pas pour l'usager objets de fantasme au moment du passage à l'acte.

Les ressorts de l'usage autorisant la réalisation d'un fantasme jouent sensiblement de la même manière s'agissant de pratiques sexuelles encore inconnues⁶⁴ de l'usager. François raconte l'une de ces expériences lorsque son partenaire lui propose un « plan à trois » avec un homme dont le « trip » est de lécher les chaussures sales :

« En même temps c'est très étrange parce que tu te dis « Mais putain qu'est-ce que je suis en train de laisser faire et de faire ? ! » T'es défoncé aussi et en même temps le mec le fait avec une telle sincérité et un tel don de soi que tu te dis « Il est génial ce gars-là ! » Et il est tellement là en plus pour ton plaisir. Je crois que ça a été mais une de mes plus belles parties de cul. (...) Et bizarrement, tu te surprends. Je sais qu'à un moment donné, je me suis surpris à un peu lui taper du pied tu vois. Je me suis dit « Oh merde, ça m'excite ! » D'un coup de voir ce mec, tu vois, hyper entre guillemets un peu maso et moi me voir dans une position de sadique, je me suis dit « Mais merde, ça me fait super bander ! » »

L'usage aide aussi à vivre certaines pratiques sexuelles pour lesquelles une personne a peu ou pas d'appétence dans un contexte particulier, comme l'explique un acteur de prévention :

« On va prendre des drogues pour pouvoir se permettre de vivre des pratiques parce qu'on est pas des aficionados de ces pratiques-là mais que ben à l'occasion si on tombe sur un bon amant, 80 % de ses pratiques nous plaisent parce qu'il baise bien ou il sait bien baiser. Les 10 % qu'il va te demander en plus, de te pisser dessus ou voilà, ben tu vas prendre un truc pour pouvoir lui permettre de vivre ce truc. »

Au plan de l'expérimentation, les substances les plus connues pour leurs effets sur les inhibitions sont notamment prises dans des contextes où l'usager est prêt à découvrir de nouvelles pratiques, à expérimenter, au moment où une possible actualisation suscite une certaine appréhension :

« En sortie, j'aime bien les ecstas mais c'est vrai que quand je me fais des plans hard (...) ben je préfère, enfin j'aime bien le GHB, hard, sex, etc., où tu sais que tu vas faire un truc auquel t'es pas du tout habitué. Tu sais qu'il y a un truc qui s'organise, t'es dedans et que d'un seul coup, tu vois t'as l'image du truc, t'es un peu terrorisé. Donc, c'est vrai que tu prends ça et fff..., voilà, t'es vachement bien. T'auras passé une barrière. Ça aide à. Ça sert à ça, ça sert vraiment à virer tous les principes pour que tu puisses accéder à la suite, pour pas rester bloqué sur un fantasme. » (Samuel)

L'usage et la relation de couple

Ouverture du couple en contexte festif

« Je connais des couples qui sont plutôt assez stricts dans leur vie quotidienne quant aux écarts possibles à la fidélité et alors qui vont à la soirée X et là, ils s'autorisent. Mais je pense qu'ils s'autorisent jusqu'à une certaine limite. Les mecs sont assez mignons, avec qui on aurait volontiers comme ça une petite histoire avec l'un ou avec l'autre mais dans la vie ordinaire, c'est pas faisable ; tout d'un coup, on est là-bas et ils sont très accessibles. C'est presque déstabilisant. C'est amusant mais parce qu'il y a une sorte d'autorisation, c'est le moment où plus il y a quelques petites substances qui aident. » Allez, on est libre sur le moment. » Jusqu'où, je sais pas trop. (...) On sort une fois par mois, on ouvre les fenêtres quoi. (...) Plus ou moins chacun fait cette suspension-là avec l'intensité, la profondeur qu'il veut. » (Paul)

Les articles de Lerch [61] et Courduriès [48] sur les conjugalités gaies montrent que le désir « d'ouverture » de la relation conjugale n'est pas toujours également partagé par les membres du couple qui n'ont pas moins précocement que les autres intégré « l'idéal romantique monogame » [61].

Les histoires conjugales des informateurs déclarant vivre une relation ouverte confirment ce fait. Très généralement, l'ouverture de la relation à une sexualité furtive avec des tiers fut proposée par l'un des membres, puis acceptée ou admise par l'autre avec plus ou moins de difficulté. On peut faire l'hypothèse que la consommation de produits peut aider à cette ouverture dans le contexte particulier de la fête gaie, en tant que l'autre est temporairement perçu comme n'étant pas tout à fait lui-même.

Varier les plaisirs de la relation conjugale ordinaire

« Alors ça m'arrive de faire l'amour tout simplement avec mon copain, tout simplement, sans avoir besoin de prendre rien et on fait l'amour. Si on se fait de temps en temps un plan chaud, à ce moment-là (...) il va y avoir prise de substance. » (Alexandre)

Alexandre comme d'autres informateurs vivant une relation stable « pimente » les relations sexuelles à l'aide de psychotropes ou d'alcool. Ce que « permet » l'usage au plan de ses effets sur les inhibitions a été décrit plus haut et ne s'applique pas moins aux relations de couple, homosexuelles comme hétérosexuelles.

L'effet perçu des produits sur la capacité érectile

S'agissant de la majorité des substances psychoactives, l'idée que la consommation peut contrarier la capacité érectile est très souvent évoquée. La représentation généralement admise est que le comportement actif est d'autant

mieux exercé que l'homme est en bonne forme physique, reposé et à jeun. Il s'agit de maîtriser la « machine » corporelle.

L'équivalence symbolique entre comportements sexuels et identités sexuées n'est pas moins prégnante puisqu'elle place la sexualité du passif-féminin du côté psychique et c'est bien à ce niveau-là que les produits viennent « déverrouiller » ; tandis que la sexualité de l'actif masculin est affaire de corps :

« (...) il y a aussi un côté mécanique. C'est-à-dire que si tu prends trop de coke ou trop de poppers ou trop de.. tu peux plus être que passif, t'as plus le choix (rires). » (Bertrand). « De toute façon quand tu es actif, il faut que tu maîtrises un certain nombre de choses. Déjà il faut que tu contrôles, pas jouir trop vite, pas rester non plus trop longtemps sans jouir. » (Pedro)

Ainsi, lorsqu'Antonin prend du MDMA en contexte festif, il préfère aller au sauna après quelques heures de repos plutôt que de s'y rendre en sortant du club ou de l'after. Il a le sentiment que la prise d'ecstasy augmente son désir de relations sexuelles au lendemain de la celle-ci. Il profite ainsi de l'état de « détente » que continue d'exercer le produit (« évacue les petits soucis du quotidien (...) l'effet du temps suspendu propice à la baise ») tout en bénéficiant physiquement du repos. Contrairement à un ami qui associe la prise d'ecstasy et les rapports sexuels, lui n'apprécie pas la prise de Viagra®. Antonin consomme des produits occasionnellement en contextes festifs (alcool, cannabis, cocaïne et ecstasy), jamais pendant les rapports sexuels. Pour lui, aucune drogue n'égale la jouissance sexuelle, qu'il ne souhaite pas altérer. Il a donc trouvé la parade lorsqu'on lui propose régulièrement d'inhaler du poppers au cours d'un rapport furtif : « ça me fait débander ! »

Cette anecdote illustre la difficulté à déterminer au travers des entretiens l'effectivité de l'incidence physiologique de certaines substances sur les capacités érectiles. S'il semble admis que l'excès de tout produit peut effectivement jouer un rôle, l'effet d'un produit particulier consommé en quantité limitée varie considérablement suivant les individus et les contextes de prise. Typiquement, la prise de produit peut « justifier » une faible érection face à un partenaire suscitant peu de désir ou être le prétexte à inverser le comportement sexuel attendu ou annoncé au moment du passage à l'acte sexuel.

L'idée partagée des effets supposés des produits peut donc amener les usagers ayant une préférence pour un comportement sexuel (actif) soit à dissocier dans le temps consommation et sexualité, soit à limiter la consommation, soit depuis quelques années à soutenir l'activité sexuelle avec des médicaments de la performance sexuelle. Pour d'autres, l'effet perçu sur la capacité érectile ne pose pas de problème puisqu'ils recherchent sous produit un autre rapport à la sexualité.

Sexualités sous influence : un autre rapport à la sexualité

Usage et recherche de plaisir

« (...) arriver à un moment donné à conjuguer orgasme, plaisir, sommet de la drogue avec sommet du sexe, où là, t'es dans une espèce d'univers sans nom, en fait qui est juste le palais du plaisir et de la découverte. »
(François)

Tous les informateurs n'associent pas prise de substances et sexualité, quelle que soit la fréquence de l'usage en contextes festifs. Certains ont un usage occasionnel tant en contexte festif qu'en contexte sexuel. On note toutefois que c'est parmi les usagers réguliers que l'on rencontre des hommes associant le plus souvent prise de produit et activité sexuelle. Outre les effets sur les inhibitions que l'on vient de décrire, certains informateurs mettent l'accent sur un autre rapport à la sexualité, un goût pour l'expérimentation des états modifiés de conscience associés à la recherche de nouvelles sensations corporelles.

Dans le contexte de relations sexuelles habituellement associées à l'usage de psychotropes, consécutivement ou non à une séquence festive, l'effet des produits sur l'érection et notamment le retard à l'éjaculation vont au contraire être recherchés, précisément parce qu'ils permettent d'explorer d'autres pratiques :

« Moins de barrières, l'espace-temps qui est plus du tout le même, où tu as vraiment l'impression de vivre les choses au présent, mais au présent-présent et en même temps, le temps il te file entre les doigts. (...) Tu peux rester sur un corps pendant quatre heures. T'as pas forcément envie de jouir (...) le toucher qui joue vachement. » (François)

Lorsque l'usage est occasionnel en contexte sexuel, le produit est d'abord perçu, au-delà des fonctions décrites précédemment, en tant qu'il augmente le plaisir sexuel et la durée de l'acte.

Quand l'usage devient plus systématique, l'action des psychotropes sur les plans sensoriels, fantasmatiques, sur la perception du temps, de soi et de l'autre et surtout sur les inhibitions induisent l'idée qu'il y a effectivement une sexualité sans et une sexualité avec produit. Celle-ci est perçue comme étant plus « élaborée », plus « développée », plus « hard » dans certains cas :

« Moi en fait c'est simple, dans ma sexualité, si jamais je vais me retrouver avec un mec pour un plan cul, je vais dire « on va faire un plan soft », même sans pénétration je vais lui dire, tu vois. Ça veut dire bisous, machins. Et par contre si j'ai mon poppers, là je peux aller dans des plans hot. Donc forcément il va y avoir une relation s'il y a du produit ou s'il y a pas de produit. (...) En fait je vais avoir une

sexualité on va dire normale sans produit (alors) que dès que je vais prendre du poppers, je vais avoir envie de sodomie, des trucs un peu plus hard, des trucs un peu plus SM, des trucs tu vois un peu plus poussés quoi. » (Karl)

L'acquisition d'une expertise des produits au service de la sexualité

« Si tu fais du bestial, le cannabis ça passe pas. » (Samuel)

La multiplication des sites Internet spécialisés, le développement des lieux et des soirées à thématiques sexuelles dans un contexte idéologique valorisant la performance, permettent depuis quelques années l'accès immédiat à des pratiques sexuelles spécifiques, à la réalisation de tout type de fantasmes, autrefois réservés à des cercles restreints d'initiés. La sexualité « avec substance » est l'une des composantes de cette palette de pratiques spécifiques dont celles dites hard (fist, SM, etc.) incluant le plus souvent bien que non systématiquement l'usage de psychotropes, alcool ou poppers a minima. Ces sexualités se pratiquent en contextes festifs publics et-ou privés, alternativement⁶⁵ ou distinctement. La toile permet en effet la connexion entre amateurs qui n'ont plus besoin de sortir pour réunir plusieurs hommes en vue d'une partie sexuelle en appartement. Selon le sociologue Jean-Yves Le Talec qui a réalisé de nombreux entretiens avec des adeptes du barebacking, les amateurs de sexualité en groupe en contexte privé ne sortent pas nécessairement en club. Ils sont un peu plus âgés que les clubbers, sont d'un niveau social et culturel élevés, le plus souvent séropositifs⁶⁶.

D'une manière plus générale, la consommation de produits semble être de plus en plus abordée sur les sites de rencontre ; soit directement pour les plus spécialisés d'entre eux, soit indirectement sur les sites généralistes qui tendent à censurer l'usage de certains termes se référant aux drogues (« chems », contraction du terme anglais « chemical » par exemple). On proposera alors un « plan planant. » Un informateur clé parisien notait cette évolution, plus particulièrement s'agissant de l'usage de cocaïne de plus en plus abordé lors des chats : « *Maintenant en plus il faut livrer !* » Un autre constatait la mention du GHB/GBL plus fréquente depuis un an.

La référence directe aux produits au cours des chats semble être plus rare à Toulouse. Bertrand explique ainsi que lorsqu'il attend la visite d'un homme contacté par Internet, il laissera un joint dans le cendrier. Si l'autre est amateur, il le remarquera sans doute et ils pourront alors fumer ensemble. Si l'autre ne l'est pas, il ne le verra probablement pas. Il limite ainsi le risque d'être jugé

65. « Il y a des soirées inverses c'est-à-dire consommation de psychotropes, la partouze et puis après on part tous en club (...) sur une after et puis après retour à la maison avec d'autres personnes, entre-temps les personnes changent et à nouveau le dimanche en partouze. (...) Donc un espèce de marathon qui associe clubbing, sexualité, etc. »(Sylvain).

66. Éléments recueillis lors d'un entretien informel avec le sociologue en 2007 à Toulouse.

négativement. On peut supposer que la moindre visibilité des psychoactifs reflète une moindre intégration de ceux-ci dans la culture gaie locale. A contrario, un Parisien peut sans aborder directement la consommation au cours d'un chat présupposer, entre les lignes, de l'usage de produits chez le partenaire potentiel :

« Tu parles d'un ou deux bars et il connaît ; tu parles d'une ou deux soirées et il connaît ; tu parles d'un ou deux DJ et il connaît. Tu te dis quand même, il y a de fortes chances qu'il prenne des trucs. » (Adrien)

Lorsque l'usage de psychotrope est intégré à la sexualité, il induit l'acquisition individuelle de connaissances spécifiques des produits et de leur association. La maîtrise de la consommation est rendue nécessaire par le but recherché :

« Au niveau cul (le GBL) c'est mieux que le GHB, je trouve parce qu'en fait ça laisse le désir arriver, ce qui est pas la même chose du GHB qui en fait génère un désir et en fait au bout d'un moment tu te rends compte que le mec en face il te plaît pas plus que ça. Le GBL de fait tu le prends mais comme il monte petit à petit, de fait tu vas pas attendre qu'il monte. Tu commences déjà à baiser donc t'es déjà dans l'action quand tout d'un coup, ça y est, ça part. Et ça part en fonction de la position que t'as. Si t'es actif, tu vas le sentir monter en tant qu'actif et tu vas mieux tenir ton rôle d'actif durant le plan et si t'es passif, t'es dans ton rôle de passif à un moment et tu vas mieux le tenir aussi. (...) Le but effectivement là aussi, c'est pas de tomber dans une toxicomanie. C'est bien comme tu fumes un pétard. C'est pas en fumer quatre si c'est pour s'endormir au bout d'une heure. C'est comme je prends un peu de poppers, l'objectif non plus c'est pas de se mettre sous perfusion de poppers si c'est pour au bout d'un moment vomir ou alors avoir mal à la tête et même plus pouvoir baiser. Donc c'est bien j'en prends comme il faut, je le bois doucement et puis ça monte. Si ça monte pas et ben c'est pas pour ça que je vais en reprendre plus. Parce que ça peut ne pas fonctionner. Comme c'est quelque chose effectivement de chimique, des fois ça part pas. Tu le sens pas partir en fait et parfois certains en reprennent en disant ben je vais en mettre un petit peu plus : non. Et c'est là que... Ils te disent bien pourtant d'attendre une heure, même si ça fait pas d'effets. Attendez une heure, c'est-à-dire le temps de vraiment et après reprenez mais re-dosez la même dose, ne dosez pas davantage. Globalement, moi j'en ai d'abord acheté en poudre une fois et après en liquide. C'est plutôt bien expliqué. Et je n'ai jamais eu moi de problème, même en en ayant consommé beaucoup pendant, par exemple moi j'étais 4-5 jours en vacances en fait ; j'étais tout seul à l'appartement et je pouvais effectivement en prendre, faire 3-4 prises dans la journée pendant ces 4-5 jours pour faire un espèce de marathon de baise pendant 5 jours et j'ai jamais été malade. Et en terme d'effets secondaires, ça n'a pas

été non plus (...) mais pareil, c'est-à-dire que là aussi je fais attention à ce que je mange à côté, c'est plus de café, plus de cigarettes, c'est plutôt des pâtes, du lait. Je fais en sorte effectivement que ça génère pas, qu'il y ait pas quelque chose qui me ferait vomir. (...) Je tente effectivement de la raisonner (la consommation) et les gens que je connais l'utilisent plutôt comme ça, les gens que je connais maintenant ; les quelques amants comme moi, la consommation se fait plutôt dans cet ordre-là. » (Sylvain)

Cet informateur explique la logique de la consommation intégrée à des pratiques sexuelles spécifiques, notamment celles des marathons sexuels :

« Parce que voilà tout compte fait tu te dis « Tiens je viens de baiser avec lui mais ce serait bien que je jouisse pas trop vite avec lui parce que je peux peut-être baiser encore, s'il s'en va, avec quelqu'un d'autre, enfin tu vois ça devient des espèces de... donc si je prends un Viagra®, je baise avec untel. Je sais que cette personne, elle est plutôt, elle se drogue pas donc moi je vais me droguer parce que comme ça, je vais baiser avec elle mais comme j'aurai encore envie, je pourrai encore rencontrer quelqu'un. Avec un peu de chance, je vais rencontrer quelqu'un qui aime bien se droguer donc moi j'aurai pris mon Viagra®, on pourra prendre ça en plus, tu vois enfin. Moi j'ai un de mes amants, c'est un peu ça tous les week-ends. Ça commence le vendredi soir jusqu'au dimanche soir. (...) Chez Y, c'est ça, je sais que je suis un moment ; un début, un milieu ou une fin, peu importe quoi mais je sais que je suis un moment. »

Dans ces contextes, tous les produits ne conviennent pas à toutes les pratiques sexuelles. Ainsi Sylvain peut apprécier la consommation d'ecstasy ou de cocaïne en contextes festifs, de même que dans certains contextes sexuels lorsqu'il s'agit de tenir mais ces substances ne lui conviennent pas pour pratiquer par exemple le « fist fucking » :

« Dans ce cas-là, l'association un pétard et un petit peu d'alcool mais pas trop, genre deux bières parce qu'il faut pas non plus que je sois tu vois, un état que j'arrive à me détendre. Ou alors si je ne bois pas, alors un petit sachet, même la moitié d'un sachet de MDMA suffit parce que ça me ffffff, ça me détend. (...) Voilà, ça permet de débrancher un peu le cerveau et de laisser parler le corps et d'arrêter qu'il y ait, d'arrêter effectivement cette espèce de petit bonhomme noir qui fait que ça a du mal à se détendre à ce niveau-là et à relâcher un petit peu. Ce qui n'est pas le cas de l'ecsta. Un ecsta me met dans un état effectivement pas mal. Un ça va m'empêcher de dormir et c'est pas forcément ce que j'ai envie de faire. Je ne suis plus dans une recherche de marathon, tu vois donc c'est plus l'objectif. La cocaïne, c'est pareil, moi ça me détend pas la cocaïne. Par contre ça m'est arrivé de l'utiliser en, c'est comme la kétamine en fait, c'est-à-dire, alors là dans ce cas-là comme une forme d'anesthésiant, c'est-à-

dire en la mettant dans l'anus effectivement, pour détendre effectivement. Alors c'est plus le cerveau qui se détend, ça détend tellement effectivement l'anus qu'au final tu te dis, ben tu te poses plus de questions. T'es détendu donc ça va mieux donc là oui. La cocaïne sur un gode ou sur la main, effectivement après tu fist. Pareil sur la kétamine qui joue effectivement après le rôle d'anesthésiant (...) au niveau local. (...) C'est un pansement qui permet effectivement de permettre une pratique sexuelle.

À l'extrême, l'usage de substances « fétichisées » est partie intégrante de l'acte sexuel. Elles donnent lieu à des modes d'usages très spécifiques, par exemple l'injection de cocaïne pendant l'acte de pénétration.

Certains informateurs ont ainsi un usage informé et raisonné, adapté à la recherche d'effets spécifiques, au service d'une sexualité « avec produit ». Ces derniers sont tous séropositifs.

Il s'agit donc, dans la limite du corpus d'entretiens, de déterminer, au-delà de ce qui vaut pour tous, si des éléments particuliers associés aux contextes, au ressenti et au vécu de la séropositivité ont un impact sur la consommation de substances psychoactives en contexte festif et en relation avec la sexualité.

Séropositivité, usages de substances et sexualité

Si des années de campagnes d'information ont contribué à atténuer la stigmatisation des personnes séropositives, la perception sociale de cette maladie du point de vue des informateurs reste négative ou comme le résume Pierre :

« On pleure tous pour la mort de Diana ou du Pape, on se pose pas la question alors que pour Michel, pédé qui est allé au Dépôt et est rentré avec le sida, là Michel on peut lui taper sur les doigts. »

Le thème de la culpabilisation des personnes séropositives est un élément récurrent au cours des entretiens : « *Tu l'as eu, tu l'as cherché !* » (Pedro).

La sexualité sans la crainte pour certains

Le vécu de la séropositivité a été grandement amélioré avec l'arrivée des trithérapies, par suite, le rapport à la sexualité a considérablement évolué depuis la fin des années 90. Comme le note un acteur de prévention, le contexte actuel serait caractérisé par une « re-sexualisation » des personnes séropositives. Alors que dans les années 90 on associait séropositivité et asexualité, on rencontre aujourd'hui une situation inversée. Sylvain raconte que lorsqu'il a commencé à fréquenter des soirées « hard », dans lesquelles sexualité et consommation de psychotropes étaient étroitement liées, il a côtoyé de plus en plus de personnes séropositives « *qui quelque part vivaient bien leur séropositivité, reconnaissent qu'il y avait des hauts et des bas mais vivaient bien leur séropositivité voire même des discours disant que, à la limite, c'était pas plus mal et que ça leur permet-*

tait de se poser moins de questions d'un point de vue sexuel, ça leur permettait à la limite d'être plus détendus d'un point de vue sexuel sachant qu'ils avaient attrapé ça. » Dans un contexte plus général de relâchement des conduites préventives vis-à-vis du VIH [46], être séropositif c'est pour certains la possibilité de vivre une sexualité non protégée, préférentiellement avec des personnes séropositives.

Une cohabitation obligée avec la maladie pour d'autre

Cette posture n'est pas, loin s'en faut, partagée par tous les informateurs. Quoi qu'il en soit, la séropositivité a pour tous un impact important sur la sexualité comme sur la consommation de substances psychoactives associée ou non à l'activité sexuelle.

La constante présence de la maladie, plus particulièrement au cours de l'acte sexuel est mise en avant par tous. « *Quand tu es séropo, tu peux jamais l'oublier. Quand tu es séroneg, tu peux ne pas y penser.* » (Pedro) L'usage de psychotropes, a minima d'alcool, permet de mettre à distance cette présence : « *c'est vrai que ça te permet d'avoir parfois de la légèreté, le droit à l'ivresse, le droit au plaisir.* » (François)

L'impact des traitements sur la sexualité est également mis en avant à différents niveaux et peut induire l'usage fréquent des médicaments de la performance sexuelle et d'autres substances. Les effets secondaires objectifs, ou subjectivement perçus, peuvent avoir des conséquences directes sur les pratiques sexuelles : Certains ont recours au produit pour accompagner le changement de rôle sexuel, parfois directement associé aux effets secondaires des traitements (« *Tu peux pas être passif avec cinq diarrhées par jour.* »). À l'inverse, les effets des traitements peuvent être subjectivement perçus comme contrariant la capacité érectile, comme en témoigne un acteur de prévention :

« Tu as beaucoup de retours de personnes qui identifient des problèmes d'érection par exemple ou de libido aux traitements même si c'est pas forcément lié aux médicaments, ça y est associé. L'effet secondaire des traitements serait des problèmes d'érections etc. Moi, mon avis personnel, c'est que c'est pas les traitements en soi, c'est psychologique quoi. Mais là oui du coup donc panne d'érection et [enquêtrice : d'accord passage à d'autres...] plutôt passif, ou alors soutenu avec Viagra® ou autre chose parce qu'il y a cette crainte de pas pouvoir assurer.

Ainsi le passage à un rôle sexuel passif, directement lié aux problèmes d'érection est parfois « aidé » par l'usage de substances.

À l'inverse, les acteurs de prévention font état de l'impact de la consommation de substances psychoactives associées à la sexualité sur la prise des traitements :

« On a des mecs qui partent en partie, Toulouse et compagnie, et qui se font leur auto calcul notamment en disant « Je peux pas prendre ma trithérapie et du (psychoactif). Mais c'est même pas une question de mauvais mariage trithérapie et tout, ils pensent même pas à ça ; c'est que ça va leur faire trop de produits dans le corps et ils ont peur de cumuler et les effets secondaires des drogues et les effets secondaires de leurs propres médicaments donc du coup ils font d'autorité une chose, ils vont « Ben voilà, demain soir je me fais une touze, je prends mon GHB, mon poppers, mon Cialis® ; donc du coup la trithérapie je la laisse de côté. Je la reprendrai demain soir. Et t'as quand même aussi ce raisonnement-là qui arrive aussi de plus en plus, en disant : « je peux pas trop me charger en toxiques. Je vais plutôt ce soir, là... »

Considérant l'impact des trithérapies sur la prise de psychoactifs et à l'inverse celui de l'usage de psychoactifs sur l'observance des traitements, on peut se demander, compte tenu de la perception des traitements qualifiés de « toxiques » par tous les informateurs, si ces deux consommations n'entretennent pas une relation plus complexe qu'il n'y paraît.

La synthèse des entretiens avec les informateurs séropositifs et les bénévoles d'associations œuvrant sur le terrain du VIH/sida, met en lumière deux phases plus particulièrement propices à une consommation accrue de produits psychoactifs : l'annonce de la séropositivité et la reprise de l'activité sexuelle.

« On se respecte plus parce qu'on s'est pris une grosse tarte dans la gueule et on l'a pas vu venir. On n'a pas voulu voir. (...) (1994) Le pauvre ! Encore un qu'on va accompagner au cimetière. (...) Là tu pars en live. Je me défonçais pour être ailleurs, pour oublier. Tu veux profiter de ce qui te reste. Et puis ça dure. Tu commences à moins consommer pour préserver tes forces. »
(Pedro)

La période suivant l'annonce de la séropositivité s'est accompagnée dans certains cas, outre de l'augmentation de l'usage de psychotropes, d'un accroissement du rythme des sorties et-ou d'un nouveau rapport à la sexualité, induisant soit une abstinence sexuelle, soit, comme ce fut le cas de Sofiane, une multiplication des expérimentations sexuelles :

« Ben j'étais perdu ! J'étais perdu, j'étais complètement perdu. J'étais perdu, je voyais la mort, je me suis dit « bon il faut s'amuser (...) J'ai eu une période où je prenais de la coke, où je me suis amusé, où je faisais des kilomètres pour aller à une soirée à droite, à gauche. Voilà, je voulais vivre à fond et puis après... (...) ça a influé sur mes pratiques sexuelles et c'est là où j'ai consommé beaucoup plus, autant de drogue, d'alcool, et de sexe. Oui c'est à

cette période, pendant deux ans, trois ans où j'ai vraiment bien consommé tout ça. (...) C'est plus dans les pratiques sexuelles où je me limitais pas sur le béaba (rires) ; voilà où j'étais plus ouvert sur d'autres trips. Je me suis dit « je vais essayer. Je vais essayer ceci, je vais essayer cela, je vais essayer le SM, je vais essayer. » Pour voir si j'aime ou si j'aime pas. »

Lorsque l'annonce a été suivie par une période d'abstinence, la reprise de l'activité sexuelle, parfois à une fréquence très soutenue, et si elle a lieu en dehors du contexte d'une relation stable, s'accompagne souvent d'un accroissement du rythme des sorties en contextes festifs et de l'usage de psychotropes.

REPRÉSENTATIONS, ÉLÉMENTS CONTEXTUELS ASSOCIÉS, PRATIQUES ET STRATÉGIES VIS-À-VIS DES RISQUES SEXUELS

« Aujourd'hui, pour une partie de la communauté, le risque devient acceptable. » (Rodrigue)

Corrélativement aux données épidémiologiques⁶⁷, les données issues de l'Enquête Presse Gay 2004 font état d'une augmentation de 70 % des pénétrations anales non protégées chez les répondants entre 1997 et 2004. Comme le note Michel Bozon dans sa préface du dernier rapport ANRS significativement sous-titré « Un nouveau rapport au risque » [46], d'un point de vue épidémiologique, les années 2000 sont marquées par une recrudescence des prises de risques sexuels chez les gays dans un contexte social, idéologique et normatif en pleine mutation. Pour Jean-Yves Le Talec, « L'évocation de conduites de non-prévention ponctuelles ou plus régulières n'est plus taboue et cela est sans doute l'un des aspects majeurs de l'évolution de la construction sociale du risque lié au VIH chez les hommes gais. » [52 : 79]

Si la protection reste la norme, elle ne semble plus avoir, au vu des entretiens, valeur d'impératif catégorique. Significativement, certains informateurs déclarant se protéger systématiquement, d'une part considèrent que l'usage du préservatif est affaire de négociation, d'autre part relatent des prises de risques occasionnels. On rencontre aux travers des discours une grande variabilité de positions individuelles vis-à-vis de la prévention allant de la protection systématique non négociable à l'absence de protection assumée et revendiquée.

67. Depuis la mise en place de la notification obligatoire du VIH en 2003, la synthèse des données épidémiologiques du VIH/sida fait état d'une augmentation significative de la proportion d'homosexuels parmi les personnes ayant découvert leur séropositivité entre début 2003 et fin 2004 (de 20 à 25 %), la plupart d'entre eux résidant en Île de-France. Il faut toutefois noter une stabilisation des nouveaux diagnostics (29 %) entre 2005 et 2006 [65]. Si les homosexuels ont plus souvent que les autres recours aux tests de dépistage, l'INVS estime cependant que la prévalence du VIH chez les homosexuels sexuellement actifs serait près de 100 fois supérieure que chez les hétérosexuels.

Définition des prises de risques⁶⁸ du point de vue des informateurs

Ce qui est défini ici comme pratiques plus ou moins à risque correspond à l'ensemble des pratiques considérées comme telles par la majorité des informateurs, c'est-à-dire, par ordre croissant sur l'échelle des représentations du risque :

Pratiques peu risquées :

- la pénétration anale insertive avec préservatif et gel.
- la pénétration anale réceptive avec préservatif et gel
- la fellation sans préservatif avec éjaculation à l'extérieur de la cavité buccale
- le fist avec gant protecteur et gel (peu pratiqué mais présent dans les discours)

Pratiques risquées :

- la pénétration anale insertive sans préservatif avec éjaculation à l'extérieur
- la pénétration anale réceptive sans préservatif avec éjaculation à l'extérieur
- le fist sans gant protecteur (peu pratiqué mais présent dans les discours)
- la fellation avec éjaculation à l'intérieur de la bouche

Pratiques très risquées :

- la pénétration anale insertive sans préservatif et avec éjaculation dans le rectum
- la pénétration anale réceptive sans préservatif et avec éjaculation dans le rectum

Aucune pratique sexuelle impliquant un contact génital n'est considérée comme ne présentant aucun risque.

Au-delà des pratiques elles-mêmes, on s'intéressera à un ensemble de facteurs jouant à un moment donné sur le passage à la prise de risque ou non. Ceux-ci ont trait aux états psychiques, aux représentations et aux dynamiques relationnelles en jeu dans une interaction donnée, à l'âge, ou encore au statut sérologique des personnes.

68. La notion de risque, empruntée à l'épidémiologie s'est peu à peu imposée à l'ensemble des sciences sociales appliquées traitant des questions sanitaires au point de devenir un champ autonome de la sociologie. Sur ce terrain particulier, le terme de risque n'est pas spontanément abordé par les sujets consommateurs de psychotropes et de sexe qui se représentent ces deux activités avant tout comme source de plaisir. La notion de risque est introduite par l'enquêtrice lors de la présentation de l'étude. Elle semble être toutefois immédiatement comprise, peut-être parce que véhiculée par les institutions de prévention et présente de différentes manières dans le contexte de soirées (affiches, présence d'acteurs de préventions, etc.). L'idée de prise de risque sexuel associée à la consommation de psychotropes, telle que présentée aux informateurs renvoie à l'idée de prendre le risque en consommant des psychotropes de prendre un risque supplémentaire vis-à-vis de la prévention.

L'état psychique

Les récits de prises de risques croisent souvent la thématique de la mésestime de soi. Énoncée comme telle (« *Il n'avait pas une très grande estime de lui-même.* ») ou de manière indirecte (« *Il était paumé.* »), cette thématique apparaît dans plusieurs récits dans lesquels l'informatrice a un comportement sexuel actif et n'utilise pas de préservatif au cours de la pénétration anale, soit à son initiative, soit à celle de l'autre. Dans ce cas, celui (passif) qui « autorise » l'acte dans lequel il est considéré comme étant celui des deux qui prend le plus grand risque est souvent décrit par l'actif qui en fait le récit comme ayant une mauvaise estime de lui-même. Au-delà des récits de prise de risque, on note que de nombreux informateurs semblent avoir connu des états dépressifs plus ou moins prononcés, plus ou moins récurrents au cours de leur vie.

Cette observation vient à l'appui du travail de Adam et al. [43] qui rappelle que de nombreuses études montrent que les homosexuels masculins occidentaux sont plus sujets que les autres au sentiment de solitude, à la dépression, à la mésestime de soi, aux tentatives de suicide ainsi qu'à un ensemble de troubles d'ordre psychiatriques⁶⁹. Son étude⁷⁰ met en lumière la relation chez une minorité de gays entre dépression, haut niveau d'activité sexuelle et prises de risques vis-à-vis du VIH. Il montre que les envies sexuelles suscitées par la dépression renforcent les besoins et l'activité sexuelle tout en diminuant la capacité des individus à les contrôler. Ce phénomène s'observe plus souvent chez les personnes séropositives et chez ceux connaissant des phases dépressives plus fréquentes ou intenses⁷¹.

Plus généralement, l'idée d'un mal être, d'un moment de fragilité, est souvent évoquée soit par les usagers décrivant des périodes de leur vie pendant lesquelles ils ont pris plus souvent des risques, soit par les informateurs clés, écoutants ou chargés de prévention, côtoyant un grand nombre de gays :

« Je suis sûr que 80 % des prises de risque, avec ou sans substance, c'est vraiment qu'il y a un problème, un mal être. (...) On voit dans les cuisines (backrooms), c'est toujours les mêmes à chaque fois qui prennent des précautions. C'est les mêmes à chaque fois qui même à un rythme effréné, ne font pas n'importe quoi, bien qu'on pourrait le penser. »

La relation entre une mauvaise estime de soi et la prise de risques sexuels est encore illustrée par le comportement observé chez des jeunes en difficulté, comme le rapporte cette informatrice :

69. L'Enquête Presse Gay 2004 [67] met par ailleurs l'accent sur les problèmes d'estime de soi des répondants. Les analystes rappellent en outre les liens établis entre prise de risque sexuel et état dépressif des répondants l'EPG 2000.

70. Réalisée via Internet auprès de 1932 hommes ayant eu des partenaires occasionnels dans l'année.

71. Voir également les travaux du psychiatre Serges Héféz, sur la genèse de ces symptômes chez les gays [52].

« *A contrario, on prend des risques mais avec une personne avec qui on peut avoir des liens affectifs, on se protège, on le protège.* »

Les représentations

Doutes, incertitudes et protections imaginaires

On rencontre sur le terrain des informations contradictoires et plus généralement des doutes s'agissant par exemple de savoir si la fellation sans préservatif est effectivement une pratique à risque et à quel degré. Si tous les informateurs prennent systématiquement ce risque, ils disent éviter pour la plupart le contact direct du sperme de même que certains déclarent éviter de pratiquer plusieurs fellations successives pour limiter les risques.

Autre motif d'incertitude, l'idée que lorsqu'un homme séropositif a une charge virale indétectable dans le sang, il serait non contaminant pour autrui. C'est par cet argument qu'un informateur toulousain dit s'être laissé convaincre par son amant régulier séropositif, de ne pas utiliser de préservatif lors des pénétrations anales ; ce dernier prenant soin de ne pas éjaculer dans le corps de son partenaire.

La dernière incertitude fréquemment évoquée est celle de la réalité des sur-contaminations autorisant certains informateurs séropositifs à vivre des rapports non protégés avec d'autres personnes séropositives. Ils déclarent éviter le plus souvent le contact direct avec le sperme.

Plus généralement, on rencontre un ensemble d'idées reçues susceptibles de nourrir les protections imaginaires⁷². Sylvain s'agace fréquemment de croiser des gens séronégatifs pour lesquels, « *un séropositif ça ressemble à quelque chose.* » L'idée que la séropositivité est visible est effectivement selon lui un facteur de risque puisque celui qui croit pouvoir reconnaître une personne séropositive sera plus enclin à ne pas utiliser de préservatifs dans certains contextes. De même, Sylvain se demande si la construction par des personnes séronégatives d'une géographie des lieux de la séropositivité (« *c'est un bar séropo* ») n'est pas un moyen pour se rassurer lorsqu'on a pris des risques dans des lieux non identifiés comme tels.

72. Les protections imaginaires, concept développé en France par Mendes-Leité [62] désigne la manière dont chacun met en œuvre ses propres stratégies de prévention à partir des informations accessibles, réinterprétées et adaptées à ses valeurs, son mode de vie, son rapport à la sexualité, etc.,

73. Éric Rofes fait ce constat lors d'une intervention orale à la librairie parisienne « Les mots à la bouche », le mercredi 6 septembre 2006 : « *Une des choses sur laquelle il faut réfléchir, c'est la construction du désir. Je ne pense pas, qu'au niveau des gènes, je sois né avec le désir de ligoter des mecs et d'uriner dessus. Ni que le désir de faire des pipes soit génétique. Les désirs sont créés au travers de la culture via des processus très complexes. Pour certains d'entre nous, ce processus inclut qu'on a envie de faire ce qu'on nous dit de ne pas faire.* »

L'idée que les actifs prennent moins de risque que les passifs est souvent évoquée, soutenue de fait par les résultats des études épidémiologiques. Une informatrice clé travaillant avec de jeunes gays ayant parfois des difficultés à accepter leur orientation sexuelle confirme la prégnance de cette idée. Par extension, ces jeunes pensent que les hétérosexuels sont des personnes moins « à risque » que les homosexuels.

Les fantasmes autour du sperme

La question des fantasmes ne peut être éludée tant elle apparaît au travers des discours, en relation directe ou indirecte avec la prise de risque. Surtout, on soutient l'idée que les fantasmes, au-delà de leurs déterminants psychiques, sont socialement construits⁷³. Le cadre restreint de l'étude ne permettant pas d'explorer plus avant cette question, la seule thématique du sperme, récurrente lors des entretiens, est brièvement abordée ici.

Le rapport au sperme est ainsi rarement neutre. La perception du fluide semble se situer sur une échelle de représentations allant du goût au dégoût du sperme sur soi et/ou à l'intérieur de soi. Ce que confirme un informateur clé toulousain : « Sur l'éjaculation faciale, j'ai souvent ce type de retours : soit ça passionne, soit ça dégoûte. C'est rarement entre les deux, effectivement. » Un informateur évoque ainsi son fantasme « de remplir quelqu'un », nourri par le visionnage de films « bareback » dont la production s'est considérablement développée ces dernières années.

Deux informatrices accompagnant des jeunes en difficulté font aussi le constat de la complexité de la fantasmagorie incluant la symbolique du préservatif et du sperme chez ces jeunes : « *Ce que veut dire recevoir du sperme en soi et sur soi. Quelquefois, dans la fantasmagorie, ils le relie au lait maternel. (...) Le sperme est fécondant. (...) C'est sale aussi ; ça dépend des histoires.* » Pour illustrer la thématique du sperme « sale », elles citent un jeune déclarant que le VIH est une bonne chose en ce qu'il préserve des fantasmes (recevoir du sperme en soi).

La perception de l'usage du préservatif

Le rapport à l'usage du préservatif et la symbolique qui l'accompagne ne sont pas moins complexes. Ces deux informatrices relatent ainsi la situation d'un jeune très isolé, en rupture sociale et familiale, pour qui « le préservatif tue le contact ». Selon elles, dans ce cas particulier, « le préservatif est une barrière supplémentaire entre soi et les autres. »

Le rapport au préservatif est aussi affaire de perception subjective. Certains voient dans son usage un effet négatif sur le ressenti du rapport sexuel (« *je trouve que ça baise mieux, ouais, quand ça baise sans préservatif* »), notamment du plaisir (« *le contact physique de la pénétration n'est pas le même* ») ; pour d'autres, il n'induit pas d'effet particulier sur les sensations. Il peut par ailleurs être perçu comme la matérialisation du danger potentiel associé à la sexualité.

La perception du préservatif est en outre susceptible d'évolution au cours de la carrière sexuelle. Lorsqu'il a été intégré dès l'entrée dans la sexualité, il peut être ultérieurement vécu comme un moment de rupture dans l'acte sexuel, notamment après une longue période d'abandon de son usage dans le cadre d'une relation stable.

Le facteur relationnel

Au-delà de l'évolution des modes de sociabilité et de rencontre, le sociologue Michel Bozon met en avant « la profonde modification du contexte normatif de la sexualité » qui se traduit par une individualisation croissante caractérisée par une « prééminence systématique des enjeux relationnels sur les enjeux de protection. » [46]

Le risque par amour

Le sentiment amoureux est l'un des premiers facteurs de prise de risque évoqué.

« Donc moi avant Fabrice, je suis sorti avec un garçon qui aimait pas mettre des capotes. Ça faisait un mois et demi qu'on était ensemble avant de faire l'amour. J'ai accepté parce que j'étais sûrement amoureux et je pensais ou je sentais que par rapport à son environnement et par rapport à ce qu'il disait, il avait pas eu de pratiques à risque, donc il avait pas fait le con. Sauf que si j'avais été malin, j'aurais pensé au fait que s'il aimait pas les capotes, ben il en avait mis avec personne. Ça dépendait pas que de lui mais aussi des personnes avec qui il avait fait l'amour avant et qui avaient pu aussi lui mentir... Et ben ouais, j'ai fait l'amour sans capote, sodomie plusieurs fois sans capote et j'ai fait le test qu'un mois avant de rencontrer Fabrice et j'avais vraiment peur. » (Pierre)

En dehors de cet épisode, Pierre s'est toujours protégé. La confiance, le don de soi, l'unité, sont autant d'éléments socialement construits articulés au sentiment amoureux. Semblables récits ont été entendus auprès de nombreux informateurs. C'est celui des deux qui a le moins de sentiments qui décide effectivement le plus souvent de l'usage ou de l'absence d'usage du préservatif. Le poids des désirs de chacun des partenaires en matière de prévention n'est pas le même au sein de la relation. Le rapport de force entre les partenaires lorsqu'il n'est pas équilibré est certainement un terrain propice à l'absence de protection, y compris lorsque le plus amoureux s'est toujours protégé. Au-delà du rapport de force, la fantasmagorie autour du sperme peut également amener l'un des partenaires à proposer la non-protection, en raison du sentiment amoureux. Le port du préservatif peut en effet dans ce cas contrarier « la pureté de l'acte » ou l'élan fusionnel matérialisé par l'échange des fluides.

Une situation de contamination volontaire évoquée à plusieurs reprises est celle du conjoint d'une personne séropositive :

« J'ai eu un autre (copain) qui était prêt à être séropo parce qu'il était amoureux de moi, parce qu'il s'en foutait et parce qu'il avait pas d'estime pour soi. » (Pedro)

Le sentiment amoureux est là encore mis en avant en tant que facteur déterminant mais la diversité des situations met en lumière un ensemble d'éléments associés : la nature fusionnelle des sentiments, une faible estime de soi ou encore un fort investissement fantasmagorique autour de l'échange des fluides.

Dans le contexte d'une relation stable « ouverte aux relations extérieures » (le cas de la majorité des informateurs en couple), l'abandon de l'usage du préservatif, marque de la relation privilégiée, est la norme. Tous les partenaires rencontrés mettent en avant les mêmes règles préventives qui ne sont pas infaillibles.

Le risque dans une relation stable

« Avec mon ami, c'est évident qu'on se protège pas. On fait des tests et on se fait confiance. » (Alain)

La règle entre partenaires est simple et ne souffre pas d'exception : une sexualité non protégée à l'intérieur du couple ; une sexualité protégée à l'extérieur. Si une prise de risque devait subvenir, en informer le partenaire.

Les travaux de Courduriès et Lerch [48, 61] sur la conjugalité gaie et les relations multipartenaires montrent que son application n'est en réalité pas si simple et l'écart important entre la norme et les pratiques. Les enjeux relationnels constituent le principal frein à la prévention. L'examen des entretiens réalisés avec des hommes vivant une relation « ouverte » confirme cette analyse. On constate en outre que la « transparence » à l'intérieur du couple et la communication quant aux risques pris avec des tiers ne suffisent pas à garantir durablement le recours au « safe sex. »⁷⁴

« J'avais une sexualité récréative qui était quand même déjà assez poussée où je me protégeais (...) Et puis après, j'ai rencontré Paul et c'est avec Paul que j'ai commencé à avoir des rapports non protégés. Forcément, je rentrais dans une relation stable. Et c'est là que je découvre les rapports non protégés, l'intérêt et le charme et donc je n'ai plus de sexualité récréative ; Ma seule sexualité elle est avec Paul. C'est une sexualité qui est mono, mono partenarial en fait mais non protégée parce qu'on est dans du mono partenariat. Et puis au bout d'un moment, comme beaucoup de couples homosexuels qui ont beau croire à la, au mono, et ben on aime bien quand même aller voir ailleurs. On finit par

74. « Sexe sans risque » (en anglais, Safer sex ou Safe sex), mode de relations sexuelles qui minimise les risques de contracter une maladie vénérienne (en particulier le SIDA).

aller voir ailleurs. On finit par aller voir ailleurs en se disant bien “on va voir ailleurs, on se protège et entre nous, on continue à ne plus se protéger” Et puis petit à petit nos sexualités s'affinent et puis on va voir ailleurs mais des fois, on se protège plus. Et donc comme on se protège plus des fois on dit à l'autre “attention, je me suis pas protégé, ce serait bien qu'on remette du préservatif.” Donc l'autre vit très mal aussi le fait qu'on remette des préservatifs. C'est une atteinte effectivement au pacte quelque part qui s'était construit effectivement et qui participait d'une fidélité. C'est-à-dire, on acceptait une infidélité de partenaires, mais il y avait une fidélité particulière qui se situait ailleurs, autre part. Et ça, ça se recompose donc parfois on remet le préservatif et puis il y a plus de préservatifs à nouveau ; c'est-à-dire qu'on a parfois des rapports non protégés avec le partenaire même s'il a conscience que, ou si je dis, parce qu'on se disait les choses, que avec untel, ça a dérapé, bon ben on finit par tant pis : “Bon, t'as fais quoi ? Oh allez, ça devrait aller.” Je sais pas si tu vois, c'est-à-dire au bout d'un moment, c'est de la négociation interindividuelle, une responsabilité en tant qu'adulte, en tant qu'être responsable et quelque part en tant qu'individu individualiste responsable. Tant Paul que moi, on était un couple et en même temps des individus individualistes quelque part aussi parce que nos pratiques sont très individualisées sexuellement et qu'en même temps on s'aime et on voulait rester en couple et voilà. Et on est sur des systèmes de renégociation jusqu'au moment où ben ça dérape pour un (...) en l'occurrence c'était moi, ça a dérapé. On est revenu sur de la protection. Ça a duré mais même pas un mois. C'est-à-dire qu'au bout d'un moment, Paul enlevait lui-même les préservatifs. Et moi entre-temps je commençais à avoir des rapports non protégés ailleurs en fait, avec des gens qui étaient eux-mêmes séropositifs et où c'était bien. » (Sylvain)

Le rapport de force avec un partenaire occasionnel

La thématique du rapport de force évoquée dans le cadre d'une relation stable n'est pas moins en jeu s'agissant de la prévention lors d'une rencontre furtive.

La sexualité furtive est souvent décrite comme le lieu par excellence du rapport de force. Celui qui ne répond pas aux canons du moment aura plus de difficultés à rencontrer quiconque, quel que soit le mode de rencontre. François décrit ainsi les lieux de consommation sexuelle :

« C'est la loi du plus fort. (...) Le plus moche va baiser dans la grande salle où il y a quarante mecs qui baisent ensemble dans le noir et où tu verras pas les mecs qui te tripotent. »

Lors d'une rencontre furtive, le choix de l'usage du préservatif est surtout du côté du plus désirable des deux. Hugo, 24 ans, unanimement considéré comme un très bel homme confirme cela en précisant qu'ayant conscience de

son pouvoir de séduction, il se sent doublement investi du devoir d'imposer l'usage du préservatif dans ces contextes car il sait que personne ne lui imposerait. De son point de vue, c'est précisément parce qu'il est séduisant qu'il se doit d'être exemplaire.

L'incertitude sur le statut sérologique de l'autre

À l'exception notable des sites de rencontre spécialisés dans les pratiques sexuelles dites hard et dans une moindre mesure sur les sites de rencontre généralistes, on constate que dans toute autre situation de rencontre, la question du statut sérologique est rarement abordée. En contextes festifs, lorsque les personnes ne sont pas introduites par des tiers, et surtout dans les backrooms et les saunas, le statut sérologique. Comme le résume un informateur clé parisien :

« Dire qu'on est séropo, c'est prendre le risque de faire fuir le gars alors que le même gars sera y compris susceptible de prendre des risques avec un gars qui ne dit rien. »

Cette situation est d'autant plus problématique dans un contexte caractérisé par l'absence de règles admises par tous, au-delà de la norme de l'usage du préservatif qui tend à s'affaiblir.

Il faut cependant nuancer ce constat. D'abord en précisant que l'usage du préservatif reste la norme. De plus, s'agissant des pratiques, telles que la fellation, où l'usage n'est pas la règle, la plupart des informateurs s'accordent à dire que des pratiques de réduction des risques sont relativement partagées bien que tacitement ; ainsi, le fait de ne pas éjaculer à l'intérieur du corps de l'autre.

« Celui qui veut recevoir le dit, sinon l'autre se retire avant. » (Alain)

Mais ici encore, rien n'est garanti. Plusieurs informateurs séropositifs relatent par exemple des épisodes de prises de risques lors de fellation dans des lieux de consommation sexuelle. Lorsqu'ils commencent à se retirer, l'autre les retient ; ils esquissent à nouveau le geste, l'autre les retient plus fermement : *« Qu'est-ce que tu fais là ? Ah ! tu sors ta carte, je suis séropo, ne le fais pas ? Ou tu penses peut-être il est séropo, peut-être il en a rien à foutre, peut-être qu'il croit qu'il l'attrapera pas, t'en sais rien. Il y a tout ça qui rentre dans ta tête ; tu te dis : ben Tant pis (...) T'es dans l'acte et tu vas jouir dans dix secondes... »*

Il faut encore préciser que l'on rencontre une certaine cohérence des règles vis-à-vis de la prévention selon le statut sérologique ; ou plus précisément, la plupart des personnes séropositives rencontrées ayant une sexualité furtive partagent des règles communes (voir plus loin.)

Le hasard et l'irrationnel

Contrairement aux hommes séropositifs pour lesquels la maladie est constamment présente, les hommes séronégatifs peuvent parfois « complètement oublier le risque. » De nombreux informateurs évoquent des prises de risques, le plus souvent mal vécues a posteriori, ayant entraîné un sentiment de culpabilité et de peur. « *Je sais qu'il y a en nous des pulsions morbides donc c'est certainement de cet ordre mais objectivement, avec la raison, c'est incompréhensible.* » Nombre d'entre eux à l'instar d'Antonin ne s'expliquent pas ces épisodes, surtout lorsqu'aucune consommation de substance ne peut « justifier » a posteriori la baisse de la vigilance. En situation, la décision n'est pas toujours rationnelle : l'excitation renforcée ou non par les psychotropes, les sentiments mais aussi la déprime sont autant de facteurs pouvant favoriser consciemment ou inconsciemment la prise de risques.

On peut supposer ici qu'une baisse de la vigilance ponctuelle n'engendre pas le même risque objectif dans les contextes parisiens et toulousains en raison d'une part de la moindre proportion d'hommes séropositifs vivant en région toulousaine mais aussi d'une offre beaucoup plus limitée des lieux de consommation sexuelle et des soirées à thématique sexuelle « hard. »

Le choix assumé ou pas, conscient ou pas de la prise de risque

La plupart des informateurs clés toulousains et parisiens disent rencontrer fréquemment l'expression d'une moindre vigilance associée au désir de ne plus être confronté au stress et à la peur lors des rapports sexuels. Ce phénomène concernerait des personnes de tous âges mais serait plus prégnant chez les 30-40 ans qui se protègent depuis longtemps :

« Il y a une problématique que je considère comme plus importante, très inconsciente ; même moi, il y a des moments où je me pose la question ; c'est qu'au bout d'un moment, être confronté perpétuellement au même risque, il y a un moment et c'est ce que tu entends ; il y a des gens qui pour le coup te disent et ça, je le comprends parfaitement : « Une fois que c'est fait, c'est fait. » (...) Mais passer ta vie à te stresser, à faire des tests, à te faire chier... Une fois que c'est fait, c'est un sujet évacué. » (acteur de prévention parisien)

Certains acteurs de terrain font état d'une problématique spécifique aux plus jeunes, bien moins fréquente, mais qui tendrait à se rencontrer de plus en plus souvent, celle du désir de devenir séropositif pour intégrer un groupe de pairs ou « pour donner un sens à sa vie. » Un écoutant parisien évoque le portrait type du jeune provincial, s'installant à Paris et fragilisé par une rupture fami-

75. Cf les travaux de Warner aux Etats-Unis [69, 70].

liale, sentimentale et-ou dans une situation de précarité sociale. Il n'est pas encore à l'aise avec sa sexualité, commence à sortir dans le Marais et à rencontrer des hommes séropositifs, très à l'aise avec leur homosexualité parce que plus âgés. Ils semblent « bien vivre » leur séropositivité, n'abordant jamais dans le contexte des bars le vécu de la maladie.

« Devenir séropo est sa manière d'être accepté, de parler à l'intérieur d'une communauté. »

Si cette situation est décrite principalement par des acteurs de terrain parisien, un intervenant toulousain déclare néanmoins :

« Je serais pas loin de penser que parfois il y a une recherche identitaire dans la contamination à propos de la séropositivité. »⁷⁵

Le facteur de l'âge dans les représentations et les prises de risques

Le nombre limité d'entretiens et la proportion considérable d'informateurs âgés de trente à quarante ans ne permettent pas de produire une analyse pertinente de la question des représentations et des pratiques vis-à-vis des risques sexuels suivant les tranches d'âges. La sur-représentation d'une classe d'âge n'autorise guère de mise en perspective. Si les représentations du risque sont assez cohérentes à l'intérieur de ce groupe, les pratiques varient en fonction de l'histoire de chacun, de sa vie intime et d'autres éléments propres aux parcours individuels, aux relations et aux situations évoqués précédemment. L'âge en tant que tel n'est pas à lui seul l'élément le plus pertinent au regard des pratiques.

On peut toutefois évoquer une certaine « lassitude » vis-à-vis de la protection parmi les informateurs qui se sont toujours protégés. L'un d'eux faisant l'hypothèse que vivre une sexualité sans préservatif était peut-être devenu l'une des motivations sous-jacente au désir de vivre une relation stable. Surtout, le facteur différentiel déterminant principalement tant les représentations que les pratiques vis-à-vis des risques sexuels est très nettement parmi les informateurs, quel que soit l'âge, le statut sérologique.

76. « Derrière le terme de sexualité hard, on peut y mettre plein de choses. Mais parmi cette sexualité hard, il y a des pratiques, enfin moi je constate qu'il y a des pratiques qui ne se faisaient pas chez les jeunes. Enfin la nouvelle génération, elle est très vite dans les pratiques genre fist, c'est hallucinant. » (Informateur clé toulousain) ; « Les 18-25 ans, ils ont tout fait. Ce que toi tu vas mettre à la rigueur 10 ou 15 ans à te dire, à la rigueur, eux non : à 25 ans, ils ont tout fait, ils ont vécu tout type de sexualité, du hard au... » (Fabrice).

Avant d'aborder la situation des hommes séropositifs au regard de la prévention, il semble néanmoins intéressant d'interroger les représentations et les pratiques des plus jeunes évoquées par les plus âgés.

Les 16-25 ans

Si les gays de moins de 25 ans sont peu représentés parmi les informateurs (4), on rencontre au cours de l'enquête, au travers des discours des trentenaires et des quarantenaires interrogés, deux énoncés récurrents concernant la sexualité des plus jeunes et leur rapport à la prévention.

D'une part, certains jeunes auraient des pratiques sexuelles hard beaucoup plus tôt, parfois dès l'entrée dans la sexualité.⁷⁶ L'un des facteurs mis en avant s'agissant des pratiques « hard » vécues à un âge précoce est leur visibilité sur Internet, favorisant de facto leur apprentissage. Un acteur de prévention identifie par ailleurs une phase potentiellement propice à un mode de sexualité compulsif chez de jeunes hommes peu expérimentés et découvrant la vie gaie parisienne. D'autre part les plus jeunes se protégeraient peu et se sentiraient peu concernés par le sida, perçu comme une maladie chronique.⁷⁷

Il faut rester prudent quant à l'interprétation et surtout à la généralisation de ces énoncés. La majorité des informateurs plus âgés relate des interactions avec des jeunes rencontrés lors de relations sexuelles furtives. Or on n'a aucune idée de la proportion de jeunes vivant ce type de relations à Paris ou à Toulouse. Parmi les informateurs âgés de moins de 25 ans, deux d'entre eux disent vivre une relation de couple exclusive et deux sont célibataires et ont effectivement des partenaires occasionnels. Un seul vit une sexualité avec de multiples partenaires et consomme régulièrement des psychotropes en contextes festifs et sexuels. Interrogé quant à la pertinence du discours des trentenaires sur les jeunes, Hugo, 24 ans, répond :

« C'est peut-être vrai ça ouais. (...) Moi je sais qu'il y a des trucs que j'arrive pas encore à faire (rires) ; genre le fist ça rentre pas. Mais c'est vrai que j'essaie. (...) C'est vrai que je connais des mecs de vingt ans qui se font fister grave. (...) Mais en même temps, c'est pas non plus si courant quoi. Parce qu'il y a aussi beaucoup de jeunes pédés qui sont dans un discours anti-backroom, vraiment un truc genre couple, fidélité, mariage, à fond. Vraiment le truc gai conservateur modèle hétéro normatif. »

Sa perception des jeunes fait écho à celle d'Antonin, trentenaire toulousain répondant à une question relative à l'usage de psychotropes dans son entourage :

77. « Mais carrément, ils se sentent pas concernés. Pour schématiser : c'est une maladie de vieux et oui, ils se sentent pas concernés, ça c'est clair. » (Informateur clé toulousain) ; « Les jeunes avec lesquels j'ai baisé, du haut de mes trente ans, à chaque fois, c'était à moi de leur dire "mets une capote". L'usage du préservatif, il y a beaucoup de travail à faire en termes de prévention. Ça, c'est clair et net. » (Karl).

« Je connais peu d'homos qui ne prennent pas des trucs. Ah si peut-être les plus jeunes. En fait il y a de tout. Il y a des jeunes qui prennent de tout. (...) J'ai l'impression que ceux qui n'en consomment pas sont dans une logique de sentiments, de rencontre avec une personne. (...) C'est des gens qui sont dans une logique plus hétéro, avec un rapport au couple plus normé. Ceux-là sont plutôt jeunes. »

Se dessinent donc deux pôles en terme de modes de vie, de rapport aux psychotropes et à la sexualité, aux deux extrémités d'une échelle de valeurs et de comportements des jeunes : d'un côté des jeunes socialement intégrés, vivant leur homosexualité dans le cadre d'une relation stable exclusive, ne vivant pas de sexualité furtive et ne consommant pas de psychotrope ; à l'autre extrémité des jeunes vivant des relations sexuelles multiples sur un mode expérimental, socialement peut-être moins intégrés, revendiquant une posture marginale ou subversive vis-à-vis des normes, plus souvent consommateurs de produits psychoactifs. On peut supposer qu'existent entre ces deux pôles une multitude de postures alliant plus ou moins chacun de ces éléments.

Séropositivité et comportements sexuels à risque

Partager la responsabilité

L'usage systématique du préservatif est plus souvent mis en avant à Toulouse qu'à Paris. La majorité des hommes séropositifs interrogés dans les deux villes s'accordent toutefois sur le fait que « c'est responsabilité partagée » ; « c'est 50/50 » ; « chacun doit prendre en charge sa propre prévention. » La majorité dit se protéger lors de rencontres furtives, à l'exception, pour certains, des situations où le partenaire exprime le désir de ne pas utiliser de préservatif ou encore dans certains types de soirées connues pour admettre les pratiques barebacks et majoritairement fréquentées par des hommes séropositifs. Le seul informateur déclarant ne pas se protéger systématiquement dans les lieux de consommation sexuelle « ordinaires » précise toutefois faire exception avec des hommes plus jeunes :

« Moi, je sais pas comment j'ai attrapé ça parce qu'à l'époque je faisais vachement attention. Maintenant moins, mais avec des mecs de mon âge. Je vais pouvoir baiser sans capote avec un mec de mon âge sans lui dire que je suis séropo parce que je vais me dire dans ma tête, alors à tort ou à raison, je vais me dire « il est séropo. » (...) Je pars du principe que quand on baise on est deux et quand on a trente ans on n'en a pas vingt et c'est vraiment la responsabilité partagée. Un jeune de vingt ans, je vais le protéger, direct. Le mec de trente ans pas forcément. Des fois pour lui ou pour moi, je vais me protéger mais pas forcément. » (Karl)

La maxime de la responsabilité partagée fait écho à l'analyse du sociologue Jean-Yves Le Talec : « à l'image emblématique des « pédés séropos » militants, fondée sur les notions de mémoire et de responsabilité, succède une figure moins engagée, centrée sur l'individu comme seul lieu de résolution des contradictions entre désirs et injonctions sociales et qui tend à rejeter tout contrôle exercé sur le corps et la sexualité. » [57].

Eviter la sur-contamination

Les hommes séropositifs interrogés (15 sur 35) ont tous des partenaires sexuels furtifs ou réguliers avec lesquels la fréquence des relations est variable, indifféremment du fait qu'ils soient engagés ou non dans une relation stable (la moitié d'entre eux). Ils rencontrent le plus souvent des hommes par l'intermédiaire d'Internet, dans les saunas, dans les backrooms ou dans les clubs. Ceux qui sortent le plus fréquemment en contextes festifs et-ou les consomment les plus réguliers de substances psychoactives tendent à vivre des relations sexuelles plus fréquentes. Toutefois, il semble que le facteur déterminant la fréquence soutenue de l'activité sexuelle soit d'abord le rapport à la sexualité : le goût de l'expérimentation sexuelle, les besoins sexuels, une relation à la sexualité que certains décrivent comme compulsive :

« Moi je suis sex addict complètement quoi. Je suis nympho au taquet quoi. (...) Peut-être plus (addict) au sexe qu'au produit mais avec du poppers quand même. » (Karl).

La majorité d'entre eux déclare se protéger systématiquement et quelques-uns relatent des épisodes de prises de risques occasionnels, le plus souvent avec des personnes de même statut sérologique mais pas exclusivement. La fréquentation régulière des lieux de consommation sexuelle favorise des relations non protégées qui ne sont pas toujours souhaitées ou bien vécues :

« Ça me fait chier quand je baise avec quelqu'un qui se protège pas parce que j'ai pas envie de rentrer dans les détails. J'ai pas envie que mon plaisir soit gâché par... » (Pedro).

Une minorité d'hommes (4) déclare des relations non protégées régulières, préférentiellement avec des personnes de même statut sérologique. Ces derniers, y compris les hommes se définissant comme barebackers (2), n'excluent pas l'usage du préservatif dans certains contextes et notamment avec des partenaires dont ils ignorent le statut sérologique :

78. Lymphogranulomatose vénérienne.

79. Infection sexuellement transmissible.

« C'est pas que je baise qu'avec des séropositifs, loin de là mais quand je vais dans un bordel et que je rencontre quelqu'un et qu'on ne se dit rien sur notre séropositivité mutuelle ou pas, je baise avec préservatif ou je me fais enculer avec préservatif. Je dis pas à la personne : « non je veux pas sans préservatif », et moi-même je baise avec un préservatif, si... Maintenant quand je rencontre quelqu'un sur le net ou dans une soirée et que la question, bon de rapports sexuels non protégés ou d'une séropositivité est abordée, ça se fait comme ça, même sans discuter, c'est-à-dire que de fait, effectivement, il y a un rapport non protégé qui se met en place. La seule différence, elle va se jouer sur la question du « est-ce que je te jouis dans le cul ou pas ? », voilà. Et la limite, elle est là. (...) C'est-à-dire la question de la sur-contamination et pourtant elle peut se faire aussi sans éjaculation. Et puis, le plus souvent en plus dans des rapports chez les individus. C'est vrai que dans les partouzes, je fais parfois un petit peu plus attention. Le gant parfois revient dans le fist parce que, c'est plus la LGV⁷⁸, à la limite qui m'a traumatisée, tu vois, plus l'IST⁷⁹ et ses conséquences que le HIV, que quelque part j'ai complètement intégré, en me disant, ça fait partie de toi maintenant. » (Sylvain)

...mais plus encore les IST⁸⁰

Pedro qui tend à se protéger systématiquement mais admet des relations non protégées dans les lieux de consommation sexuelle, à l'initiative du partenaire, explique que les alertes autour de la recrudescence de la syphilis ont eu un impact direct sur sa sexualité. Il a limité au maximum la fréquentation des backrooms pendant plusieurs semaines.

Sylvain qui se présente comme barebacker applique des règles de réduction des risques tout en ayant conscience que leur efficacité reste limitée. S'il préfère clairement les relations non protégées, il n'est pas pour autant amateur de sperme et dit éviter le contact direct avec le fluide. À l'instar d'autres informateurs interrogés, c'est bien plus la peur de contracter une IST⁸¹ que le risque abstrait d'une sur-contamination qui motive ses pratiques préventives :

« La crainte concrète effectivement, elle est là parce qu'effectivement là il y a une réalité. On a tous eu ou une syphilis ou des condylomes ou une LGV. Ce qui fait que ça nous fait chier, c'est pas à la limite de l'avoir, c'est qu'on peut pas baiser pendant trois semaines ! (rires) alors que le HIV nous empêche pas de baiser. Et que même si on est sur-contaminé ça nous empêchera pas de baiser. »

80. La mise en place d'un dispositif de surveillance de la syphilis depuis 2000 fait état d'une prévalence massive de cette IST chez les homosexuels (80 %), notamment dans la région Ile-de-France (87 %). Si près de la moitié des cas de syphilis sont diagnostiqués chez des personnes séropositives, on note une nette diminution de la proportion de co-infections syphilis-VIH entre 2000 et 2004 (de 61 % à 41 %). En France, la lymphogranulomatose vénérienne rectale concerne exclusivement des homosexuels âgés de 39 ans en moyenne, dont plus de 80 % de séropositifs. [65]

81. L'analyse des questions posées par les internautes fréquentant les sites BDSM (sadomasochiste gay) et Bbzone (bareback) confirme leur préoccupation pour les IST (réalisée par le Dr Ohayon pour Sida Info Service en 2007).

CONSOMMATION DE SUBSTANCES PSYCHOACTIVES ET PRISES DE RISQUES SEXUELS

Dans un contexte de recrudescence des prises de risques chez les homosexuels masculins dans tous les pays occidentaux [64, 51] parallèlement à l'augmentation de l'usage de substances psychoactives [12], généralement consommées en contextes festifs privés et publics et plus particulièrement associées à l'activité sexuelle dans ce groupe [67], de nombreuses études, principalement nord américaines, australiennes et anglaises, interrogent depuis le milieu des années 80 la relation entre consommation de substances psychoactives et prises de risques sexuels. La plupart d'entre elles ont établi de longue date une co-occurrence statistique entre prise de produits et conduites à risques vis-à-vis du VIH et des IST [41]. Leurs résultats se sont néanmoins révélés souvent contradictoires et les méthodologies mises en œuvre lors des premières études quantitatives et qualitatives firent l'objet de vives critiques portant sur différents biais méthodologiques au début de la décennie suivante⁸² [38].

Jusqu'à la fin des années 90, la plupart des recherches mettent en avant la co-occurrence entre prise de produits et prises de risques sans qu'aucune d'entre elles ne s'accorde sur l'explication de ce phénomène, ni même sur les principaux produits concernés ou leur association. Le fait que la consommation de produits psychoactifs favoriserait par ses effets désinhibants une moindre vigilance et le passage à une sexualité plus hard est mis en avant par différents travaux [31]. La multiplication des études qualitatives et longitudinales a permis un éclairage sur ce phénomène complexe, en introduisant de multiples variables parmi les facteurs explicatifs, telles que le profil et l'état psychique de l'utilisateur, son statut sérologique, en tenant compte des contextes, des types et des modes d'usage de substances et surtout des motivations sous-jacentes [35]. Cependant la question de la nature du lien entre prises de substances et prises de risques sexuels (causale ou pas, directe ou indirecte) n'a pas pour l'heure trouvé de réponse univoque et apparaît de plus en plus complexe [37].

Après avoir montré la diversité des fonctions de l'usage de substances psychoactives suivant les contextes, les personnes et les relations, en tant qu'il agit de différentes manières sur les inhibitions sexuelles, il s'agit à présent d'éclairer la nature des relations entre prises de risques sexuels et usage de psychotropes suivant les situations, les personnes, les modes et les contextes de prise.

Les produits

L'alcool et les poppers sont les premiers produits associés par les informateurs, usagers et professionnels, aux prises de risques sexuels. D'autres psycho-

82. Les biais de recrutement, la non-distinction des produits, de la fréquence, des modes et des contextes d'usages et enfin la non prise en compte de facteurs d'ordre psychosociaux sont les critiques les plus récurrentes.

tropes ne sont pas moins présents dans les récits de prises de risques, mais l'alcool et les nitrites semblent être plus directement associés aux conduites à risques tandis que la relation entre la consommation des psychotropes illicites et les prises de risques sexuels est perçue comme étant plus complexe.

L'interprétation de ce fait n'est pas aisée. Comme le note par ailleurs l'Enquête Kiosque 2004, ces deux produits sont en 2007 légalement accessibles dans les lieux de consommation sexuelle comme dans les clubs gais. Les informateurs intervenants ou fréquentant régulièrement ces espaces ont donc pu aisément et plus fréquemment observer leurs effets sur l'activité sexuelle.

« Moi, je remarque que dans les backrooms, que bon avec poppers, les mecs font plus de choses que s'ils n'en prenaient pas. » (Acteur de prévention toulousain)

C'est le plus souvent l'action combinée des deux substances qui est évoquée dans ces contextes.

Le poppers quant à lui, a la particularité d'être utilisé par des personnes ne consommant pas d'autres psychotropes, plus particulièrement en contexte sexuel. Il est en outre associé à certaines pratiques considérées comme étant particulièrement risquées (le fist sans protection). Ses effets dans ce contexte ont ainsi pu être observés dans des situations où le consommateur n'a absorbé aucun autre produit. Sylvain, polyconsommateur et séropositif, évoque les pratiques de son compagnon qui lui, consomme exclusivement du poppers au cours des relations sexuelles :

« Et je veux dire, c'est en prenant du poppers qu'il m'enlevait le préservatif. Je veux dire c'est après la prise de poppers qu'il enlevait le préso quand on baisait par exemple parce qu'il avait besoin, ah oui, il avait besoin. (...) et moi j'avais remarqué que, il prend le poppers au bout d'un moment donc moi je mets ma capote, on baise, etc... Fellation sans préso, ça, ça changeait pas. Je commence à mettre la capote, je le baise. Au bout d'un moment, il arrêtait, il allait au frigo, il cherchait le poppers. Il prenait une rasade de poppers, il l'amenait d'ailleurs avec lui. Il revenait donc moi je le re-baisais, je le pénétrais à nouveau avec le préservatif et là au bout d'un moment, il sortait, il enlevait le préservatif, il se remettait en position et puis il reprenait une dose de poppers et ainsi de suite. »

Les informateurs clés observent des comportements similaires sous l'effet de l'alcool, produit de la sociabilité par excellence, dont on sait que la consommation est généralisée en contextes publics.

« Et puis ceux qui ne consomment pas beaucoup d'alcool dans les endroits où il y a peu de monde sont aussi un peu, pas mis à l'écart mais ça fait toujours partie du truc où pour être bien quelque part, il faut faire comme

les autres. (...) Et ceux qu'on peut voir après prendre des risques importants, c'est ceux qui au bar vont boire le plus, ça, c'est sûr. » (Acteur de prévention parisien)

Pour Pedro, amateur d'alcool comme d'autres substances, « l'alcool, au niveau de la vigilance, c'est beaucoup plus influent. En fait ça cause plus de dommages que la drogue parce que l'alcool, ça désinhibe, ça te fait oublier pas mal de choses. L'alcool, tu pars dans ton truc, tu es pas dans l'intellectualisation. Tu es pas très intelligent, tu es con, un peu basic. Ça te restreint. Ta capacité à penser correctement n'est pas des meilleures. »

Toutefois, les propriétés désinhibantes des autres substances ne sont pas moins mises en avant par les usagers et les professionnels ; alors comment interpréter la prééminence de l'alcool et du poppers associés aux prises de risques sexuels par rapport aux autres produits ?

Le récit des informateurs ayant très peu consommé de substances psychoactives au cours de leur vie permet de formuler une hypothèse.

Pierre, 24 ans, déclarant avoir bu de grandes quantités d'alcool dans le contexte des premières sorties dans les clubs gais toulousains raconte :

« Moi j'ai fait des trucs à cause de l'alcool, sexuellement, que je n'aurais jamais fait. (...) Et à des moments, souvent à cause d'une alcoolémie très élevée, des choses que moi j'appellerais sexuellement chaudes. »

Il vit aujourd'hui en couple et ne sort que très occasionnellement avec son compagnon. Il ne consomme pas de psychotrope, n'est pas amateur de poppers et boit occasionnellement en contextes festifs ou dans l'intimité pour « pimenter » la relation sexuelle avec son partenaire. Rétrospectivement, il se souvient de son absence de méfiance vis-à-vis de l'alcool lorsqu'il était plus jeune dans un contexte où tout le monde boit. Lorsqu'il a expérimenté plus tard, en de rares occasions, des comprimés de MDMA, le rapport au produit illégal, clairement identifié comme une drogue, était d'un tout autre ordre :

« J'ai eu des pratiques à risque beaucoup plus en ayant bu qu'en ayant pris un ecsta. Parce que dans la société, l'ecsta est tellement montré comme quelque chose de dangereux. C'était déjà de ma part un pas, de passer ça donc ça ne pouvait pas être associé à un autre danger. (...) Je n'ai jamais moins dragué qu'en ayant pris un ecsta. (...) Ça me rendait beaucoup plus vigilant et beaucoup plus sélectif. (...) envie de câliner tout le monde et pas envie de perdre mon temps avec un mec. Profiter du moment exceptionnel. »

Deux autres informateurs ayant un profil similaire : socialement bien intégrés, consommateurs de substances occasionnels et jamais en contextes

sexuels, ayant des pratiques sexuelles qu'ils qualifient de classiques, constatent également qu'ils tendent à être plus vigilants après avoir consommé de l'ecstasy ou toute autre substance illégale. Dans tous les cas, les mêmes ressorts semblent être à l'œuvre. D'une part le produit est consommé en contexte festif et dissocié de l'activité sexuelle ; il a clairement pour but d'augmenter le plaisir de la fête, de la danse, du partage au sein du groupe des pairs. Dans ce cas, les effets d'empathie vis-à-vis des tiers sont décrits, mais n'induisent pas d'excitation sexuelle. D'autre part, ces informateurs se décrivent comme étant raisonnables, ne souhaitant pas perdre le contrôle de leurs actes. Ils n'ont par exemple aucun goût pour la consommation des hallucinogènes. Par suite, ils perçoivent la prise de produit comme une prise de risque, ce qui tend à les rendre plus vigilants, ne souhaitant pas prendre de risque supplémentaire. Ce que confirme cet acteur de prévention :

« Souvent je le remarque aussi dans les témoignages que j'ai sur le terrain, c'est qu'un mec qui est clair dans sa sexualité, qui a une ligne de conduite, sous GHB ou même sous coke en général ou sous ecsta, il fera vachement plus, à la limite plus attention. »

Le caractère légal et socialement acceptable de la consommation d'alcool et dans une moindre mesure de poppers, pourrait donc constituer de fait un usage potentiellement à risque pour des personnes ayant ce type de profil, précisément parce qu'ils semblent cultiver l'illusion de la maîtrise de leurs actes, ce qui peut effectivement induire une moindre vigilance.

La légalité de l'usage de poppers et d'alcool, leur grande accessibilité de même que leur intégration tant en contextes festifs qu'en contextes sexuels conduisant à une moindre vigilance comparativement à l'usage d'autres produits pourrait expliquer en partie le fait qu'ils soient perçus par les informateurs comme étant plus directement associés à des prises de risques sexuels. Il s'agit bien d'association plutôt que d'induction et encore moins de causalité. Comme le montre ci-après l'analyse des récits de prises de risques sous l'effet de psychotropes, il n'est pas de relation mécanique ni d'explication univoque à l'association entre usage de psychotropes et prises de risques sexuels. Ceci ne vaut pas moins pour l'alcool et le poppers que pour les autres substances psychoactives et semble d'autant plus probant que les informateurs participant à l'étude sont particulièrement informés quant aux risques vis-à-vis du VIH et des IST, de même qu'ils ont acquis des connaissances parfois élaborées des produits psychotropes et de leurs usages.

Prises de risques sous influence

Trois récits de prises de risques sont présentés ici, construits à partir des entretiens réalisés avec Sylvain, Hugo et Bertrand. Le choix des éléments sélectionnés pour la construction synthétique de ces parcours singuliers tente de

restituer les prises de risques dans leurs contextes en les articulant à des éléments du parcours biographique ayant principalement trait à la consommation de produits psychotropes au cours du temps, à l'évolution de la vie sociale, affective et sexuelle (incluant le rapport à la prévention) ainsi qu'aux états psychiques des informateurs. Les motivations et à l'articulation des éléments susceptibles de jouer un rôle au cours des prises de risques seront interrogées au terme du premier parcours. Les éléments ainsi isolés seront mis en perspective avec des témoignages d'usagers, de bénévoles et de professionnels lorsqu'ils présentent des traits communs avec d'autres récits recueillis au cours de l'étude. On procédera de même, plus succinctement, pour les deux autres récits

Éléments du parcours de Sylvain, 31 ans, toulousain

Originaire d'une ville moyenne du sud de la France, il arrive à 22 ans à Toulouse, prend conscience de son homosexualité et vit ses premières expériences sexuelles « C'est là que je vais commencer à vivre, à me construire. » Parallèlement à ses études universitaires, commence alors une période de clubbing intensif qui durera deux ans. Il sort sans discontinuer du jeudi au dimanche : bars, clubs, after avec backroom, quelques heures de sommeil le matin puis sauna l'après-midi et à nouveau bar, etc. Il ne consomme aucune drogue illicite, boit de l'alcool, fréquente les lieux de consommation sexuelle hard, sans toutefois pratiquer. Il apprend les codes et nourrit ses fantasmes. Il vit parallèlement des relations sexuelles furtives au cours desquelles il se protège systématiquement.

Lors de vacances à Ibiza avec un ami, il prend son premier ecstasy dans un club ; vit ce moment comme un nirvana. Une semaine festive intense.

Peu après son retour, il rencontre le premier homme avec lequel il commence une relation amoureuse, monogame. Il vit pour la première fois des relations sexuelles sans préservatifs avec son compagnon. C'est le début d'une période calme qui durera plusieurs années. Il sort peu, ne consomme pas de drogue, vit en couple et poursuit ses études.

Le moment de la fin des études marque une période d'angoisse, d'instabilité tant au niveau professionnel avec l'arrivée dans l'âge adulte qu'au niveau de son couple. Son compagnon doit travailler dans une autre ville. Pendant cette période, les deux membres du couple commencent à vivre, d'un commun accord, des relations sexuelles à l'extérieur. Il explore des pratiques sexuelles plus « hard », se rend à différentes soirées spécialisées dans d'autres régions. Il rencontre un amant séropositif qui l'introduit à une sexualité sous l'influence de psychotropes. Ce dernier deviendra bientôt son fournisseur de psychotropes et un amant régulier, le premier avec lequel il acceptera des relations sexuelles

non protégées. La prise de produit renforce ou facilite l'exploration de certaines pratiques comme le fist. Il rencontre de plus en plus d'hommes séropositifs au cours de soirées à thématiques sexuelles. L'expérimentation se poursuit tandis qu'il devient de moins en moins vigilant quant à la protection, évitant toutefois le contact direct avec le sperme.

Lors d'une soirée sexuelle à Londres, il se fait « fister » en prenant soin de se protéger puis fait un coma ; se réveille dans les toilettes plusieurs heures après « et ce qui est en train de se passer n'est plus du tout safe. » Il ne sait pas ce qui s'est passé, hésite puis décide de ne pas aller à l'hôpital pour demander un traitement post exposition. Il est diagnostiqué séropositif trois mois plus tard.

Il poursuit au retour la fréquentation des soirées spécialisées fist, sexe en groupe, etc. et découvre le GHB dans ce contexte. Les pratiques du début de soirée sous ecstasy sont protégées. Puis l'établissement ferme ses portes, la soirée continue et les consommateurs passent au GHB en fin de nuit et aux pratiques non protégées.

Période difficile psychologiquement et physiquement : annonce de la séropositivité ; contracte une LGV ; le couple est déstabilisé par l'annonce de la séropositivité.

Psychothérapie : « Je réapprends à croire en moi, à dépasser certaines choses et à me sevrer d'une association entre sexe et drogue en fait que j'associais assez souvent à cette période-là. »

Il trouve un emploi dans le nord de la France.

Son compagnon contracte volontairement le VIH. Il s'aide pour cela en prenant du GHB (il n'a jamais consommé de psychotropes.)

Changement de mode de vie : il continue la prise de drogue occasionnelle et compense par une nourriture plus équilibrée, très peu d'alcool, pratique régulière du sport et du yoga. « L'idée étant au maximum quelque part, d'évacuer le plus vite possible la toxicité engendrée, sachant que les médicaments eux-mêmes génèrent une toxicité, voilà pour pas accentuer. Voilà c'est des espèces d'équilibres comme ça qui tiendront le temps qu'ils tiendront. »

Il poursuit une sexualité « bareback » avec des amants réguliers séropositifs.

Différents éléments de ce parcours semblent s'agencer pour participer du glissement progressif vers la non protection, puis in fine vers une sexualité bareback assumée. Un moment de fragilité psychologique, l'usage de psychotropes, un rapport particulier à la sexualité et la rencontre d'un amant séropositif puis d'autres hommes assumant une sexualité non protégée dans des contextes spécifiques qui l'autorisent.

Si les psychotropes sont effectivement consommés dans des contextes festifs et/ou sexuels, Sylvain identifie qu'ils sont pris dans un moment de fragilité (« je suis un peu paumé ») pour compenser un état de mal-être généré par différents facteurs (instabilité affective et sociale). Ce contexte est aussi caractérisé selon lui par une « montée de la sexualité. » Cette conjonction ne lui semble pas exceptionnelle. Il dit avoir souvent rencontré en « chatant » avec des hommes séropositifs sur les sites bareback une corrélation entre d'une part des moments de fragilité psychologique, d'autre part « un rapport au sexe qui est quand même assez fort. » Cette association fait écho aux travaux d'Adam [43] montrant que chez certains hommes, les envies sexuelles suscitées par la dépression renforcent les besoins et l'activité sexuelle tout en diminuant la capacité des individus à les contrôler. Une conjonction particulière qui semble conférer aux produits psychotropes et à la sexualité une même fonction anxiolytique est également décrite par les informatrices travaillant avec des jeunes gays en difficulté. Dans des contextes « de morbidité, de narcissisme défailant, d'autodestruction », les prises de risques se retrouvent autant sur le terrain sexuel qu'au niveau de l'usage de psychotropes.

« C'est dans les moments où socialement, ils seront le plus instables que du coup, psychologiquement, ils vont plus mal (et vice versa) et de fait, les prises de risques et la consommation de psychotropes vont augmenter, comme tout un chacun. Les prises de risques, elles sont dans les moments de vulnérabilité. »

Ces mêmes informatrices exposent la situation d'un jeune effectuant des démarches d'insertion professionnelle. Il met en péril son hébergement parce qu'il en supporte difficilement les contraintes.

« Il se retrouve sans logement et passe d'un hébergement d'urgence à un autre : c'est dans ces moments-là qu'il consomme le plus. C'est un jeune qui consomme de toute façon, majoritairement cannabis et alcool, dont il se dit dépendant, comme il se dit dépendant du sexe et de la nourriture. Et là, les consommations de psychotropes ont monté en flèche, en l'espace de quelques jours et sur plusieurs jours. Alors que jusqu'à présent, il le faisait plutôt le week-end, c'était un petit peu plus espacé. Et là, plus ça se dégradait socialement, plus il se sentait livré à lui-même, plus il consommait (...) plus il avait de relations sexuelles. (...) Pour beaucoup, relations sexuelles et consommation de produits, c'est un tableau qui va ensemble. (...) Pour ceux qui ont des relations sexuelles, beaucoup en parlent comme d'une addiction. »

Retour au parcours de Sylvain. La première expérience de prise d'ecstasy associée à l'activité sexuelle a lieu dans un contexte intime avec un amant. Quand on interroge Sylvain sur le rôle joué par les psychotropes dans cette période, et notamment lorsqu'il commence à accepter une relation non protégée avec un homme séropositif, il répond :

« C'est assez complexe en fait parce que ça mobilise à mon avis, un rapport à soi, une manière dont tu te perçois à ce moment-là, l'envie sexuelle, le degré d'envie sexuelle qui fait qu'effectivement tu seras peut-être prêt à accepter plus de choses que d'autres ; un état physique lié à la consommation de drogues ou d'alcools et puis un espèce de pouvoir de persuasion de la personne d'en face, un espèce de feeling qui fait que ce moment-là peut être fatal. »

La dynamique relationnelle joue ici, comme dans d'autres témoignages, un rôle central. Elle n'est pas moins active dans les autres contextes de consommations de substances, des soirées à thématique sexuelle caractérisées par la présence d'un grand nombre d'hommes, « séropositifs qui quelque part vivaient bien leur séropositivité. (...) que ça pouvait permettre effectivement des rapports non protégés sans que ça aille sur un délire jus. » Sylvain est très informé quant aux risques de certaines pratiques vis-à-vis du VIH. Il lit à l'époque la littérature consacrée au sujet et son réseau amical soutient fermement l'injonction à se protéger. Il va pourtant lentement développer durant cette période un discours tendant à minimiser l'importance de la prise de risque, en cohérence avec cet autre milieu qu'il rencontre lors de soirées sexuelles.

« Une forme de consommation de drogue par-ci par-là qui fait qu'au bout d'un moment et une sexualité plutôt débridée dont j'ai conscience que, qui fait qu'à un moment bing ça se rencontre. Ça se rencontre et après tout je l'accepte, après tout en me disant « ben quelque part ça devait m'arriver un jour ou l'autre. » (...) le problème voilà c'est que j'avais plus effectivement mais en même temps j'avais conscience que je n'avais plus et j'assumais complètement le fait de ne plus avoir conscience. C'est-à-dire moi j'aime bien les discours de prévention qui disent « attention vous allez plus avoir conscience ! » Mais c'est bien ça qu'on cherche, c'est perdre conscience. (...) Moi je me demande aussi, au bout d'un moment (...) est-ce qu'au bout un moment on n'a pas envie, on n'en a pas marre aussi de se protéger, on n'a pas envie quelque part de repartir dans une sexualité sans se soucier de ça, tout en ayant conscience du risque et en se disant : si je prends de la drogue, ce sera plus facile de la faire et plus facile de l'accepter. (...) Où est la causalité je sais pas. »

La thématique de l'usage de psychotrope en tant qu'il « aide » à la prise de risque n'est pas moins présente au cours de l'étude. Usagers, professionnels et bénévoles soutiennent l'idée que toute substance tend à renforcer ou accroître les inclinaisons propres à chaque sujet. En ce sens, un individu ayant des conduites à risque d'une manière générale sera donc d'autant plus enclin à prendre des risques sous l'effet de substances psychoactives.

« Soit tu es une personne à risque et dans ce cas, ça augmente ta prise de risque ; soit tu n'es pas une personne à risque et ça n'augmente pas ta prise de risque. »

Ça accentue peut-être l'état d'origine. » (Michel)

La majorité des informateurs soutient l'idée que la prise de produit n'induit pas directement la prise de risque mais peu effectivement la faciliter dans certains cas :

« C'est un faux problème. À partir du moment où je suis prêt à le faire, la drogue me permettra de déverrouiller ce que je m'étais mis comme interdit. Mais au préalable, j'avais l'intention de le faire, de passer la barrière. La prévention, hop là, il y a une barrière. À jeun, je le fais pas mais derrière c'est l'excuse de « c'est pas de ma faute, j'ai bu un verre de trop. » »

Ce constat fait par un professionnel parisien semble confirmé a contrario par le témoignage de Karl qui soutient que la consommation de produit a une incidence directe sur la prise de risque :

« Si je suis pas défoncé, je vais pas du tout avoir envie que le mec il me jute sur les lèvres ou dans la bouche. Par contre défoncé, je vais avoir envie de son sperme dans la bouche. Donc je vais recracher parce que je vais me dire putain quand même mais bon voilà, forcément je vais prendre un risque. (...) Et là ça va être quand je vais être défoncé parce que pas défoncé, hors de question, si tu me jouis sur le visage, je vais être comme ça (esquisse un mouvement de recul). »

L'argument met en lumière la complexité de la question. En effet, l'usage pour cet informateur et à l'instar d'autres consommateurs va, par son action sur les inhibitions, permettre de réaliser certains désirs qu'il ne s'autoriserait pas à jeun. Toutefois, il est parfaitement conscient de l'effet des produits, du poppers notamment, sur sa sexualité. Il identifie clairement que sous l'effet du poppers, d'une grande quantité d'alcool ou d'autres substances, il vit une sexualité plus « hard » (fist fucking, SM, etc.), tandis qu'en l'absence de psychotropes, les rencontres furtives se font le plus souvent sans pénétration. Or il précise qu'il vit très rarement des rencontres furtives sans poppers... Ce qui tend à confirmer l'avis des professionnels :

« Le seul problème des drogues, là-dessus, sur la prévention, c'est que ça permet à des gens qui avaient envie de le faire de passer à l'acte, c'est tout. Mais c'est pas la drogue qui induit le passage à l'acte ; ça, j'en suis absolument convaincu... Moi je connais des queutards, ils se sont toujours protégés ; ils en prennent des drogues, des vertes et des pas mûres. Ils se protègent toujours. Ça leur viendrait pas à l'esprit. Ils baisent, ils mettent une capote. »

L'argument est d'autant plus convaincant dans un contexte caractérisé par le développement de la consommation des produits fortement associés par tous les informateurs à une intentionnalité sexuelle.

« Tu sais bien que si tu prends du GHB, tu vas partir dans un trip cul et dans un trip cul, tu sais qu'il y a pas de limites. Tu vas partir ; c'est pas la peine de se dire je vais mettre des règles, je prends mes capotes. Tu sais bien qu'à un moment, tu vas plus gérer. » (Rodrigue)

On voit bien dans ce cas la fonction assignée aux substances psychoactives. En devenant « un autre », c'est bien l'autre et non plus soi qui assume certains désirs et prend des risques.

Éléments du parcours de Hugo, 24 ans, parisien

Hugo grandit en banlieue parisienne. Il prend très tôt conscience de son homosexualité, vit sa première relation sexuelle avec un homme à 15 ans. Il découvre le cannabis sensiblement au même âge.

Il commence à 18 ans à fréquenter les boîtes gaies tous les week-ends, découvre les backrooms et milite dans une association de lutte contre le sida. C'est dans ce contexte qu'il prend les premières drogues avec un ami gai de son âge. *« C'était aussi associé à la culture de la fête gaie. C'est aussi le truc communautaire de plaisir partagé ensemble. Et surtout qu'à l'époque, les hétéros se droguaient moins aussi je pense. »* C'est sa période « grande folle » qui lui permet d'affirmer publiquement son homosexualité. Il consomme plus ou moins régulièrement des psychotropes en contextes festifs et sexuels, mais n'apprécie pas les effets de l'alcool. Il dit avoir une consommation maîtrisée dès le début, pour « apprécier vraiment les produits. » Il poursuit des études universitaires, fait divers petits boulots, le plus souvent dans des entreprises gaies.

Il commence une relation avec un homme dont il est très amoureux. L'homme devient séropositif, fait une dépression et ne peut plus assumer cette relation. Hugo affecté par la rupture décide de partir dans une autre capitale européenne. Il trouve rapidement un job de barman ; son manager lui offre très vite de la cocaïne pendant le travail. Il profite pleinement des soirées gaies, expérimente de nouveaux produits dans une ville où leur accès est aisé, apprécie particulièrement la kétamine en club.

Il rencontre un homme plus âgé que lui, séropositif. L'attirance est forte. Il est très séduisant (« superman »). Ils s'entendent bien, aiment consommer des psychotropes ensemble mais les relations sexuelles posent problème. L'homme revendique une sexualité bareback, Hugo refuse la non-protection. Ils continuent néanmoins à se voir régulièrement. Les sentiments se renforcent dans un contexte où l'amoureux français ne répond plus à ses lettres. Hugo va résister pendant un mois. La situation est difficile : renoncer à vivre une relation ou accepter la prise de risque (« transgresser mes propres règles ») face à un homme

très séduisant, très convaincant aussi dans son discours de réduction des risques (« La vie, c'est le risque »). Hugo cède finalement et vit pendant quelque temps des relations non protégées avec lui associées à une polyconsommation de psychotropes.

Il décide finalement de rentrer en France, motivé en partie peut-être par la tension intérieure induite par cette première relation non protégée.

Il se protège à nouveau systématiquement, même s'il dit mieux comprendre la non-protection dans le contexte de relations amoureuses. Il consomme occasionnellement des psychotropes. Il a rarement besoin d'acheter les produits ; sait user de son charme pour les obtenir gratuitement en club. La prostitution est sa principale source de revenus ; il consomme rarement des produits dans ce contexte.

Au regard de la prévention, le parcours de Hugo est assez exemplaire. Militant très tôt sur le terrain de la prévention comme sur celui de l'usage des drogues, il s'est toujours protégé en ayant de multiples partenaires sexuels et cultivant le goût de l'expérimentation sexuelle, y compris du sexe en groupe. Il relate au cours de l'entretien une anecdote mettant en scène trois autres hommes et pendant laquelle il impose le préservatif, ce qui provoquera le départ de l'un d'eux. S'agissant de l'épisode londonien et lorsqu'on l'interroge sur les raisons pour lesquels il accepte cette relation non protégée, il met d'abord en avant des raisons d'ordre relationnel. Il est encore marqué par la relation précédente, séduit par cet homme perçu comme très positif après une relation avec un homme déprimé. Il se dit aussi que vivre une relation dans une ville étrangère aide à l'intégration. S'il interroge le rôle de l'usage de psychotropes dans le contexte des rapports non protégés, c'est en supposant que l'usage l'a certainement aidé au passage à l'acte. Dans un contexte où il savait qu'en acceptant de suivre l'homme chez lui ce soir-là, il acceptait implicitement d'avoir des rapports sexuels non protégés.

Éléments du parcours de Bertrand, 28 ans, toulousain ayant vécu à Paris

Bertrand grandit à Toulouse. Il expérimente le cannabis vers 14-15 ans en vacances ; expérimente le LSD toujours en vacances à 17 ans. Il commence à sortir, mais ne boit pas en raison de problèmes de santé. Il reprend du LSD très occasionnellement, expérimente la cocaïne.

S'il vit très tôt des jeux sexuels avec ses camarades, il « refuse » d'accepter son homosexualité jusqu'à 18 ans. Il fait alors son « coming out », peu avant son installation avec ses parents à Paris.

« Je deviens une espèce de folle (...) habillée en fluo. » C'est la découverte

de la culture gae. Il se balade dans le Marais, à la recherche d'un bar. Entre dans le premier lieu indiqué par un passant, rencontre là ses premiers amis parisiens. Ils se retrouvent tous les soirs au bar. Il les rejoint souvent pour prendre un verre et la soirée se prolonge jusqu'au lendemain matin. Il continue néanmoins d'aller au lycée. C'est le début des sorties hebdomadaires, la consommation d'alcool, de cocaïne, d'ecstasy en club. L'un des membres du groupe d'amis l'emmène avec lui dans des dîners mondains. Les coupelles de poudre blanches sont posées sur la table. Il commence à s'insérer dans différents réseaux et diversifie sa consommation de produits, plutôt le LSD avec les « teuffeurs », l'ecstasy en club, etc.

Il a 19-20 ans quand il vit sa première relation amoureuse ; l'autre est un peu plus âgé, artiste et polyconsommateur. Il est très amoureux. Ils consomment très régulièrement toutes sortes de psychotropes ensemble et se protègent systématiquement lors des relations sexuelles. C'est avec lui qu'il vivra le premier rapport non protégé, au bout de six mois. *« La première fois que j'ai baisé sans capote, ça a été con. (...) J'étais amoureux, j'étais incapable de prendre une décision, de dire oui, non. (...) En fait, ça s'est fini très bizarrement. Il m'a présenté sa mère. Au bout de six mois, tu te dis c'est bien, tout va bien. Il m'a présenté sa mère, c'est important. Et dans la semaine qui a suivi, il m'a largué. Et juste avant, c'était la première fois qu'on baisait sans capote. Et si tu veux, je me demande si, est-ce que, enfin je le juge pas ou quoi par rapport à ça mais est-ce qu'il a pas volontairement baisé sans capote ? Je sais pas. Je l'ai su après donc qu'il était séropo. Il me l'a dit plus tard. (...) C'était en baisant, on n'avait pas mis de capote quoi, point barre. Dans le feu de l'action, on n'avait pas mis de capote, voilà c'est tout. Et moi si tu veux je prenais ça. (...) Je le vivais comme un don de moi, vraiment. Ouais c'était ça quoi. Ouais, ouais mais j'ai mis longtemps avant de réfléchir, à me dire : s'il faut peut-être il le savait déjà. J'ai mis longtemps aussi ben ouais parce que j'étais amoureux. Je pouvais pas penser qu'il pouvait faire ça quoi. (...) Justement on était défoncés ce jour-là. [Enquêtrice : ah ouais, ce qui n'était pas forcément le cas avant ?] Si on était toujours défoncé plus ou moins de toute façon (rires). Mais là on était bien défoncé, je sais plus à quoi d'ailleurs. [Enquêtrice : Sauf que d'être défoncé avant, ça vous avait jamais empêché avant de vous protéger ?] Voilà, non, non, non. Peut-être que s'il avait pas été défoncé, il l'aurait pas fait. Tu vois, il aurait pas sauté de l'autre côté de la ligne. C'est tout. Enfin moi je crois vraiment que la défonce ça, enfin moi s'il y a des moments où je me suis senti capable, pas capable, mais où l'envie a été là de pas mettre de capotes, vraiment c'était à deux doigts, vraiment limite, limite, tu vois, c'était dans des moments où j'étais défoncé. C'est clair. Alors que ça le fait pas du tout dans les moments où je suis, enfin je suis jamais à jeun quand je baise. »*

Le rôle de l'usage de psychotrope dans le récit de la prise de risque est confus. Bertrand met d'abord en avant le sentiment amoureux et le contexte plus général de la relation marqué par la présentation à la mère, signe de son inscription dans la durée. Par suite, l'absence de préservatif « dans le feu de l'action » est vécue par l'informateur comme « don de soi. » La référence à la prise de psychotrope est ensuite évoquée, mais elle est surtout mise en avant pour justifier a posteriori l'absence de protection de l'autre plus âgé qui informera Bertrand de sa séropositivité beaucoup plus tard. Dans le doute, il semble plus aisé d'imputer à l'effet des produits psychoactifs la prise de risque, plutôt que d'envisager que l'homme dont il était très amoureux ait pu, en conscience, lui faire courir un tel risque. Bertrand appuie néanmoins cet argument en précisant, à l'instar d'autres informateurs, que c'est exclusivement sous l'effet de substances psychoactives qu'il a ressenti le désir de ne pas mettre de préservatif. Mais précisément, si l'action des psychotropes a un effet décrit par tous sur les inhibitions, si elle tend à renforcer l'excitation et à stimuler les fantasmes sexuels, il est frappant de constater que Bertrand, comme la majorité des informateurs décrivant ces effets et déclarant se protéger systématiquement, n'actualise pas le désir de relations non protégées dans ces contextes. Certains informateurs consommant régulièrement des psychoactifs tendent comme Damien à développer des stratégies visant à éviter certaines pratiques lorsqu'ils sont sous l'effet des produits :

« Je crois que je me suis régulé en fait là-dessus, ce qui fait que si je rentre avec des types et que je suis raide, ce qui arrive de moins en moins souvent en fait parce que justement, j'ai pris le problème à l'envers, c'est-à-dire que j'évite de rentrer avec des gens quand je suis raide. Et si jamais ça se passe, on évite la sodomie, enfin j'évite la sodomie active ou passive tu vois, c'est plus... De toute façon, tes performances sont carrément altérées et tout ça donc voilà (...) Donc tu vois ça reste du câlin et tout. Après tu vois et je préfère tu vois par ailleurs, si enculade il doit y avoir, que ce soit le lendemain en se réveillant, en étant un peu plus square dans tes idées et dans ton comportement. »

Ces trois récits partiels nous donnent à voir des situations de prises de risques sexuels associées à une consommation de produits psychoactifs dans lesquelles il est pour le moins difficile d'imputer une relation de causalité entre la prise de produit et l'absence de protection. L'état psychique, la dynamique relationnelle et le rapport de force sous-jacent ne semblent pas moins déterminants dans ces contextes. Le choix de ces exemples n'est pas a priori orienté dans le sens de cette démonstration mais plutôt le produit de l'absence de récits de prise de risque sous l'influence de psychotropes qui pourraient démontrer indiscutablement un lien de causalité.

En revanche, les psychotropes pris préalablement à un rapport non protégé le sont généralement en conscience et traduisent plutôt un rapport utilitariste au

produit, dans certains cas pour aider effectivement à la prise de risque sexuel, assumée par un « autre » sous l'effet des psychotropes.

En outre, comme on l'a vu s'agissant des usages maîtrisés de psychotropes en vue de pratiques sexuelles spécifiques, l'absence de protection ne découle pas de la prise de substances psychoactives. Elle est, dans ces contextes, intentionnelle sinon assumée et s'accompagne le plus souvent de stratégies de réduction des risques, vis-à-vis des IST notamment. La consommation de produits n'est d'ailleurs pas systématique dans ces situations comme en témoigne Sylvain :

« Il y a effectivement des soirées où ça se fait sans drogue parce que personne en avait en fait. Si le trip partait bien, oui (...) Voilà un peu d'alcool et ça finissait, alors toujours pareil, sans aller franchement dans du rapport de bareback au sens pur, mais on s'encule sans préservatif, on se fist sans gants, on se jouit dans la bouche, en se disant « on limite les risques ». Est-ce qu'on les limite vraiment ? »

Significativement, c'est sur les sites de rencontre Bareback que la question de la sérologie et des IST est le plus clairement abordée. Dans ces contextes réunissant majoritairement des personnes séropositives, il semble que la fonction de l'usage de psychotropes soit davantage du côté de la performance. Il s'agit d'ajouter quelque chose à une sexualité assumée qui ne nécessite pas de devenir un « autre » pour l'actualiser.

Cela étant dit, il n'est pas moins évident que suivant les contextes de consommation, les substances psychoactives (en premier lieu l'alcool et le poppers) ont indéniablement une action perçue et attendue sur le degré d'excitation, l'endurance ou le plaisir sexuel, et plus généralement sur les inhibitions, favorisant des pratiques plus difficilement réalisables en l'absence de produits. En ce sens, on peut effectivement affirmer que la consommation de substances psychoactives peut avoir une incidence indirecte sur la prise de risques sexuels. Sylvain évoque par exemple l'effet du GHB au lendemain d'une prise de métamphétamine :

« Ça m'a pas empêché de dormir mais j'avais envie de baiser donc qu'est-ce que j'ai fait en plus, j'avais du GHB, j'ai pris du GHB et c'est là que sur Internet j'ai eu deux plans cul dans l'après-midi, plans cul, sans capote effectivement et voilà. Il y avait une espèce d'euphorie, le monde merveilleux de la baise quoi. [Enquêtrice : Ça aurait pu se faire avec capote ?] Ça aurait pu se faire avec (capote). C'est-à-dire que là, la personne était elle-même séropositive et voilà, donc on avait décidé de baiser sans capote et ça s'était continué dans l'après-midi parce qu'il s'avère que j'avais rencontré des gens qui aussi proposaient ça. J'aurais pas pris de la drogue, j'aurais pas eu envie de baiser, à mon avis autant. »

L'incidence de la consommation de certains produits sur le désir sexuel et par suite sur le nombre de partenaires est souvent évoquée, mais ici encore, en conscience. Sylvain sait qu'en prenant du GHB dans un moment où il éprouve du désir, la prise aura pour effet d'augmenter le désir, et ce d'autant plus sûrement que c'est précisément pour cette raison qu'il le prend. Comme le dit Samuel, connaisseur du produit : « *C'est le contexte ; c'est pas parce que tu prends du G dans ta cuisine que tu vas...* »

Bernard impute lui aussi à la prise de psychoactifs des effets sur le désir sexuel : « *Mais en fait, c'est la consommation qui me pousse au sexe. J'irais pas au sexe sans ça parce que je suis plus réservé. [enquêteur : des effets sur le nombre de partenaires ?] Ah ouais, complètement ! Ah ouais, je sais qu'un soir où je me drogue, où je me prends une cuite et je termine sur de la coke ou de l'ecsta, je vais être chaud quoi. Quand je prends rien, je reste chez moi ou je me fais un cinéma, un resto.* » Conscient des effets désinhibiteurs de la plupart des produits, il précise toutefois : « *J'essaie toujours de pas aller dans un contexte sexuel quand je suis trop déchiré. J'essaie toujours de pas trop pousser le truc.* »

Ce qui ressort de la synthèse des récits de prise de risque sous l'influence de psychotropes c'est que ce sont d'une part les rapports que chacun entretient avec la sexualité et la prévention et d'autre part les motivations conscientes et inconscientes à l'œuvre dans la consommation de produits psychoactifs qui détermineront in fine une possible influence sur la prise de risque sexuel.

Usagers comme professionnels s'accordent à dire que l'influence relative des psychotropes sur la prise de risque est étroitement liée aux fonctions de la consommation pour un individu particulier, à un moment donné et dans un contexte déterminé.

« Ça dépend de la démarche. Si c'est de la destruction ou si c'est du plaisir et du glamour dans la démarche de prendre des trucs. Donc il faut rester... Il y en a qui prennent des produits glamour, tu vois, qui font la fête, qui sont festifs sans oublier quoi que ce soit (se protéger). Il y en a qui prennent des produits pour se détruire. » (Samuel)

Dans ce cas, la consommation de produits est déjà une prise de risque et peut induire d'autres prises de risques. Ceci est particulièrement frappant s'agissant de la consommation de GHB/GBL, susceptibles de provoquer des comas. Les deux informateurs consommant régulièrement cette substance en contextes festifs et sexuels disent ne jamais avoir rencontré de problème particulier. Pedro évoque le cas d'un proche qui aurait fait plusieurs « G holes » sur une période assez courte. Il précise que cet ami traversait une période très difficile au travail, qu'il était « dans le lâcher prise à tout prix », que l'effet attendu de la consommation était alors de « ne pas vouloir être responsable. » L'idée que l'articulation entre prise de produits et prise de risques « dépend de l'état d'esprit de

celui qui le prend » est largement partagée par les informateurs clés, professionnels et bénévoles en relation avec un nombre important d'usagers en contextes festifs.

« Là où c'est plus compliqué parfois, où il y a les questions de prise de risque etc., c'est des gens qui utilisent des produits dans l'objectif de se défoncer, ce qui est plus la même chose que l'objectif festif, c'est plus pris dans la même optique ; c'est des gens qui sont dans des périodes de leur vie, plutôt compliquées en tout cas. Moi j'ai en tête des cas très précis de personnes : des gens qui ont découvert leur séropositivité, des gens qui sont autour de la trentaine et voilà, qui vont essayer plutôt de, ouais de se défoncer, mais c'est plutôt destructif quoi. Ça a plus le côté festif et c'est assez isolé. Leur prise de produits est pas envisagée en tout cas comme dans le milieu festif où il y a partage du produit, où on se retrouve et on sait qu'il y aura le produit, que ce soit de l'ecsta, de la coke, des amphets, etc., enfin peu importe. Voilà moi la différence que je fais dans le milieu gai. » (informateur clé toulousain)

« Et puis il y a aussi ceux qui sont en plein mal être. Donc déjà ils sont peut-être venus en quittant leur famille parce que ça se passait pas bien du tout avec leur famille. Ils sont venus, ils trouvent pas de boulot. Ils sont bien souvent à la limite de la précarité si c'est pas la précarité. Ils sont peut-être tombés amoureux et puis ça n'a pas marché, donc le tout réuni fait qu'ils se disent... (...) Souvent ça, ça commence aussi par des prises de substances. Parce que là le côté festif des substances, dans leur cas, c'est pas leur premier truc. C'est le côté prendre une substance pour faire en sorte d'être plus disponible à prendre des risques. Ça, je le vois aussi. » (informateur clé parisien)

L'état psychique du consommateur de substances psychoactives en contextes festifs articulé à sa situation sociale, familiale, affective ou à son état de santé au moment de la consommation de produit est le facteur le plus souvent énoncé s'agissant de l'articulation entre consommation de psychoactifs et prise de risque sexuel. En particulier dans les situations où drogue et sexualité semblent avoir la même fonction anxiolytique pour l'utilisateur.

La consommation de substances psychoactives peut, dans certains cas, participer à la prise de risque, associée à d'autres facteurs d'ordre contextuels, relationnels, sociaux et psychiques. Dans tous les cas, la prise de psychotropes favorise certainement la prise de risque sexuel lorsque l'utilisateur n'applique pas des règles préventives systématiques lorsqu'il est à jeun. Mais au vu des entretiens réalisés dans le cadre limité de cette étude, rien dans le matériel recueilli ne permet de conclure à une relation causale entre usage de substances psychoactives et prise de risque sexuel.

DISCUSSION

On se propose de mettre en perspective les résultats avec ceux d'autres études, tout en discutant les aspects méthodologiques de cette enquête. Il ne s'agit pas de comparaison puisqu'aucune autre étude ethnographique n'a pour l'heure été publiée sur la consommation de psychoactifs en contextes festifs gais en France. On peut toutefois mettre une partie des résultats en regard des résultats de différents types d'enquêtes. D'abord et principalement, les enquêtes quantitatives portant sur le mode de vie des gays incluant des données sur les consommations de psychoactifs [24, 60, 66, 67]. Ensuite, les études qualitatives et quantitatives ayant trait aux usages de substances psychoactives dans les espaces festifs « électro » sans distinction des populations au plan de l'orientation sexuelle [2, 7, 11, 15, 16, 17]. Pour terminer, on reviendra brièvement sur la spécificité de la méthode d'enquête et d'analyse.

LES USAGERS DE PRODUITS PSYCHOACTIFS

La méthode ethnographique n'implique pas la constitution d'un échantillon quantitativement représentatif des usagers de l'espace festif gay. Cependant, on constate la similitude de certaines caractéristiques des participants avec celles de la majorité des répondants de l'Enquête Presse Gay 2004 [67] d'une part ; d'autre part s'agissant des seuls usagers parisiens, avec les caractéristiques des répondants des enquêtes réalisées en Île-de-France dans les lieux festifs en 2004 [24] et sur les lieux de rencontre en 2005 [66].

Ainsi au plan sociodémographique, la forte présence de la classe des 30-40 ans est cohérente avec la moyenne d'âge des répondants des 3 enquêtes précitées⁸³.

83. L'âge moyen des répondants de l'EPG 2004 est de 37 ans (une majorité de 35-44 ans suivie des 30-34 ans) ; celui des répondants du BG 2005 est de 36 ans ; les moins de 25 ans représentant 10 % des participants. La plus forte proportion des gays fréquentant les espaces festifs franciliens ayant répondu au questionnaire de l'enquête Kiosque 2004 se situe dans la tranche des 35/39 ans (25 %) et 45 % des répondants ont entre 30 et 40 ans. La plus faible proportion se situe dans la tranche des 18/25 ans (16 %).

Au plan de la situation affective des informateurs, la majorité déclare être célibataire, à l'instar des répondants des enquêtes réalisées en contextes festifs et sur les lieux de rencontre. Le célibat est rarement choisi, mais une sociabilité active, notamment en contextes gais semble compenser ou atténuer le sentiment de solitude au plan affectif.

Quant aux modes relationnels dans lesquels s'inscrivent les personnes déclarant vivre une relation stable, ils font écho à la situation des répondants de l'EPG 2004 qui déclarent majoritairement vivre des relations non-exclusives. L'ouverture de la relation stable aux relations extérieures a valeur de norme du point de vue de la majorité, à l'exception des plus jeunes. Elle intervient le plus souvent quelques années après la mise en couple mais peut parfois être vécue dès le début de la relation stable. Comme on l'a vu, le désir d'ouverture n'est pas toujours également partagé mais souvent consenti par l'un des membres du couple, preuve de l'efficacité de la norme chez des personnes ayant une sociabilité active en contextes gais.

Concernant le statut sérologique des informateurs, le fait que, contrairement aux répondants des enquêtes quantitatives, tous les informateurs déclarent connaître leur statut sérologique peut être expliqué par différents facteurs. Le souhait de participer à un entretien en face à face abordant la question des risques sexuels favorise certainement le recrutement des personnes les plus enclines à connaître leur statut sérologique. De plus, le fait que les informateurs s'identifient comme gay et fréquentent des espaces communautaires peut également favoriser le recours au dépistage [67]. Enfin on ne peut exclure dans la réponse qui est faite à cette question, l'impact de désirabilité sociale mais cet aspect demeure invérifiable.

L'importance numérique des personnes déclarant être séropositives pour le VIH fait écho aux résultats de l'EPG 2004. Les répondants séropositifs déclarent plus fréquemment que les autres avoir consommé des substances psychoactives. De plus, le constat de l'usage régulier de psychoactifs associé à l'activité sexuelle est également cohérent avec les résultats de cette enquête : la majorité des répondants ayant consommé des psychoactifs dans le contexte d'un rapport sexuel au cours des douze derniers mois sont majoritairement séropositifs pour le VIH.

L'ESPACE FESTIF ÉLECTRO

L'idée de « faire la fête » est communément associée a minima à la consommation d'alcool et plus largement, suivant les contextes, à la consommation de substances psychoactives illicites. Le réseau TREND de l'OFDT observe depuis plusieurs années la prééminence des consommations de drogues à usage récréatif au sein de l'espace festif électro [15]. Les données recueillies au cours de la pré-enquête montrent que l'espace électro est parmi l'ensemble des espaces

festifs gais, le contexte privilégié de la consommation de produits illicites. Si certains produits sont moins visibles dans les clubs toulousains, c'est partiellement en raison de la limitation de l'offre festive électro dans cette ville.

Ce constat tend à conférer au vecteur « culture électro », une fonction prééminente quant au potentiel ou à la chance de voir se développer la consommation de certains produits en un lieu public déterminé, à un moment donné. L'importance du vecteur culturel est encore confirmée par la similitude des consommations en contexte privé.

L'idée de la sexualité comme moteur des sorties festives fait écho aux résultats de l'Enquête Presse Gay 2004 établissant que la rencontre de partenaires occasionnels a majoritairement lieu dans les espaces commerciaux incluant ou non la possibilité d'échanges sexuels et ce malgré une baisse de fréquentation des établissements commerciaux au profit des rencontres via Internet.

Au regard des données ayant trait à l'ordre des motivations des personnes fréquentant les espaces festifs électro de type « clubbing » (incluant des espaces « gay friendly ») recueillies dans le cadre de l'étude TREND « Pratiques et opinions liées aux usages des substances psychoactives dans l'espace festif « musiques électroniques » » [15], on trouve nombre de motivations semblables : retrouver ses amis, consommer de l'alcool ou de la drogue, écouter de la musique et rencontrer un partenaire sexuel. Parmi les informateurs gais, l'ordre des motivations varie suivant le type de soirée. Le désir de rencontrer un partenaire est plus souvent mis en avant s'agissant des soirées fermées au public hétérosexuel, plus nombreuses à Paris qu'à Toulouse. L'écoute musicale et la danse sont privilégiées s'agissant de soirées plus inclusives, choisies spécifiquement pour leur programmation musicale. La consommation de substances psychoactives figure en bonne place dans tous les cas.

On ne saurait répondre à la question générale soulevée par l'EPG 2004, s'agissant de savoir « si la consommation de drogues récréatives fait partie intégrante du mode de vie gay. » On peut toutefois avancer qu'elle est partie intégrante des soirées perçues comme étant les plus « branchées » dont l'un des traits distinctifs est la programmation musicale « électro ».

LES CONSOMMATIONS

Les produits

Toutes les enquêtes en population gaie font état de consommations globalement importantes de produits psychoactifs. L'EPG 2004 montre qu'à l'exception des poppers, l'usage des autres psychoactifs s'est accru depuis 1997.

Toutes confirment également la prééminence de l'alcool, premier produit de la fête. Les observations de terrain ne démentent pas le caractère « excessif » des consommations chez les gays telles que décrites par l'EPG 2004. Selon

cette enquête, les consommations des gays seraient plus occasionnelles, mais plus excessives que celles observées chez les hommes en population générale. Quant aux contextes de consommation, les observations corroborent les résultats de l'enquête kiosque qui montre que les clubs ne sont pas les lieux privilégiés de la consommation d'alcool.

La prééminence des consommations de poppers est également mise en avant mise en avant par les enquêtes en population gaie. L'alcool et le poppers sont les premiers produits consommés par les répondants du Net Gay Baromètre 2006 qui sembleraient consommer moins de drogues illicites que les répondants des enquêtes en milieu festif. Selon le Baromètre gay 2005, la consommation de poppers au cours des 12 derniers mois devance celle du cannabis. L'enquête Kiosque 2004 note également la prévalence des consommations de poppers, notamment avant un rapport sexuel. Comme l'EPG 2004, elle observe que c'est le seul psychotrope dont l'usage suit une courbe ascendante dans les âges jusqu'à 40 ans.

On a noté la singularité de l'usage de cannabis en ce qu'il est peu visible en contexte festif public, mais qui reste très présent en contexte festif privé et hors contexte festif, consommé régulièrement par de nombreux informateurs. Ce constat semble cohérent avec les résultats de l'Enquête Kiosque 2004 qui observe que le cannabis est le seul produit illicite dont la consommation régulière est supérieure à la consommation occasionnelle.

Concernant les consommations de cocaïne, les éléments issus des entretiens sont cohérents avec les données de l'Enquête Presse Gay 2004 : la cocaïne est le produit dont la consommation a le plus nettement augmenté entre 1997 et 2004 (de 4 % à 8 % concernant la consommation durant les douze derniers mois). L'importance des consommations de cocaïne est également observée dans les contextes « électro » en population générale [15]. La diversité des modes et contextes d'usages, incluant travail et sexualité, la propension des usagers à associer la cocaïne à d'autres psychoactifs et enfin la difficulté à « gérer » la consommation ; autant de caractéristiques déjà observées dans d'autres contextes [Fontaine 2000]. Ainsi, en dehors de son utilisation marginale en tant qu'anesthésiant local en contexte sexuel « hard » et de son association plus fréquente avec le GHB/GBL, on ne note pas de représentations, de contextes et de modes d'usage spécifiques de la cocaïne au contexte festif gai.

La présente enquête ne saurait évaluer l'importance des consommations de GHB/GBL en 2007-2008, mais les observations incitent à penser que ces consommations pourraient être plus présentes en contexte festif public, qu'elles ne l'étaient lors de la réalisation des enquêtes réalisées en 2004 et 2005, alors que celles-ci faisaient état de l'augmentation des usages. Les résultats de l'enquête Kiosque 2004, interrogeant les consommations de psychoactifs associées à l'alcool semblent faire écho au constat de l'association fréquente du GHB/GBL avec l'alcool chez les expérimentateurs. Le constat de la diffusion de la consom-

mation en contexte festif public à Toulouse peut amener à penser que la survenue de comas, fréquents dans certaines soirées parisiennes en 2007 pourrait être observée dans d'autres villes en 2008.

Pour les autres anesthésiants, les consommations marginales de kétamine relevées dans les enquêtes en population gaie pourraient traduire d'une part la qualité distinctive de ce produit dont tous ne sont pas amateurs, d'autre part la difficulté d'accès à cette substance, particulièrement en Ile-de-France.

L'ordre de prévalence des consommations de psychoactifs telles qu'observée pour ce groupe restreint d'utilisateurs est cohérent avec les données recueillies par les enquêtes en populations gaies.

On ne peut comparer les données recueillies en contextes festifs gais (Enquête Kiosque 2004) et sur les lieux de rencontre en Ile-de-France (BG 2005) avec celles recueillies dans plusieurs villes françaises dans le cadre de l'étude Pratiques et opinions liées aux usages des substances psychoactives dans l'espace festif « musiques électroniques » (2007). On peut toutefois faire l'hypothèse, au vu des prévalences de consommations observées parmi les groupes d'affinités ayant des caractéristiques proches de celles des répondants des enquêtes gaies en contextes festifs (« club » et « sélect »), que les gais ne consommeraient pas plus de substances psychoactives que leurs homologues hétérosexuels en contexte festif électro, à l'exception des produits les plus directement associés à l'activité sexuelle (poppers et GHB/GBL).

Les logiques de consommation

Au terme du chapitre détaillant les différents produits de la fête, les représentations qui leur sont associées, les modes et les contextes d'usages, on note la similitude des énoncés avec ceux recueillis en contextes festifs de type rave ou techno depuis la fin des années 90⁸⁴.

Les logiques d'une consommation de type utilitariste, induisant un certain contrôle de la consommation, notamment des règles d'association des produits, en vue d'obtenir des effets spécifiques suivant les contextes et les moments, ont largement été décrites lors des enquêtes en milieu rave dans plusieurs pays européens par Trilles et Thiandoum [2]. Astrid Fontaine, sur le terrain des fêtes techno dans quatre régions françaises en 2000 [7], notait déjà la généralisation du polyusage au service de la modification des humeurs « à la carte » [6]. Les différentes modalités d'association décrites par l'anthropologue ne se retrouvent pas moins sur ce terrain. Les effets des produits, outre qu'ils aident ici aussi principalement à « tenir », sont également décrits en relation avec la musique, le corps, la danse, la relation à soi et à autrui, etc.

84. [2, 7, 11, 15, 16, 17]

La similitude des énoncés relatifs aux représentations des substances psychoactives ne doit pas surprendre si l'on prend en compte le fait que de nombreux informateurs ont expérimenté certains psychotropes dans le contexte des raves des années 90.

La spécificité des usages en contextes festifs gais électro à Paris et à Toulouse par rapport aux autres contextes festifs électro est indéniablement l'usage sexuel des produits. La recherche de partenaires sexuels n'est pas moins un moteur des sorties et peut-être de la consommation dans le contexte des soirées électro non spécifiquement gais [15], mais le rapport distinctif à la sexualité revendiqué par le milieu festif gai, notamment la valorisation de la sexualité furtive, la spécificité de certaines pratiques et à un autre niveau la présence du VIH sont autant d'éléments qui participent de la production d'énoncés spécifiques relatifs à la consommation de substances psychoactives associée à la sexualité.

L'usage à visée sexuelle des produits

L'EPG 2004 note l'association fréquente entre usages de psychoactifs et rapports sexuels. L'optimisation des performances sexuelles et l'intensification des sensations chez les plus expérimentés sont mises en avant. On retrouve ces deux ordres de motivation sur ce terrain.

Concernant les motivations des plus jeunes, l'EPG articule consommation de psychoactifs et initiation sexuelle. Dans la limite des entretiens réalisés auprès des plus jeunes, on constate que la consommation d'alcool peut être associée aux contextes d'initiation sexuelle, ce qui semble être moins le cas de l'usage des drogues illicites.

Pour la majorité de ces informateurs, l'usage de drogue est d'abord associé aux contextes festifs. Ceux qui consomment en contexte sexuel se distinguent de leurs pairs par l'intensité et la diversité de leurs relations sexuelles. Certains consommateurs occasionnels et réguliers en contextes festifs disent dissocier activité sexuelle et prise de drogues illicites, préférant avoir acquis une certaine expérience sexuelle ou avoir identifié leurs préférences en matière de pratique sexuelle avant d'envisager l'usage de drogues illicites (hors cannabis et poppers) dans ce contexte.

L'enquête Kiosque 2004 souligne l'importance de l'usage de produits connus pour leurs propriétés désinhibantes et/ou anesthésiantes (alcool, poppers, kétamine et GHB) et associés à l'activité sexuelle. Les analystes notent par ailleurs que « les fréquences de consommations sont systématiquement à la baisse quand les produits sont pris avant une relation sexuelle. » Ce constat les amène à conclure (avec prudence) que « ceci pourrait démontrer qu'il n'y a pas de consommation de psychotropes spécifiquement liée à l'acte sexuel (cette conclusion confirmerait que la prise de risque n'est pas la conséquence d'une prise de produit). » En l'absence de questions relatives aux motivations liées à l'usage, les analystes de l'enquête ne peuvent interpréter plus avant ce constat. Ils suppo-

sent toutefois que l'usage de psychotropes en contextes festifs peut être lié à la relation sexuelle si l'on considère la sexualité comme un élément inhérent à la fête en contextes gais.

La présente étude apporte des éléments de réponse à la question soulevée par l'enquête Kiosque. D'abord en confirmant que la sexualité est bien, du point de vue des usagers, un élément inhérent à la fête en contextes gais. En montrant ensuite les différentes manières dont les substances psychoactives jouent sur les inhibitions sexuelles suivant les moments, les personnes, les contextes et les pratiques. Enfin, on a vu que lorsque les produits sont consommés avant une relation sexuelle, ce n'est pas tant l'effet de « défonce » qui est recherché que l'effet sur l'activité sexuelle (augmentation du plaisir, de la durée, etc.). De ce fait, les consommateurs ont intérêt à « maîtriser » la consommation des produits. Autrement dit, la moindre fréquence de consommation en contexte festif pourrait au contraire être interprétée comme le signe de la prise en compte de la dimension sexuelle de l'usage des produits.

LES JEUNES ET LA PRÉVENTION

La partie de cette étude ayant trait aux prises de risque et au rapport à la prévention a une portée limitée, celle de donner à voir au lecteur non-spécialiste la complexité de cette question, préalable nécessaire à l'examen de la relation entre consommations de substances psychoactives et prises de risques sexuels. Les entretiens ont surtout porté sur la description détaillée de prises de risques associées ou non à la prise de produits psychoactifs. La mise en perspective des énoncés portant sur cette question avec les résultats des enquêtes quantitatives et qualitatives portant sur la prévention semble inappropriée, notamment en raison des biais de désirabilité sociale vraisemblablement plus prégnants en situation d'entretien en face à face sur ce thème. Au vu des entretiens et des résultats des enquêtes en populations gaies, un point semble toutefois poser question : le rapport des plus jeunes au VIH et à la prévention.

Les discours des trentenaires prêtant aux plus jeunes des pratiques sexuelles hard et une moindre vigilance vis-à-vis des risques sexuels restent préoccupants, même si l'on ne peut évaluer la proportion des jeunes concernés. Les données épidémiologiques actuellement disponibles en France font pourtant état d'une très faible prévalence du VIH chez les moins de 25 ans. Dans un article de synthèse sur ces données, les auteurs évoquent toutefois la possibilité que les plus jeunes « échappent aux systèmes de surveillance ou aux dispositifs d'enquêtes », en raison de leur situation particulière au regard du processus d'acceptation de leur homosexualité [65]. L'enquête menée par le Kiosque Info Sida note par ailleurs que le taux de non-connaissance de leur statut sérologique et-ou de non-réponse à cette question est particulièrement élevé chez les 18-24 ans. L'Enquête Presse Gay 2004, faisant état d'une augmentation très

importante des relations anales non protégées montre enfin qu'il n'y a pas de différence significative en matière de prévention concernant le sexe anal chez les moins de 25 ans par rapport aux plus âgés. Elle relève en outre le vieillissement des répondants en 2004, mettant en avant la distanciation des jeunes dont la sexualité a commencé après l'arrivée des trithérapies vis-à-vis des thématiques abordées par l'enquête.

L'ensemble de ces éléments incite certainement à mener de plus amples investigations concernant le rapport des jeunes au VIH et à la prévention.

SUBSTANCES PSYCHOACTIVES ET PRISES DE RISQUE

S'agissant des produits identifiés comme étant principalement associés aux prises de risques sexuelles, cette enquête rejoint les résultats de l'enquête Kiosque qui met également en avant la prévalence des consommations d'alcool et de poppers associées aux prises de risques sexuelles.

L'étude confirme l'hypothèse formulée par l'EPG 2004 de « l'existence d'une sous-culture d'expérimentation ou d'aventure, où la consommation de drogues est courante et les PANP⁸⁵ sont plus fréquemment pratiquées. » Les informateurs, minoritaires, consommateurs réguliers de substances psychoactives et notamment de GHB/GBL en contexte sexuel, séropositifs pour le VIH, correspondent indéniablement à ce profil. Significativement, les produits les plus fortement associés au multipartenariat et à la pénétration anale non protégée sont, selon les résultats de l'EPG, les hallucinogènes (LSD, kétamine, GHB) ; c'est-à-dire les substances dont on a vu que l'usage en contexte festif est le plus directement associé à l'intentionnalité sexuelle⁸⁶. Les usages de psychoactifs dans ce groupe participent d'un rapport spécifique à la sexualité. La consommation de GHB/GBL, de kétamine et d'autres psychoactifs favorise certainement le multipartenariat ou le passage à une sexualité plus « hard » puisqu'elle est instrumentalisée dans ce but. Pour la majorité des informateurs, c'est bien plutôt

85. Pénétration Anale Non Protégée.

86. Le regroupement du LSD, de la kétamine et du GHB dans une même catégorie d'analyse, ne va pas de soi. Si les trois substances ont des propriétés hallucinogènes, la kétamine et le GHB sont en outre reconnus pour leur propriété anesthésiante, ce qui n'est pas le cas du LSD. Leurs propriétés psychodysléptiques, euphorisantes, anesthésiantes et désinhibantes ne s'expriment pas selon les mêmes dominantes. Ce sont ces dominantes différentes qui orientent le choix des consommateurs selon leur intentionnalité. Le terrain montre que dans les pratiques, la propriété fortement psychodysléptique du LSD est peu recherchée dans un usage à intentionnalité sexuelle, alors que les propriétés désinhibantes et anesthésiantes du GHB/GBL et de la kétamine le sont fortement. Il faut comprendre que pour ces deux produits, les effets sont directement liés à l'expression de propriétés pharmacologiques corrélées à la dose et aux modes d'administration. Il est donc possible d'obtenir un effet désinhibiteur et/ou anesthésiant, sans avoir l'effet psychodysléptique plus généralement non désiré dans ce contexte. Le rapport efficacité/dose et le mode de conditionnement du LSD rend quasi impossible cette maîtrise qui permettrait d'isoler les propriétés désinhibantes de l'effet psychodysléptique.

l'évolution plus globale du rapport à la sexualité et au risque, en conjonction avec d'autres facteurs qui peut amener certains, sous l'effet de psychoactifs ou non, à être parfois moins vigilant.

En revanche, l'étude a pu explorer, hors de ce sous groupe particulier, le lien complexe entre comportements sexuels à risque et prise de produits montrant également que les produits n'interviennent qu'en bout de course d'un processus faisant intervenir des facteurs psychologiques, sociaux, relationnels etc.

QUESTION DE MÉTHODE

Dans un contexte où l'association entre consommation de psychoactifs et prises de risques sexuels semblait a priori acquise pour de nombreux usagers et acteurs de prévention, il importait d'interroger l'évidence, c'est-à-dire de prendre au sérieux la question : Y a-t-il une relation entre consommation de substances psychoactives et prise de risques sexuels ?

Considérant la complexité des facteurs en jeu dans la prise de risque en dehors de son articulation avec la consommation de psychoactifs, on a fait le choix de questionner de manière distincte d'une part l'usage de substances psychoactives dans le temps, d'autre part le déroulement de la vie affective et sexuelle de l'usager (incluant le rapport à la prévention au cours du temps), enfin l'usage de substances en relation avec l'activité sexuelle. Partant de l'hypothèse que les différentes thématiques explorées associées aux multiples dimensions de la personne à différents moments de sa vie (état psychique, vie amoureuse et sociale, etc.), dans des contextes et des interactions déterminées permettraient d'éclairer la relation entre usages de substances psychoactives et prises de risques sexuels dans toute sa complexité, lorsque ces deux éléments étaient associés.

L'appréhension distincte de ces thématiques s'est révélée doublement fructueuse. Dans le contexte des entretiens intensifs, elle a permis de mieux contextualiser les descriptions ayant trait à l'usage, à la vie affective, comme à la prise de risques sexuels. Lors des récits de prises de risque associées à la consommation de psychoactifs, la chercheuse disposait de suffisamment d'éléments contextuels pour rebondir de manière plus circonstanciée et précise en vue d'affiner la description. La dissociation des thématiques a enfin permis, à l'étape de l'analyse des récits de prises de risques, de mieux appréhender l'ensemble des facteurs en présence et leur articulation, de saisir plus finement l'influence relative de chacun d'eux à un moment donné.

CONCLUSION

Cette enquête ethnographique concernant les usages de drogues des homosexuels masculins en contextes festifs gais, avait pour commande de décrire et comprendre les logiques de consommations de substances psychoactives et pour ambition de clarifier les liens entre fête, drogues et sexualité qui se nouent dans cet espace.

Reposant sur un matériau diversifié et approfondi, l'étude met à jour la diversité des logiques de consommation de produits, utilisés dans la complexité des fonctions que les consommateurs leur attribuent dans différents contextes d'usage festifs ou sexuels. Dans un premier temps, elle permet de mesurer que, par de nombreux aspects, les usages de drogues de l'espace festif gai restent proches des usages décrits dans d'autres espaces festifs observés.

Dans un second temps, elle permet de comprendre les articulations qui existent pour certains homosexuels masculins entre la construction de leur identité gaie et leur carrière de consommateur de substances psychoactives. En effet, s'il apparaît une spécificité pour certains aspects de la consommation de drogues chez les homosexuels masculins en général et en contextes festifs en particulier, elle tient au fait que la sexualité gaie est l'objet de stigmatisations sociales intériorisées par les homosexuels masculins eux-mêmes qui doivent s'en affranchir tout au long de la construction de leur identité. Ainsi, c'est à partir d'expériences, de prises de conscience, de choix successifs que se structure l'identité gaie. Avec Internet, on assiste à une évolution de l'espace sexuel structuré aux travers d'imaginaires hyper virilisés et hyper segmentés par des pratiques codifiées qui contribuent à une accélération des carrières et s'accompagnent d'une pression sur la personne obligée de se définir au travers de pratiques sexuelles qui devront s'actualiser dans le réel. Le recours aux psychotropes apparaît dans ce contexte comme une modalité de réponses à ce système de contraintes.

Si les psychotropes sont d'abord expérimentés dans des contextes festifs et collectifs, à l'instar d'autres espaces, ils vont ensuite chez certains, faire l'objet d'une appropriation individuelle où la finalité de l'effet recherché se met au service de la réalisation d'une identité toujours à démontrer dans l'effectivité des pratiques sexuelles. Ou pour le dire autrement : les drogues sont instrumentalisées pour performer son identité sexuelle.

Qu'il s'agisse de sortir de soi pour accéder à des pratiques, ou « lever des inhibitions » pour réaliser des fantasmes ; ou bien de permettre au corps de supporter des pratiques douloureuses ou à la personne des situations pénibles, ou encore d'obtenir un « soutien moléculaire » par crainte de défaillance, le recours aux substances s'avère pour certains indispensables aujourd'hui. Ici, l'usage des drogues est à la fois en rupture et en continuité avec l'ensemble de l'espace festif où des consommations existent.

Finalement cette pluralité de fins auxquels les homosexuels masculins assignent les drogues doit probablement recouper pour partie celles qu'assignent les hétérosexuels qui ont fait de leurs pratiques sexuelles un enjeu identitaire. Il est fort probable que les drogues puissent jouer des rôles similaires dans d'autres espaces de la sexualité récréative.

Une autre thématique de l'enquête portait sur les rapports entre comportement à risque sexuel et consommation de substances psychoactives. Les observations ces dernières années d'une tendance à l'augmentation des contaminations virales et des IST chez les homosexuels masculins associée à un comportement de relâchement des attitudes de prévention, suscitent chez de nombreux chercheurs un questionnement sur le rôle des substances psychoactives dans ce phénomène. Contrairement à certaines études américaines qui tendent à attribuer de façon causale une responsabilité à la prise de substances psychoactives dans les comportements dits de « relapse », rien dans le matériel ne permet de conclure en ce sens.

D'une part, pour certains engagés de manière significative dans l'usage de substances psychoactives associées aux pratiques sexuelles, les conduites à risques se produisent quelle que soit l'intensité de l'état de conscience modifié. Autrement dit, il leur arrive de prendre des risques même quand ils ont peu ou pas consommé. Et d'autre part, certains, moins engagés dans des consommations de drogues sont d'autant plus vigilants lorsqu'ils ont consommé un produit avant d'avoir une relation sexuelle. Car pour eux consommer une drogue, c'est déjà prendre un risque. Si l'état modifié de conscience du fait de la consommation de substances psychoactives, participe à des comportements à risques par l'altération de certaines facultés de jugement et d'action, réduire les phénomènes de relapse à cette dimension ne correspond pas à la complexité de ce que vivent les homosexuels masculins rencontrés dans cette investigation.

Il apparaît que ces comportements sont le résultat d'attitudes essentiellement déterminées psychologiquement, socialement ou rationnellement. Et pour lesquels les produits n'interviennent que de façon contingente. Ainsi, des vulné-

rabilités psychiques qui trouvent dans des conduites risquées un mode de réalisation ; ou la proximité voire l'appartenance à des groupes qui revendiquent la prise de risque comme une valeur dans la sexualité ; ou encore, le cadre de relations où le comportement de protection est envisagé comme susceptible d'interprétations préjudiciables, semblent bien plus déterminants dans le comportement à risque, que l'état de conscience modifié par la prise d'un ou plusieurs psychotropes.

Enfin, nous retiendrons de cette étude, qu'elle confirme que par ces méthodes, la démarche ethnographique est en capacité de produire des connaissances et des analyses éclairantes sur des problématiques contemporaines dont l'accès est difficile. Ici, du fait de l'intimité du questionnement, de la stigmatisation de la population et de la prohibition de leurs pratiques.

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

USAGES DE SUBSTANCES PSYCHOACTIVES

- [1] AQUATIAS S., *Les consommations de produits psychoactifs dans les milieux festifs de la culture rock*, Paris, rapport OFDT, 2002.
- [2] BECK F., LEGLEYE S. (dir.), « Fêtes sous influence. », *Psychotropes*, 2003, 9, 3-4.
- [3] CADET-TAÏROU A., GANDILHON M., TOUFIK A., EVRARD I., « Phénomènes marquants 2006 et premières observations 2007 du dispositif TREND. Huitième rapport national du dispositif TREND », *Tendances*, OFDT, 2008 : (58).
- [4] EHRENBERG A. (ed.), *Individus sous influence : drogues, alcools, médicaments psychotropes*, Paris, Esprit, juin 1991.
- [5] EHRENBERG A., « Les deux âges de la drogue contemporaine », in livret *Drogue : Savoir Plus*, MILDT-CFES, janvier 2002.
- [6] FONTAINE A., RICHARD D., « Nouvelles drogues, nouveaux usages. Évolution de la consommation de substances psychoactives en France et en Europe et particularités du milieu festif », *Revue Toxibase*, OFDT, 2001 : (4).
- [7] FONTAINE A., FONTANA C., VERCHERE C., VISCHI R., *Pratiques et représentations émergentes dans le champ de l'usage de drogues en France*, juin 1999-juillet 2000, LIRESS, Rapport OFDT, 2001.
- [8] HALFEN S., VINCELET C., GREMY I., *Toxicomanie et usages de drogues à Paris : état des lieux et évolutions en 2006. Tendances récentes et nouvelles drogues. (TREND)*, Rapport ORS Ile-de-France, 2007.
- [9] LAURE P., « Les conduites dopantes : une prévention de l'échec ? », *Psychotropes*, 2002, 8, (3-4) : 31-38.
- [10] LEBEAU B., « Cocaïne : de la mythologie à la consommation de masse. », *Revue Toxibase*, 2006, (21).

[11] McCAMBRIDGE J., MITCHESON L., WINSTOCK A., HUNT N., « Five year trends in patterns of drug use among people who use stimulants in dance contexts in the United Kingdom », *Addiction*, 2005, 100 : 1140-49.

[12] OEDT, *État du phénomène de la drogue en Europe*, Rapport annuel 2007, OEDT.

[13] PEARSON G., « Normal drug use : ethnographic fieldwork among an adult network of recreational drug users in inner London », *Substance Use and Misuse*, 2001, 36, (1) : 167-200.

[14] PERETTI-WATEL P., *Cannabis, ecstasy : du stigmaté au déni. Les deux morales des usages récréatifs des drogues illicites*, Paris, L'Harmattan, 2005.

[15] REYNAUD-MAURUPT, CHAKER S., CLAVERIE O., MONZEL M., MOREAU C., EVRARD I., CADET-TAÏROU A., *Pratiques et opinions liées aux usages des substances psychoactives dans l'espace festif « musiques électroniques »*. Étude de faisabilité d'une enquête quantitative en « population cachée » à partir d'un plan de sondage ethnographiquement raisonné, Saint Denis, OFDT, 2007.

[16] TOSSMAN P., BOLDT S., TENSIL M.D., « The Use of drugs within the techno party scene in european metropolitan cities », in *European Addiction Research*, 2001, (7).

[17] VERCHERE C., « Significations et logiques de l'usage de drogues en lien avec le milieu festif techno : enjeux identitaires et sociaux », in JOUBERT M. (dir.) *Ville, santé mentale et « toxicomanies » : quelles préventions ?*, Èrès, 2005.

USAGES DE PSYCHOTROPES ET SEXUALITÉ

[18] GARCEAU-BRODEUR M.-H., « Ecstasy et sexualité : une étude exploratoire au Québec », in *Drogue, santé et société*, 2006, 2, (5) : 111-34.

[19] LEVY J.J. (dir.), n° thématique « Drogues et sexualité », *Drogue, santé et société*, 2, (5), 2006.

[20] LEVY J.J., GARNIER C., « Drogues, médicaments et sexualité », *Drogue, santé et société*, 2, (5), 2006.

USAGES DE PSYCHOTROPES ET RISQUES SEXUELS

[21] COLFAX G.N., COATEST J., HUSNIK M.L., HUANG Y., BUCHBINDER S., KOBLIN B., CHESNEY M., VITTINGHOFF E., The EXPLORE study team, « Longitudinal patterns of methamphetamine, popper (Amyl Nitrite), and cocaine use and high-risk sexual behaviour among a cohort of San Francisco men who have sex with men », *Journal of Urban Health*, 2005, 82.

[22] DARMON L., « Substances récréatives et rapports non protégés : GHB et prise de risques », *Le Journal du Sida*, 2005, 04, n° 175 : 21-22.

[23] DEGENHARDT L., TOPP L., « Cristal meth use among polydrug users in Sydney's dance party subculture : characteristics, use patterns and associated harms », *International Journal of Drug Policy*, 2003, (14) : 17-24.

- [24] *État de la consommation de produits addictifs en milieu festif gay et lesbien*, Conférence de presse. Mairie du 16^{ème} arrondissement de Paris, ANPAA 75, Le Kiosque Infos Sida Toxicomanie, 2005.
- [25] FROSCHE D., SHOPTAW S., HUBERT & COLL., « Sexual HIV risk among gay and bisexual male methamphetamine abusers », *Journal of Substance Abuse Treatment*, 13, 1996, p. 346-351.
- [26] HALKITIS P.N., PARSONS J.T., STIRRATT M.J., « A double epidemic : crystal methamphetamine drug use in relation to HIV transmission among gay men », *Journal of Homosexuality*, 2001, 41 (2) : 17-35.
- [27] HALKITIS P.N., SHREM M.T., MARTIN F.W., « Sexual behaviour patterns of methamphetamine-using gay and bisexual men », *Substance Use and Misuse*, 2005, 40, (5) : 703-719.
- [28] HIRSHFIELD S., REMIEM R.H., HUMBERSTONE M., WALAVALKAR I., CHIASSON M.A., « Substance use and high-risk sex among men who have sex with men : a national online study in the USA », *AIDS Care*, 2004, 16, (8) : 1036-47.
- [29] KALICHMAN S.C., HECKMAN T., KELLY J.A., « Sensation seeking as an explanation for the association between substance use and HIV-related risky sexual behaviour », *Archives of Sexual Behaviour*, 1996, 25 : 141-54.
- [30] KALICHMAN S.C., TANNENBAUM L. et al., « Personality and cognitive factors influence substance use and sexual risk for HIV infection among gay and bisexual men », *Psychology of Addictive Behaviour*, 1998, 12, (4) : 262-71.
- [31] KURTZ S.P., « Post-circuit blues : motivations and consequences of crystal meth use among gay men in Miami », *Aides and Behaviour*, mars 2005, 9 (1) : 63-72.
- [32] MATTISON A.M., ROSS M.W., WOLFSON T., FRANKLIN D., « Circuit party attendance, club drug use, and unsafe sex in gay men », *Journal of substance abuse*, 2001, 13 (1-2) : 119-26.
- [33] McELRATH K., « MDMA and Sexual Behavior : Ecstasy Users' Perceptions About Sexuality and Sexual Risk », *Substance Use and Misuse*, 2005, 40, (9) : 1461-77.
- [34] MOLITOR F., TRUAX S.R., RUIZ J.D., SUN R.K., « Association of methamphetamine use during sex with risky sexual behaviours and HIV infection among non-injection drug-users », *Western Journal of Medicine*, 1998, 168, 2 : 93-97.
- [35] MYERS T., AGUINALDO J.P., DAKERS D., FISCHER B., BULLOCK S., MILLSON P., CALZAVARA L., « How drug using men who have sex with men account for substance use during sexual behaviours : questioning assumptions of HIV prevention and research », *Addiction Research and Theory*, 2004, 12, (3) : 213-229.
- [36] OTIS J., GIRARD M-E., ALARY M., REMIS R.R., LAVOIE R., LeCLERC R., VINCELETTE J., TUMEL B., MASSE B. GROUPE D'Étude OMEGA, « Drogues, sexe et risques dans la communauté gaie montréalaise : 1997-2003 », in *Drogue, santé et société*, 2006, 2, (5) : 161-97
- [37] PRESTAGE G., et al., « Use of illicit drugs among gay men living with HIV in Sydney », *AIDS*, 2007, 21 : 49-55.

[38] ROGERS GILLMORE M., MORRISON D.M., LEIGH B.C., HOPPE M.J., GAYLORD J., RAINEY D.T., « Does "high = high risk ?" : an event-based analysis of the relationship between substance use and unprotected anal sex among gay and bisexual men », *Aids and Behavior*, 2002/12, vol. 6, n° 4, ISN : 1090 7165, 361-370.

[39] SCHILDER A.J., LAMPINEN T.M., MILLER M.L., HOGG R.S., « Crystal methamphetamine and ecstasy differ in relation to unsafe sex among young gay men », *Canadian Journal of Public Health, Revue canadienne de santé publique*, 2005, 96, (5) : 340-343.

[40] SEMPLE S.J., PATTERSON T.L., GRANT I., « Motivations associated with methamphetamine use among HIV + men who have sex with men », *Journal of Substance Abuse Treatment*, 2002, 22, (3) : 149-156.

[41] STALL R., PURCELL D.W., « Intertwining epidemics : a review of research on substance use among men who have sex with men and its connection to the AIDS epidemic », *AIDS and behaviour*, 2000, 4, (2) : 181-91.

HOMOSEXUALITES, VIH/SIDA, IST, RISQUES SEXUELS

[42] ADAM P., HAUET E., CARON C., *Recrudescence des prises de risque et des MST parmi les gays. Résultats préliminaires de l'enquête presse gay 2000*, Saint-Maurice, INVS, 2001.

[43] ADAM P., DE WIT J., ALEXANDRE A., *Un nouveau regard sur la prise de risque parmi les gays et ses déterminants psychologiques. Résultats de l'enquête en ligne sur le désir au masculin*, Rapport SNEG/I-PSR/Citégay, décembre 2004.

(<http://www.sneg.org/fr/prevention/sexdrive/sexdrive1.pdf>)

[44] BOCHOW M., JAUFFRET-ROUSTIDE M., MICHEL A., SCHILTZ M.A., « Les évolutions des comportements sexuels et les modes de vie à travers les enquêtes réalisées dans la presse gay en France (1985-2000). », in BROQUA C., LERT F., SOUTEYRAND Y., eds., *Homosexualités au temps du sida, Tensions sociales et identitaires*, CRIPS, Anrs, 2003 : 35-54.

[45] BOUHNİK A-D., PREAU M., SCHILTZ M-A., OBADIA Y., LERT F., SPIRE B., et le groupe d'étude Anrs-EN12-VESPA, « Comportements à risque sexuel chez les homosexuels séropositifs en France. Résultats de l'enquête Anrs-EN12-VESPA. », in BOZON M., DORE V. (dir.), *Sexualité, relations et prévention chez les homosexuels masculins. Un nouveau rapport au risque*, Anrs, col. Sciences sociales et sida, mai 2007 : 31-44.

[46] BOZON M., DORE V. (dir.), *Sexualité, relations et prévention chez les homosexuels masculins. Un nouveau rapport au risque*, ANRS, col. Sciences sociales et sida, mai 2007.

[47] BROQUA C., LERT F., SOUTEYRAND Y., eds., *Homosexualités au temps du sida, Tensions sociales et identitaires*, CRIPS, Anrs, 2003.

[48] COURDURIES J., « Conjugalité et prévention du sida chez les gays. », in BOZON M., DORE V. (dir.), *Sexualité, relations et prévention chez les homosexuels masculins. Un nouveau rapport au risque*, Anrs, col. Sciences sociales et sida, mai 2007.

- [49] DE BUSSCHER P.O., « Le monde des bars gais parisiens : différenciation, socialisation et masculinité », *Journal des anthropologues*, 2000, (82-83) : 235-49.
- [50] DUSTAN G., *Je sors ce soir*, Paris, P.O.L., 1997
- [51] GEORGE C., ALARY M., OTIS J., DEMERS E., MÂSSE B., LAVOIE R., REMIS R.S., TURNEL B., VINCELETTE J., PARENT R., and the Omega study group : Omega Cohort, Montreal, Québec, « Nonnegligible increasing temporal trends in unprotected anal intercourse among men who have sexual relations with other men in Montreal », *Journal of Acquired Immune Deficiency Syndrome*, 2006, 41, (3) : 1-6.
- [52] HEFEZ S., « Adolescence et homophobie : regards d'un clinicien. », in BROQUA C., LERT F., SOUTEYRAND Y., eds., *Homosexualités au temps du sida, Tensions sociales et identitaires*, CRIPS, Anrs, 2003 :147-156.
- [53] INVS (ed.), *Euro-HIV, HIV/AIDS Surveillance in Europe. Mid-year report 2006*, Saint Maurice, INVS, 2007, (74).
- [54] INVS (ed.), « L'infection à VIH/sida en France et en Europe. », INVS, *BEH*, numéro thématique, 27 novembre 2007, (46-47) : 385-400.
- [55] JAUFFRET-ROUSTIDE M., « Les pratiques de consommation de substances psychoactives chez les homosexuels et bisexuels masculins. », in BROQUA C., LERT F., SOUTEYRAND Y., eds., *Homosexualités au temps du sida, Tensions sociales et identitaires*, CRIPS, Anrs, 2003 : 181-198.
- [56] LE TALEC J-Y., « Le bareback : affirmation identitaire et transgression. », in BROQUA C., LERT F., SOUTEYRAND Y., eds., *Homosexualités au temps du sida, Tensions sociales et identitaires*, CRIPS, Anrs, 2003 : 221-44.
- [57] LE TALEC J-Y., « Bareback et construction sociale du risque lié au VIH chez les hommes gais. », in BOZON M., DORE V. (dir.), *Sexualité, relations et prévention chez les homosexuels masculins. Un nouveau rapport au risque*, Anrs, col. Sciences sociales et sida, mai 2007 : 71-86.
- [58] LEOBON A., FRIGAULT LR., *Les usages sociosexuels d'Internet dans la population homo et bisexuelle française : résultats de l'enquête Net Gay Baromètre*, Rapport de recherche ANRS, Décembre 2004.
<http://www.gaystudies.org>
- [59] LEOBON A., FRIGAULT LR., « D'une culture de sexe à la réalité des prises de risque : les demandes en matière de santé et de bien-être d'internautes. » Conférence internationale VIH et santé gay : nouveaux concepts, nouvelles approches. Dynamiser la prévention VIH dans un contexte de santé globale et de bien-être. 28 novembre 2005, Paris France.
http://www.gaystudies.org/bareback_anrs.pdf
- [60] LEOBON A., FRIGAULT LR., VELTER A., *Le Net Gay Baromètre 2006 : Une enquêtes auprès des internautes gay fréquentant des sites de rencontre français*, CNRS-UQAM-INVS, 2006.
- [61] LERCH A., « Transparence, verbalisation, silence : la gestion de l'information quant aux prises de risque dans les couples gay multipartenaires. », in BOZON M., DORE V. (dir.), *Sexualité, relations et prévention chez les homosexuels masculins. Un nouveau rapport au risque*, Anrs, col. Sciences sociales et sida, mai 2007 : 57-67.

[62] MENDES-LEITE R., « Une autre forme de rationalité : les mécanismes de protection imaginaire et symbolique. », in CALEZ M., SCHILTZ M-A., SOUTEYRAND Y., *Les homosexuels face au sida, rationalités et gestions des risques*, Paris, Anrs, 1996 : 65-76.

[63] MENDES-LEITE R., « Sens et contexte dans les recherches sur les (homo) sexualités et le sida : réflexions sur le sexe anal. », in BROQUA C., LERT F., SOUTEYRAND Y., eds., *Homosexualités au temps du sida, Tensions sociales et identitaires*, Paris, CRIPS, Anrs, 2003 : 199-220.

[64] NARDONE A., ALIX J., « L'infection à VIH à travers l'Europe. », in INVS (ed.), « L'infection à VIH/sida en France et en Europe. », INVS, *BEH*, numéro thématique, 27 novembre 2007, (46-47) : 398-400.

[65] SEMAIL C., MICHEL A., LOT F., LARSEN C., HERIDA M., CAZEIN F., PILLONEL J., PINGET R., VELTER A., DESENCLOS J-J., « Synthèse des données épidémiologiques du VIH/sida et des infections sexuellement transmissibles dans la population homosexuelle masculine en France. », in BOZON M., DORE V. (dir.), *Sexualité, relations et prévention chez les homosexuels masculins. Un nouveau rapport au risque*, Anrs, col. Sciences sociales et sida, mai 2007 : 1-12.

[66] VELTER A., BOUYSSOU-MICHEL A., PILLONEL J., JACQUIER G., SEMAILLE C., « Baromètre gay 2005 : enquête auprès des hommes fréquentant les lieux de rencontre gay franciliens. », INVS, *BEH*, 2006, (25) : 178-180.

[67] VELTER A., BOUYSSOU-MICHEL A., DE BUSSCHER P.O., JAUFFRET-ROUSTIDE M., SEMAILLE C., *Rapport Enquête Presse Gay 2004*, ANRS/INVS, juin 2007

[68] VELTER A., SEMAILLE C., BOUYSSOU-MICHEL A., « Les hommes ayant des rapports sexuels avec des hommes. », in INVS, *Lutte contre le VIH/sida et les infections sexuellement transmissibles en France. 10 ans de surveillance 1996-2005*, 2007 : 82-94.

[69] WARNER M., *Pourquoi les homosexuels prennent-ils des risques ?*, Le Journal du sida, 1995, 72 : 19-23.

[70] WARNER M., *The trouble with normal. Sex, politics and the ethics of queer life*, Cambridge, Harvard University Press, 1999.

<http://www.multisexualites-et-sida.org>

<http://www.prendsmoi-mag.fr/>

<http://www.thewarning.info/>

<http://www.tienstoipret.fr/>

SOURCES METHODOLOGIQUES

[71] BECKER H.S., *Outsiders*, Études de sociologie de la déviance, Paris, Métailié, 1985 (1ère édition : The Free Press of Glencoe, 1963).

[72] CLATTS M., « Challenges in research on drug and sexual risk. Practices of men who have sex with men : Applications of ethnography in HIV epidemiology and prevention », *AIDS and Behavior*, 2000, 4 (2) : 169-79.

[73] GOFFMAN E., *La mise en scène de la vie quotidienne*, T. 1 : La présentation de soi, Paris, Les Éditions de Minuit, 1973.

[74] GREENWOOD G., ROBERTSON K. (eds.), *Understanding and responding to drug use : the role of qualitative research*, EMCDDA Scientific Monographs Series, 2000, (4).

[75] KAUFMANN J.-C., *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan, 1996.

[76] OLIVIER DE SARDAN J.-P., « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie. » *Enquête*, 1995, 1 : 71-109.

ANNEXES

NOTICE DE QUELQUES PRODUITS CITÉS⁸⁷

Benzodiazépines

Molécules à propriétés anxiolytiques, myorelaxantes, hypnotiques et anti-convulsivantes, à la base de nombreuses spécialités médicamenteuses comme le Rohypnol® (flunitrazépam), le Valium® (diazépam), etc. Leur usage peut être détourné pour leurs effets euphorisants, relaxants, «planants» ou pour atténuer les conséquences négatives de la consommation de stimulant. Consommés de manière régulière ils peuvent induire une pharmacodépendance. Délivrés sur prescription médicale.

Cocaïne (chlorhydrate, free base ou crack)

La cocaïne obtenue à partir de la feuille de coca (*erythroxylum coca*) est consommée pour ses propriétés stimulantes physiques et psychiques sous forme soit de poudre blanche (chlorhydrate) utilisée par voie nasale ou veineuse ou par contact avec les muqueuses (pénis, vagin, anus) ; soit dans sa forme chimique base appelée free base ou crack qui se fume ou s'injecte. Ces produits induisent une dépendance psychique importante et sont neurotoxiques. Leur consommation peut induire des troubles particuliers : accidents vasculaires cérébraux, infarctus, troubles psychiatriques. Associés à l'alcool, ils entraînent dans l'organisme la formation de coca éthylène, produit neurotoxique et hépatotoxique. La cocaïne est classée comme stupéfiant.

87. Sources OFDT.

Ecstasy/MDMA

La MDMA est une substance de synthèse appartenant à la famille des amphétaminiques, qui se présente sous forme de comprimé ou de poudre. C'est un psychostimulant ayant des effets euphorisants et empathogènes, voire hallucinogènes. L'ecstasy correspond à la forme comprimée de la MDMA auquel peuvent parfois s'adjoindre d'autres molécules (souvent des amphétamines). Ces comprimés différemment colorés portent fréquemment des logos imprimés. Comme tous les produits psychoactifs, la MDMA peut provoquer un phénomène de décompensation psychique. La MDMA peut induire une dépendance psychique chez les consommateurs réguliers et des phénomènes de « déprime » sont souvent observés à la suite d'épisode de consommation. La MDA et la MDEA sont d'autres molécules ayant des propriétés similaires. Ces produits sont classés comme stupéfiants.

GHB/GBL

Anesthésique humain se présentant sous formes de poudre ou d'un liquide incolore et inodore, le GHB est un produit de synthèse détourné de son emploi pour ses propriétés anabolisantes, euphorisantes, dissociatives, aphrodisiaques et amnésiques qui favorisent parfois son usage à des fins criminelles (abus sexuel, viol). Sa consommation induit une dépendance psychique forte, avec un effet de tolérance particulièrement marqué. Il existe un risque de coma par surdose, majoré si le GHB est absorbé avec de l'alcool ou des benzodiazépines. Substance classée comme stupéfiant.

Le GBL est, quant à lui, un solvant industriel, précurseur du GHB et métabolisé en GHB par l'organisme après absorption. Le GBL ne fait l'objet d'aucun classement juridique du fait d'une utilisation courante dans l'industrie.

Héroïne

Dérivé de la morphine, elle-même dérivée de l'opium, l'héroïne se présente sous forme de poudre blanche (sel acide) ou marron (sel basique). Elle est consommée pour ses propriétés euphorisantes, relaxantes, « planantes ». Elle peut être injectée en intraveineuse, fumée ou sniffée. Provoquant un effet de dépression respiratoire, il existe un risque de coma voire de mort par arrêt cardio-respiratoire majeur en cas d'absorption importante (« surdose »), majoré en cas d'association avec de l'alcool ou des benzodiazépines. Son utilisation induit une très forte dépendance physique et psychique avec état de manque. Par ailleurs la pratique de l'injection est une cause majeure d'infections (en particulier SIDA et hépatites) du fait des pratiques de partage du matériel d'injection. En contexte festif, l'héroïne est utilisée pour atténuer les conséquences négatives de la consommation de produits stimulants. Classée comme stupéfiant.

Ice ou Crystal

Deux termes pour désigner la méthamphétamine, un produit de synthèse de la famille des amphétaminiques, psycho stimulant majeur et hautement addictif. Elle se présente en général sous forme de cristaux transparents fumables d'où son nom de Crystal ou Ice (Yaba en Thaïlande). L'intoxication aiguë est caractérisée par une hyperactivité, un état confusionnel, une angoisse, des hallucinations, une agressivité et un syndrome sérotoninergique (délires, augmentation de la température corporelle, défaillance cardio-respiratoire). La méthamphétamine induit une dépendance physique et psychique. Elle a un potentiel neurotoxique lorsqu'elle est consommée de manière répétée. Classé comme stupéfiant.

Kétamine

Anesthésique humain et vétérinaire de structure chimique semblable au PCP et à la tilétamine, la kétamine est détournée de son emploi pour ses propriétés dissociatives et anesthésiantes. Il existe un risque de coma en cas d'absorption importante, majoré en cas d'association avec l'alcool. Délivré sur prescription médicale ou vétérinaire. Classé comme stupéfiant.

LSD

Hallucinogène d'origine naturelle, obtenu à partir de dérivés de composés issus de l'ergot de seigle (parasite du seigle) provoquant des distorsions de la perception visuelle, spatiale et temporelle. Actif à très faible dose, le LSD est ingéré sous différentes formes, liquide, papiers buvards, « micropointe », gélatine. Sa consommation peut occasionner crises de panique, angoisse, paranoïa et autres troubles psychiatriques (« bad trip »), de manière plus ou moins durable. Classé comme stupéfiant.

Poppers

Préparation conditionnée à l'état liquide ayant pour principe actif des nitrites aliphatiques (nitrites d'amyle, de butyle, de propyle, de pentyle), les poppers sont utilisés en cardiologie pour leurs propriétés vasodilatatrices. Ils sont également utilisés dans un cadre non médical, pour leurs propriétés vasodilatatrices qui favoriseraient l'activité sexuelle (augmentation de la durée de l'érection, amplification des sensations orgasmiques, retard à l'éjaculation) et pour la légère euphorie avec accélération du rythme cardiaque qu'ils provoquent pendant une durée très courte lorsqu'ils sont inhalés. Nitrites de butyle et de pentyle sont interdits à la vente et à la distribution gratuite au public.

LA GRILLE D'ENTRETIEN

Situation sociodémographique : âge, nationalité, lieu de résidence, niveau d'études, activité professionnelle ou autre, vie affective et vie sexuelle (auto-définies).

Définitions des contextes festifs gais

Pour vous, qu'est-ce qu'un contexte festif gay ?

Pouvez-vous décrire les différents moments d'une soirée ou d'un week-end festif ?

Dans quels lieux ?

Avec qui ?

Dans quel état ?

Quels produits consommés ?

Comment avez-vous découvert puis rencontré des lieux gays ou gays friendly ?

Avez-vous déjà fréquenté des établissements ou des lieux gays/« gay friendly » dans d'autres villes ?

Dans quelles villes ?

La vie sociale gay vous semble-t-elle différente dans cette/ces autre(s) ville(s) comparativement à ce quelle dans votre ville ? Si oui, préciser en quoi.

Les manières de rencontrer d'autres gays vous semblent-elles différentes dans votre ville comparativement à d'autres villes ?

Carrière de l'usage de substances psychoactives

Pouvez-vous me parler de la dernière fois où vous avez consommé un produit psychotrope ?

Pouvez-vous me parler de la première fois où vous avez consommé un produit psychotrope ?

Pourriez vous préciser quels produits vous avez le plus consommé au cours de votre vie ?

Pouvez-vous faire l'historique de vos consommations en essayant de préciser pour chaque produit le contexte dans lequel vous étiez au moment de la/des prises ? C'est-à-dire votre situation affective, votre activité sexuelle, votre situation sociale ou professionnelle, votre état physique et psychique durant les périodes concernées.

Sous-questions (si nécessaire) pour chaque produit :

De quel produit s'agissait-il ?

Quel âge aviez-vous lors de la première prise de ce produit ?

Que saviez-vous du produit ?

Quelle(s) idée(s) aviez-vous des effets du produit avant de le prendre ?

Quels effets recherchiez-vous en le prenant ?

Dans quel état d'esprit étiez-vous au moment de la prise ?

Dans quelles circonstances avez-vous pris le produit ?

Aviez-vous prévu de le prendre ?

Comment vous êtes-vous procuré ce produit ?

L'avez-vous pris seul ou étiez-vous accompagné ?

Si accompagné : combien de personnes ? Quelle relation aviez-vous avec celui/celle qui vous a proposé de le prendre ? Qu'a-t-il/elle dit précisément en vous le proposant ?

Sous quelle forme avez-vous consommé ce produit et de quelle manière ?

Pouvez-vous évaluer précisément la quantité absorbée ?

Pouvez-vous décrire les effets du produit dans ce contexte ?

À quelle fréquence consommez-vous (ou avez-vous consommé) ce produit ?

Si l'usage de produits psychoactifs licites n'a pas été abordé spontanément par l'informateur :

Avez-vous déjà pris du poppers ? (développer)

Avez-vous déjà pris du Viagra® ou un autre produit favorisant la performance sexuelle ? (développer)

Avez-vous déjà pris des stéroïdes ou d'autres produits dopants ?

Carrière sexuelle et consommation de produits psychoactifs

À quel âge avez-vous vécu votre première relation sexuelle ?

Aviez-vous consommé de l'alcool ou un autre produit psychoactif ?

À quel âge avez-vous pris conscience de votre attirance pour les hommes ?

Pouvez-vous me parler de votre première expérience sexuelle avec un homme (si différente de la première relation) ?

Aviez-vous consommé de l'alcool ou un autre produit psychoactif ?

Diriez-vous que votre vie sexuelle a changé depuis cette première expérience ?

De quelle manière ?

Pouvez-vous décrire ces changements au cours du temps ?

Si vous utilisez Internet pour rechercher des partenaires sexuels :

Êtes-vous plutôt intéressé par un profil particulier ou cela peut-il varier ?

La consommation de produits psychoactifs est-elle mentionnée sur votre/vos profil(s) ?

Cette question est-elle parfois, souvent ou jamais abordée au cours du chat ?

Avez-vous déjà consommé des produits psychoactifs avant ou pendant une relation sexuelle ?

Dans quel contexte ? (où ? avec un partenaire régulier ou occasionnel ?)

Qui a pris l'initiative ?

En vu de quel effet ?

Comment décririez-vous l'effet du produit dans ce contexte ?

Pensez-vous que l'usage de produits psychoactif facilite la pénétration réceptive ?

Pensez-vous que l'usage de produits psychoactifs facilite la performance sexuelle ?

Pensez-vous que l'usage de certains produits peut vous amener ou vous aider à découvrir, à expérimenter certaines pratiques sexuelles ? Développez.

Pensez-vous que l'usage de certains produits a une incidence sur le nombre de partenaires sexuels ? Développez.

Stratégies de protection et prises de risque

Le fait de savoir que vous pouvez contracter des IST a-t-il une influence directe ou indirecte sur votre vie sexuelle ?

Laquelle ?

Vous protégez-vous de la même manière avec tous vos partenaires ?

Vous êtes-vous toujours protégé de la même manière ?

Si l'informatrice a un partenaire régulier : Avez-vous déjà abordé avec lui la question de la protection ? Développez.

Abordez-vous la question du statut sérologique avec vos partenaires ?

Avec tous les partenaires ?

Comment amenez-vous ou comment l'autre amène-t-il la question ?

Quel contexte vous semble plus ou moins favorable pour aborder cette question ?

Avez-vous déjà fait un test de dépistage du VIH ?

Pouvez-vous en parler ? (quand, dans quel contexte et dans quel état d'esprit étiez-vous lors de la décision, dans l'attente du résultat et après l'annonce du résultat ?)

Pensez-vous que la prise d'un produit psychoactif, quel qu'il soit ait une incidence, d'une manière ou d'une autre sur la prise de risque ?

Si non : pourquoi ?

Si oui : Tous les produits ont-ils une influence ou seulement certains produits ? (dans ce cas précisez lesquels)

Pourriez-vous décrire précisément quel(s) effet(s), en terme de prise de risque, sont associés selon vous à chaque produit particulier ?

Positionnement de l'informateur sur l'échelle des valeurs « mainstream »

Que pensez-vous de l'accès au mariage pour les homosexuels ?

Que pensez-vous de l'accès à l'adoption pour les homosexuels ?

Que pensez-vous des pratiques bareback ?

LES USAGERS

Paris

Adrien : 28 ans, célibataire, est cadre. Consommateur régulier de cocaïne et de MDMA, consommateur occasionnel d'héroïne prisee.

Alain : 28 ans, en couple, employé à mi-temps et créatif indépendant. Consomme occasionnellement du MDMA, régulièrement alcool et cocaïne.

Anatole : 31 ans, célibataire, enseignant. Consomme occasionnellement du cannabis, plus régulièrement alcool, cocaïne, MDMA.

Antony : 28 ans, en couple, employé. Ancien consommateur de MDMA et de cocaïne.

Arnaud : 32 ans, en couple, intérimaire. Consomme quotidiennement du cannabis, occasionnellement cocaïne et MDMA.

Bernard : 30 ans, célibataire, employé. Consomme cannabis, alcool, cocaïne très régulièrement et tout autre produit occasionnellement.

Édouard : 35 ans, célibataire, artiste indépendant. Consomme quotidiennement du GBL, occasionnellement cocaïne, MDMA, Viagra® et tout autre produit hormis l'héroïne.

Eude : 32 ans, célibataire, enseignant. Consomme occasionnellement alcool, cannabis, cocaïne et régulièrement du MDMA.

Fabrice : 33 ans, célibataire, employé. Consomme occasionnellement de la cocaïne.

François : 32 ans, en couple, artiste. Consomme occasionnellement alcool et cocaïne après avoir consommé régulièrement pendant plusieurs années MDMA et cocaïne.

Gérard : 43 ans, célibataire, travailleur intermittent. Consomme occasionnellement du poppers. Autrefois consommateur régulier d'héroïne.

Hubert : 45 ans, en couple, employé. Consommateur occasionnel de MDMA et de Viagra®, régulier de cannabis, et de cocaïne.

Hugo : 24 ans, célibataire, prostitué. Consomme occasionnellement kétamine, héroïne, GHB et régulièrement cannabis, cocaïne et MDMA.

Jean : 34 ans, célibataire, cadre. Consomme occasionnellement cannabis, kétamine, poppers et Viagra®, régulièrement alcool, cocaïne et MDMA.

Jean-Pierre : 40 ans, employé, en couple. Consomme occasionnellement de la cocaïne.

Michel : 37 ans, employé, en couple. Consommation occasionnelle de MDMA, LSD et kétamine ; consommation régulière de cannabis et cocaïne.

Patrick : 32 ans, célibataire, employé. Consommateur occasionnel de cocaïne, GHB, MDMA et poppers.

Paul : 41 ans, célibataire, cadre. Consommateur régulier d'ecstasy et de poppers.

Pedro : 36 ans, célibataire, artiste et job à temps partiel. Consommateur régulier de cannabis, d'ecstasy, de poppers et de cocaïne.

Rodrigue : 42 ans, célibataire, cadre dans une association, consomme régulièrement de l'alcool occasionnellement cannabis, ecstasy et cocaïne.

Samuel : 38 ans, relation stable, commerçant. Consommateur occasionnel d'alcool et consommateur régulier de cocaïne, GHB, Viagra®, ecstasy, kétamine, poppers, cannabis.

Toulouse

Alexandre : 36 ans, en couple, cadre. Consomme quotidiennement du cannabis et occasionnellement tout produit hormis l'héroïne.

Antonin : 32 ans, célibataire, employé. Consomme régulièrement de l'alcool, occasionnellement cannabis, MDMA et cocaïne.

Axel : 28 ans, en couple, étudiant. Consomme régulièrement alcool et cocaïne.

Bertrand : 28 ans, célibataire, employé. Consomme quotidiennement du cannabis, occasionnellement du MDMA, régulièrement de la cocaïne.

Éric : 38 ans, célibataire, employé. Consomme occasionnellement tout produit.

Jacques : 31 ans, célibataire, demandeur d'emploi. Consomme occasionnellement cannabis, cocaïne, poppers et MDMA.

Karl : 30 ans, célibataire, employé. Consomme régulièrement alcool, MDMA, cocaïne, kétamine, GBL et poppers.

Pierre : 24 ans, en couple, cadre. Ancien consommateur occasionnel de MDMA.

Romain : 22 ans, en couple, étudiant. Consommateur occasionnel de MDMA et de cocaïne.

Sofiane : 34 ans, en couple, employé. Consomme quotidiennement du cannabis, occasionnellement cocaïne et MDMA.

Stanislas : 30 ans, en couple, étudiant. Consomme régulièrement de l'alcool, occasionnellement cannabis, cocaïne et MDMA.

Sylvain : 38 ans, en couple, enseignant. Consomme occasionnellement tout produit hormis l'héroïne.

Théo : 24 ans, célibataire, étudiant. Consomme quotidiennement du cannabis, occasionnellement toute substance hormis l'héroïne.

Xavier : 34 ans, célibataire, cadre. Consomme occasionnellement tout produit hormis l'héroïne.

Citation recommandée

FOURNIER (S), ESCOTS (S.), *Homosexualité masculine et usages de substances psychoactives en contextes festifs gais - Enquête ethnographique à Paris et Toulouse en 2007-2008*, Saint-Denis, OFDT, 2010, 172 p.

N° ISBN : 978-2-11-098574-3

**Observatoire français
des drogues et des toxicomanies**

3, avenue du Stade de France
93218 Saint-Denis La Plaine Cedex
Tel : 01 41 62 77 16
Fax : 01 41 62 77 00
Courriel : ofdt@ofdt.fr

Site Internet : www.ofdt.fr

Cette étude ethnographique portant sur les usages de drogues d'homosexuels masculins en contextes festifs gais repose sur une cinquantaine d'entretiens semi-directifs menés à Paris et Toulouse en 2007-2008. Alors que différentes données recueillies dans le cadre de son dispositif de veille TREND tendaient à montrer que les milieux festifs fréquentés par des homosexuels masculins constituent un " initiateur potentiel de nouvelles pratiques d'usages ", l'OFDT a souhaité, à travers ce travail, mieux documenter ce phénomène. L'étude a donc concerné une frange d'individus parmi lesquels la probabilité de pouvoir rencontrer des usagers était grande sans prétendre rendre compte de comportements communs à l'ensemble des hommes homosexuels

Il s'agissait notamment de décrire les usages et d'analyser les ressorts des consommations apparaissant spécifiques aux groupes observés. Après avoir montré comment les psychotropes sont expérimentés dans des contextes festifs et collectifs (à l'instar d'autres groupes), le rapport souligne que l'usage de drogues peut pour plusieurs personnes interrogées constituer un support décisif dans la gestion de leur identité sexuelle. Et ce en leur permettant de faire face à une double pression : stigmatisation en dehors des milieux homosexuels et contrainte des normes à l'intérieur de ces milieux. Quant à l'adoption de pratiques sexuelles à risque, l'étude conclut que, pour l'échantillon de personnes rencontrées, il n'existe pas de lien causal direct avec l'usage de drogues : certes la consommation de psychotropes altère certaines facultés de jugement mais d'autres facteurs d'ordre social, psychologique ou liés à des choix personnels semblent bien plus déterminants comme, par exemple, l'appartenance à des sous-groupes revendiquant la prise de risque dans les pratiques sexuelles.

Compte tenu des termes et descriptions parfois très crus employés dans les témoignages recueillis, l'OFDT a choisi de réserver la diffusion de l'intégralité de ce rapport à un public averti et concerné par ces thèmes de recherche (professionnels et acteurs de prévention notamment).

www.ofdt.fr



ISBN : 978-2-11-098574-3